



ROMÉO
ET
JULIETTE

Peris Tildena

W. L. nr 209/411

ROMÉO
ET
JULIETTE.

~~~~~  
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT. — MESNIL (EURE).  
~~~~~

TRAGÉDIE DE SHAKSPEARE.

ROMÉO

ET

JULIETTE.

TRADUCTION

DE DAFFRY DE LA MONNOYE.

ILLUSTRATIONS D'ANDRIOLLI. — GRAVURES DE HUYOT.



INSTYTUT
BADAŃ LITERACKICH PAN
BIBLIOTEKA
00-830 Warszawa, ul. Nowy Świat 77
Tel. 26-68-63

PARIS,

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{IE},

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT,

56, RUE JACOB, 56.



F-24.819-

PRÉFACE.

— LE génie est une source éternelle de réflexions et d'études. —
Que de fois l'œuvre de Shakspeare a été reproduite ou méditée!
Elle a tenté la plume du prosateur et du poète, elle a appelé le pinceau de l'artiste et les harmonies du musicien. Shakspeare est incomparable par le luxe de sa puissance. Nul ne parviendra jamais à le donner tout entier : comment livrer sans rien omettre l'exubérance de sa pensée, et éviter en même temps de rendre lent et confus ce style qui, dans la langue employée et sous l'impulsion du génie, sait demeurer à la fois et ondoyant et nerveux ! Il y a bien des manières de traduire Shakspeare, bien des façons de choisir et de montrer ses richesses, bien des chemins pour tâcher d'être fidèle en se pénétrant de son esprit. La perfection, à laquelle nul n'arrivera, peut être cherchée, attaquée, approchée de bien des côtés.

Pour refléter une grande œuvre, le meilleur miroir n'est pas toujours le mot à mot. Pour être vrai, ce qu'il faut donner, c'est la pensée et le mouvement, bien plus que la reproduction textuelle et grammaticale. Pour celui qui écrit ces lignes, le vers seul peut rendre le vers. Il l'a dit ailleurs, alors qu'il traduisait *le Marchand de Venise* : la poésie et la prose sont deux langues distinctes, assujetties à des disciplines différentes, obéissant à

des souffles qui ne sont pas les mêmes, plus éloignées l'une de l'autre dans le même idiome que ne le sont deux idiomes divers agités d'un rythme analogue. Où la poésie entraîne, la prose souvent choquerait; et, réciproquement, les procédés et les périodes dont le langage ordinaire peut se servir heureusement, risqueraient, en vers, d'être sans charme ou sans puissance. La forme n'est qu'un instrument, l'harmonie n'est qu'un auxiliaire; mais combien, cependant, il faut compter avec elles!

Nous accompagnons Shakspeare sous les deux allures qu'il a tour à tour adoptées lui-même, passant avec lui de la prose au vers, du vers à la prose. Si la tâche a ses aspérités et ses périls, elle a aussi ses attraits et ses grandeurs, et l'on trouve un secours puissant dans le voisinage du génie. Difficile à suivre et à égaler, il donne cependant de la force par l'entraînement qu'il imprime, et ce n'est pas aux plus beaux passages que le labeur est le plus redoutable. Ce qui est pénible, ce sont les endroits où le mauvais goût apparaît, où s'offrent les *concetti* dont l'époque du poète était friande, où de sublimes beautés sont altérées par un alliage que le traducteur n'a pas le droit de rejeter. Ces passages, il faut les sauver en les respectant, en évitant une reproduction servile, qui ne serait pas seulement l'image du texte, mais qui, grâce aux différences dans le génie des deux langues, viendrait accentuer et grossir les imperfections. Qu'on ne s'indigne pas du reproche que je fais ici à mon modèle : l'admiration la plus convaincue est celle qui ne va pas jusqu'au fanatisme.

La tragique aventure de Roméo et de Juliette se place, histo-

riquement, tout au commencement du quatorzième siècle. Elle a été racontée d'abord par le Napolitain Manuccio vers 1470; puis, après 1535, par Luigi da Porto, de Vicence; en 1554, par Banello; en français, un peu plus tard, par Pierre Boisteau; en anglais, enfin, par Arthur Brooke en 1562, et par Painter en 1567. Le fatal amour des deux Véronais a trouvé dans l'œuvre de Shakspeare son expression immortelle. Le *Roméo* du grand poète est placé par Chalmers en 1592, par Drake en 1593, par Malone en 1595.

La raison aurait des critiques à formuler contre cette passion si rapide, si irréfléchie, si vertigineuse, sautant à pieds joints par-dessus les convenances et les dangers. Mais comme elle est excusée, comme elle est grandie, comme elle est épurée, cette ardente folie de la jeunesse, par la sincérité de l'affection, par le caractère sublime d'un amour sans bornes où le cœur s'élançe tout entier, qui se purifie par le sacrifice, et où l'hymen répand, par la conviction de ceux qui s'y précipitent, les parfums de ses belles fleurs et les perfections de sa vertu! Shakspeare ne cache rien, ne justifie rien; il n'y songe même pas. Il marche, il court; il s'identifie avec ces natures ardentes, qu'on n'a pas le temps de blâmer tant elles sont rapides dans leur course et nobles dans leur folie. La critique la plus sévère entre forcément dans le drame; elle oublie ses arguments en versant des larmes.

Le caractère du moine Laurence, artisan pieux d'un mariage fatal, est merveilleusement tracé. Le personnage était difficile : il prend, sous l'inspiration du poète, une teinte de bénignité naïve,

b

si douce et si respectable que le bon sens abdique et ne sait plus s'irriter.

A côté du drame menaçant ou douloureux, la touche comique, dans les premiers actes, apparaît alerte et vigoureuse. C'est la verve à la mode du pétillant Mercutio; c'est la vulgarité intarissable, amusante, vraie, du langage original, de la liberté de vieux domestique, de l'affection mal éclairée, du bon sens grossier, de la morale affligeante dont la nourrice de Juliette brasse et prodigue, sans scrupule et sans trêve, le mélange presque inconscient; c'est le sans-façon de Capulet, noble de Vérone en qui l'on trouve, qu'il se divertisse ou qu'il se fâche, le bourgeois anglais du temps de Shakspeare. Tout ce monde se gêne peu dans ses paroles : le parterre du théâtre du *Globe* ne s'en choquait pas. Le traducteur a voulu se garder de dénaturer l'œuvre de Shakspeare, et de loger la pruderie aux scènes où s'épanouissait le parler de la fin du seizième siècle; il ne se défend pas, toutefois, d'avoir usé de quelque réserve. Le sous-entendu ne détruit pas la pensée; il peut parvenir à la conserver dans ce qu'elle a de comique et de fin.

Ceux qui ont fait plutôt aux théâtres de musique que dans les livres la connaissance de Juliette et de Roméo, attendront en vain, dans la scène du tombeau, le dialogue de Juliette sortie de sa léthargie avec Roméo venant de boire le poison. Dans Shakspeare, Roméo a succombé lorsque Juliette s'éveille. Est-ce uniquement parce que l'auteur n'avait pas trouvé cette entrevue dernière des amants dans les récits auxquels il empruntait son sujet? Da Porto

et Bandello introduisent seuls cet incident, que Manuccio n'y avait pas mis; Boisteau ne le contient pas, ni les deux auteurs anglais venus après lui : il n'est pas sûr que Shakspeare eût lu da Porto et Bandello. Est-ce au contraire avec intention, connaissant les deux versions, que Shakspeare n'a pas voulu noircir encore par ce déchirement raffiné une histoire déjà bien assez cruelle? Garrick a cru, sur ce point, devoir modifier Shakspeare. Si l'illustre acteur excellait à jouer les rôles tracés par le grand poète, il est moins heureux lorsqu'il s'avise de retoucher le manuscrit. En dépit des succès de scène que ce dialogue valut à Garrick, nous ne pouvons y voir qu'une regrettable liberté. Nous ne parlons que pour mémoire du *libretto* de Garrick, excellent pour placer un duo superbe à la fin d'un opéra.

Ut pictura poesis; et, réciproquement, l'artiste aussi peut être un poète, car s'il frappe les yeux, ce n'est que pour parler à l'âme. Puisse le souffle puissant du génie médité et poursuivi, avoir animé suffisamment et le crayon de l'artiste et la plume du traducteur!

CONTENTS

1. Introduction	1
2. Theoretical background	10
3. Methodology	25
4. Results	45
5. Discussion	65
6. Conclusion	85
7. References	95
8. Appendix	105
9. Bibliography	115
10. Index	125

PERSONNAGES.

ESCALUS, Prince de Vérone.

PARIS, jeune noble, parent du Prince.

MONTAGUË, }
CAPULET, } Chefs de deux Maisons ennemies.

UN CAPULET, cousin et contemporain du premier.

ROMÉO, fils de Montaguë.

MERCUTIO, parent du Prince, et ami de Roméo.

BENVOLIO, neveu de Montaguë, et ami de Roméo.

TYBALT, neveu de Lady Capulet.

LE MOINE LAURENCE, Franciscain.

LE MOINE JEAN, autre Franciscain.

BALTHASAR, serviteur de Roméo.

SAMSON, }
GRÉGOIRE, } Serviteurs de Capulet.

ABRAM, serviteur de Montaguë.

PIERRE, valet de Capulet, attaché au service de la nourrice de
Juliette.

UN APOTHIKAIRE.

LE PAGE de Mercutio.

LE PAGE de Paris.

LADY MONTAGUË.

LADY CAPULET.

JULIETTE, fille de Capulet.

LA NOURRICE de Juliette.

LA SUITE du Prince de Vérone.

CITOYENS de Vérone.

PEUPLE.

HOMMES et FEMMES, parents ou amis des deux maisons rivales.

MASQUES.

MUSICIENS.

GARDES, composant le Guet de Vérone.

DOMESTIQUES.

*La scène est à Vérone, sauf le commencement du cinquième acte,
qui se passe à Mantoue.*

Le drame de *Roméo et Juliette* est précédé d'un *prologue*. Il y a en outre un *chœur* à la fin du premier acte. On sait que, dans plusieurs de ses pièces, Shakspeare a introduit des chœurs, et les a fait fonctionner à la fin des différents actes. Ici, le chœur est un accessoire dont l'auteur ne se sert qu'une seule fois. Pour être complet, nous insérerons en leur lieu la traduction du prologue et du chœur, sans nous astreindre toutefois à les reproduire en vers.

PROLOGUE.

DANS la belle Vérone, où nous plaçons notre scène, deux maisons, égales en dignité, mues par d'anciens griefs, font éclater de nouveaux désordres, où les mains se souillent du sang des concitoyens. Des entrailles fatales de ces deux races ennemies prend naissance un couple d'amants visité d'étoiles funestes : malheureux dans leurs aventures, lamentables dans leurs désastres, ils ensevelissent en leur mort les querelles de leurs parents. Le cours terrible de ces amours où s'imprimait le sceau de la mort, la rage obstinée des parents que rien, sauf la destruction de leurs enfants, n'était capable d'abattre, tels sont les événements qui, pendant deux heures, vont occuper notre scène. Si d'une oreille patiente vous daignez les écouter, nous ferons tous nos efforts pour corriger notre insuffisance.

ROMÉO

ET

JULIETTE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Une place publique.

SAMSON ET GRÉGOIRE, *armés d'épées et de boucliers.*

SAMSON.

MA parole d'honneur, Grégoire, ce ne sera pas à nous qu'on fera porter du charbon!

GRÉGOIRE.

Non, car cela serait un peu lourd pour nos épaules.

SAMSON.

Si l'on me met en colère, je tire...

GRÉGOIRE.

Tire-toi d'affaire, et gare ton cou du carcan, aussi longtemps que tu vivras.

SAMSON.

Je frappe vite, quand je m'y mets.

GRÉGOIRE.

Oui; mais tu ne te mets pas vite à frapper.

SAMSON.

Vienne un chien de la maison de Montaguë, et tu verras si je m'y mets!

GRÉGOIRE.

Si tu te mets à quoi? A te sauver? Celui qui est brave ne se met à rien du tout; il tient son terrain ferme, sans bouger.

SAMSON.

C'est justement cela. Vienne un chien de Montaguë, et...
(*Montrant dû doigt le sol devant lui, puis se retirant d'un autre côté.*) Et je tiens ferme mon terrain... si je m'y mets. Les Montaguës, homme ou femme, je les jette tous au beau milieu du chemin.

GRÉGOIRE.

Preuve d'infériorité; car dans les rues, c'est le milieu du pavé que prennent, chez nous, les gens comme il faut; le côté du mur est pour les plus faibles.

SAMSON.

C'est vrai. Les femmes, n'est-ce pas? sont les plus faibles. Les hommes donc, je leur défends de se mettre au pied du mur, et les femmes, je les y mets.

GRÉGOIRE.

La querelle ne regarde que nos maîtres, et nous qui sommes leurs hommes.

SAMSON.

Hommes ou femmes, c'est la même chose; et je veux être un tyran. Gare aux Montaguës! Je me bats avec les hommes; et les femmes... Je ne te dis que cela.

GRÉGOIRE.

C'est-à-dire que tu ne me dis rien.

SAMSON.

Devine.

GRÉGOIRE.

Je le demanderai à celles que tu auras rencontrées.

SAMSON.

Elles te répondront; c'est bien connu qu'avec elles, je ne suis pas sans mérite.

GRÉGOIRE.

Du mérite! Si tu étais un poisson, vaudrais-tu mieux qu'un merlan? Flamberge au vent! Voici deux hommes de la maison des Montaguës.

(Entrent Abram et Balthasar.)

SAMSON.

L'épée nue! J'y suis. Querelle-les, et tu peux compter...

GRÉGOIRE.

Que tu tourneras les talons?

SAMSON.

N'aie pas peur.

GRÉGOIRE.

Sois tranquille; je n'ai pas grand'peur de toi.

SAMSON.

Ayons la loi de notre côté, et laissons-les commencer.

GRÉGOIRE.

Je froncerai les sourcils en passant devant eux; ils prendront cela comme ils le voudront.

SAMSON.

Comme ils l'oseront. Moi, je me mords le pouce en les regardant; une injure pour eux, s'ils le supportent.

ABRAM.

Est-ce à notre adresse, Monsieur, que vous faites ce mouvement-là?

SAMSON.

Je me mords le pouce, Monsieur.

ABRAM.

Est-ce pour nous narguer, Monsieur?

SAMSON, *à Grégoire.*

Aurons-nous la loi de notre côté si je réponds oui?

GRÉGOIRE.

Non.

SAMSON, *à Abram.*

Non, Monsieur; ce n'est pas pour vous narguer. Mais je me mords le pouce.

GRÉGOIRE, *au même.*

Est-ce que par hasard, Monsieur, vous nous chercheriez querelle?

ABRAM.

Querelle, Monsieur? Non, Monsieur.

SAMSON.

Si vous le faites, Monsieur, je suis votre homme. Je sers un maître qui vaut bien le vôtre.

ABRAM.

Diriez-vous donc qu'il vaut mieux?

SAMSON.

Je ne dis ni oui ni non.

(Entre Benvolio, au fond du théâtre.)

GRÉGOIRE, après avoir regardé vers une des rues latérales.

Dis oui. Voici venir un des parents de mon maître.

SAMSON, à Abram.

Mais cependant, Monsieur, il vaut mieux.

ABRAM.

Vous mentez!

SAMSON.

Dégainez, si vous êtes des hommes. Grégoire, souviens-toi de ta fameuse estocade.

(Ils se battent.)

BENVOLIO.

Séparez-vous, insensés; arrière vos épées! Vous ne savez ce que vous faites.

(Il rabat de son épée les épées des combattants.)

(Entre Tybalt, par la rue vers laquelle Grégoire avait regardé.)

TYBALT.

Lui, parmi ces valets, je l'y prends, l'arme nue!

Sachez, Benvolio, que votre heure est venue.

BENVOLIO.

C'est la paix que je veux, et je les séparais.
Rengainez; ou plutôt, secondez-moi.

TYBALT.

La paix!

C'est de cela qu'il parle en brandissant l'épée!
A l'établir ma main devrait être occupée!
Non; je hais ce mot-là comme je hais l'enfer,
Tout Montaguë, et toi. Lâche, croise le fer!

*(Tybalt et Benvolio se battent; les autres personnages
en font autant.)*

*(Entrent des partisans des deux maisons, qui se joignent
à la mêlée. Entrent aussi des citoyens, armés de hal-
lebardes et de bâtons.)*

UN CITOYEN.

Citoyens, en avant! Ferme! Pique et massue!
A bas le Capulet! A bas le Montaguë!

*(Entrent Capulet, vêtu de son habit de chambre, et Lady
Capulet.)*

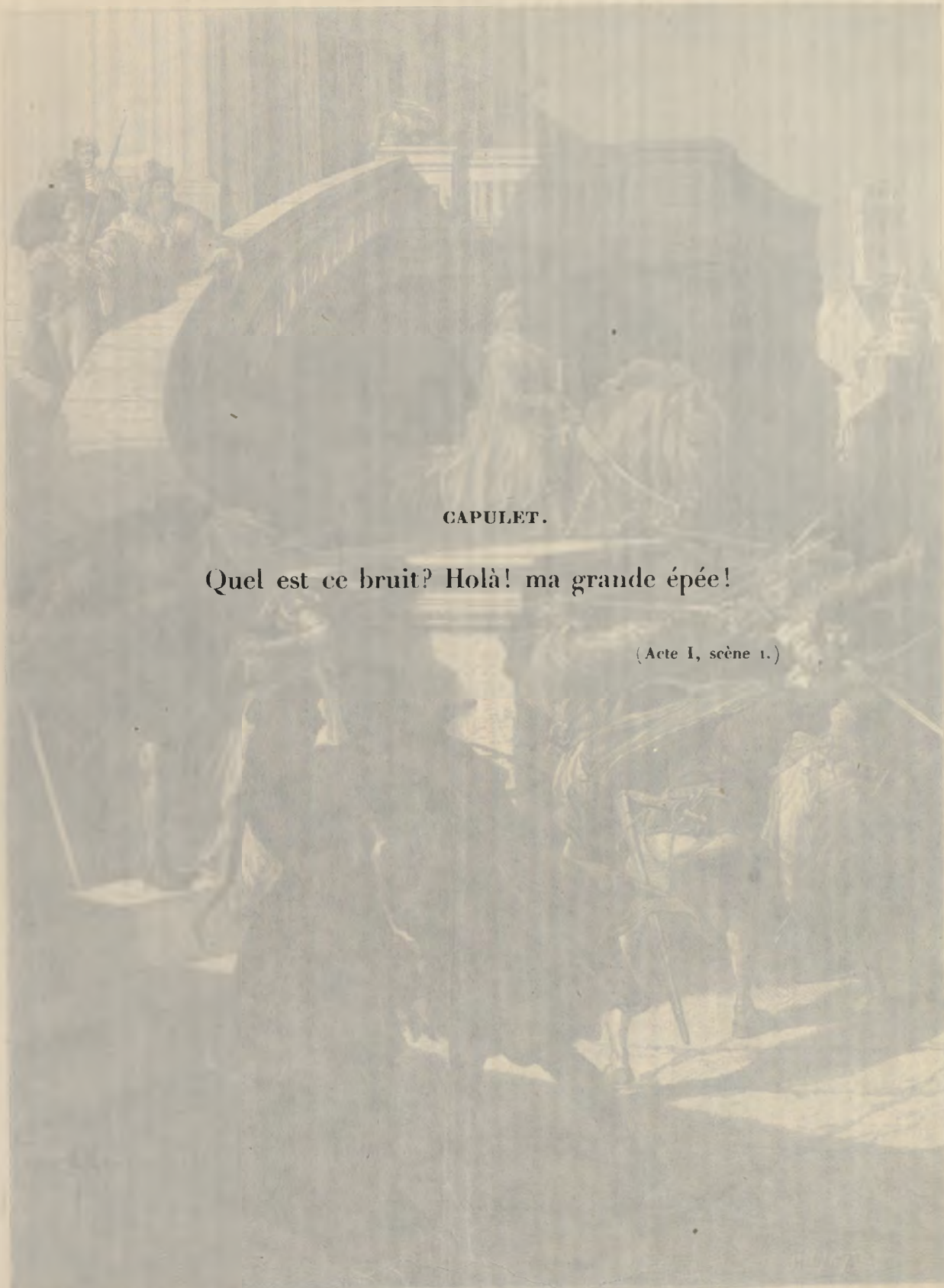
CAPULET.

Quel est ce bruit? Holà! ma grande épée!

LADY CAPULET.

Oh! cieux!

Prenez une béquille, et cela vaudra mieux.



CAPULET.

Quel est ce bruit? Holà! ma grande épée!

(Acte I, scène 1.)

BENVOLIO.

C'est la paix que je veux, et je les séparaïs.
Rengainez: ou plutôt, secondez-moi.

TYBALT.

La paix!
C'est de cela qu'il parle en brandissant l'épée!
A l'établir ma main devrait être occupée!
Non; je hais ce mot-là comme je hais l'enfer,
Tout Montaguë, et toi. Lâche, croise le fer!

*(Tybalt et Benvolio se battent; les autres personnages
en font autant.)*

Quel est ce bruit? Hola! ma grande épée!
*(Entrent des paroissiens des deux maisons, qui se joignent
à la mêlée. Entrent aussi des citoyens, armés de hal-
lebardes et de bâtons.)*

UN CITOYEN.

Citoyens, en avant! Ferme! Pique et massue!
A bas le Capulet! A bas le Montaguë!

*(Entrent Capulet, vêtu de son habit de chambre, et Lady
Capulet.)*

CAPULET.

Quel est ce bruit? Hola! ma grande épée!

LADY CAPULET.

Où! cieux!

Prenez une béquille, ça vaudra mieux





CAPULET.

Mon épée à l'instant! Car le vieux Montaguë
Ose, pour m'insulter, brandir son arme nue.

(Entrent Montaguë et lady Montaguë.)

MONTAGUE.

Odieux Capulet...

(A Lady Montaguë.)

N'arrêtez point mes pas.

LADY MONTAGUE.

Aller à l'ennemi, vous! Non! vous n'irez pas.

(Entre le prince de Vérone, avec sa suite.)

LE PRINCE.

Ennemis de la paix, vous dont les mains rebelles
Souillent notre cité de luttes fraternelles,
Arrêtez-vous. Eh bien! m'avez-vous entendu?
Mon avertissement serait-il donc perdu?
Hommes, assez! Assez plutôt, bêtes sauvages!
Pour éteindre le feu de vos ardentes rages,
Est-ce donc qu'il faudra que la pourpre à longs flots
De vos veines chez nous jaillisse à tout propos?
De vos sanglantes mains que ces armes impures
Tombent à l'instant même, ou craignez les tortures!
Écoutez ce que veut votre prince irrité.
Par trois fois, pour des mots en l'air, notre cité
Chez elle a vu troubler le repos de la rue
Grâce à vous, Capulet, grâce à vous, Montaguë.

De Vérone pour vous trois fois le citoyen
 A dû quitter l'habit grave qui lui convient
 Pour détacher du clou sa vieille arme paisible
 Et contraindre au repos votre haine inflexible.
 Votre vie en répond, seigneurs, si désormais
 Vos luttes de Vérone osent troubler la paix.
 Pour cette fois, c'est bien! qu'on rentre en sa demeure!
 Vous, Capulet, restez, pour me suivre sur l'heure.
 Quant à vous, Montaguë, avant la fin du jour,
 Près de nous vous viendrez vous-même à votre tour;
 Et notre bon plaisir, nous saurons vous le dire.

(Se tournant vers la foule.)

Que, sous peine de mort, le reste se retire!

*(Le prince sort avec son cortège; comme aussi tous les autres
 personnages, sauf Montaguë, sa femme et Benvolio.)*

MONTAGUE, à *Benvolio*.

Qui donc a réveillé ce vieux ressentiment?

Neveu, n'avez-vous pas vu le commencement?

BENVOLIO.

Quand je suis arrivé, mon oncle, ils étaient quatre,
 Deux Capulets et deux des nôtres, à se battre.
 J'ai dégainé de suite, à l'unique dessein
 De séparer les gens, lorsqu'est venu soudain
 Le farouche Tybalt, brandissant son épée,
 Et la bouche à lancer les défis occupée;

Sa lame glorieuse allait pourfendant l'air,
Qui, se moquant de lui, lui sifflait un concert.
Entre nous, cependant, commença la bataille.
Tandis que nous frappions et d'estoc et de taille,
Le nombre à nos côtés grossissait, et les coups :
Le Prince a rétabli le calme parmi nous.

LADY MONTAGUE.

Vous avez, ce matin, vu Roméo, je pense?
Où donc est-il? Combien j'ai béni son absence!

BENVOLIO.

Madame, une heure avant que l'astre respecté
A sa fenêtre d'or ne se fût présenté,
Un trouble de l'esprit m'a fait chercher l'aurore.
Au flanc occidental où croît le sycomore,
Sous l'ombrage bientôt paraissait à mes yeux
Votre fils avant moi survenu dans ces lieux.
Je m'avançai vers lui; mais, craignant ma visite,
Roméo dans le bois s'est esquivé de suite.
Mesurant sa pensée aux miennes, j'ai compris.
Nous n'avons pas toujours besoin de nos amis :
Mes méditations m'ont livré ce mystère
Qu'on n'est pas seul du tout lorsqu'on est solitaire.
Or donc, chacun de nous a suivi son humeur,
Moi l'évitant, et lui me fuyant de grand cœur.

2

MONTAGUE.

En ce lieu-là, souvent, promenant sa pensée,
Il ajoute ses pleurs aux pleurs de la rosée,
Aux brumes du matin ses soupirs douloureux.
Mais, dès que le soleil qui rend le monde heureux
A commencé d'ouvrir les rideaux de l'aurore,
Que de pourpre et de feu l'Orient se colore,
Mon pauvre fils échappe à la clarté des cieux,
Et s'enferme chez lui rêveur et soucieux.
D'une jalouse main il ferme la fenêtre,
Aux gais rayons du jour il défend de paraître,
Et par son artifice il commande à la nuit,
Lorsqu'elle a disparu, de vivre encor pour lui.
Je vois en cette humeur un sinistre présage,
A moins qu'un bon conseil ne le rende plus sage.

BENVOLIO.

Soupez-vous à quoi cela pourrait tenir?

MONTAGUE.

A sonder ses ennuis je n'ai pu parvenir.

BENVOLIO.

Vous avez insisté pour en savoir la cause?

MONTAGUE.

Sans doute; et des amis ont fait la même chose.
Pour moi comme pour eux, il est trop évident
Qu'il s'obstine à n'avoir que lui pour confident,

Conseiller sage? non, mais fermé, mais sévère,
Et dont nul jusqu'ici n'a surpris le mystère;
Comme un bouton piqué du ver avant d'ouvrir
Sa riante corolle au souffle du zéphyr,
Et de livrer aux feux du roi de la nature
L'éclatante beauté de sa jeune parure.
Nos cœurs, s'ils pouvaient lire au fond de son chagrin,
En voudraient ardemment être le médecin.

(Roméo paraît à quelque distance.)

BENVOLIO.

C'est lui; veuillez sortir, et je saurai sa peine,
Ou de refus son âme aura criblé la mienne.

MONTAGUE.

Cette confession, mon neveu, puissiez-vous
L'avoir complète! Allons, Madame, éloignons-nous.

(Montaguë et Lady Montaguë sortent.)

(Entre Roméo.)

BENVOLIO.

Bon matin, cher.

ROMÉO.

Le jour est donc bien jeune encore?

BENVOLIO.

Neuf heures à l'instant.

ROMÉO.

Lorsque l'ennui dévore,

ROMÉO ET JULIETTE.

Le temps est long. C'était mon père, n'est-ce pas,
Que j'ai vu de ces lieux s'éloigner à grands pas?

BENVOLIO.

Lui-même. Roméo, d'où vient cette tristesse
Qui vous fait accuser les heures de paresse?

ROMÉO.

Elle vient du malheur d'être déshérité
Du bien qui les fait fuir avec rapidité.

BENVOLIO.

L'amour?

ROMÉO.

Hélas!

BENVOLIO.

L'amour.

ROMÉO.

Et la douleur extrême
De n'être pas aimé de la femme que j'aime.

BENVOLIO.

L'amour! Pourquoi faut-il que, de loin plein d'attraits,
Il soit si tyrannique et si rude de près!

ROMÉO.

Un voile à ses regards dérobe la lumière,
Et pourtant comme il veut il poursuit sa carrière.
Où dînons-nous? On s'est battu de ce côté;
Mais ne m'en parlez pas : on m'a tout raconté.
Oh! la haine est puissante et fait beaucoup d'ouvrage,
Mais l'amour en ferait encore davantage.

Amour, impitoyable et turbulent vainqueur,
Bourreau qui de la haine as toute la rigueur!
De la création l'amour a la puissance :
Il est tout, et de rien ce tout a pris naissance.
Frivolité pesante et grave vanité,
Chaos affreux formé de grâce et de beauté,
Plume qui comme un plomb viens retomber sur l'âme,
Éclatante fumée et frissonnante flamme,
Faux semblant de santé qui verses la douleur,
Sommeil dont le repos est factice et menteur!
Voilà ce que j'éprouve : est-ce amour ou martyr?
Je ne sais. Mais tenez, cousin, je vous fais rire.

BENVOLIO.

Je pleurerais plutôt.

ROMÉO.

Bah! de quoi donc?

BENVOLIO.

De voir

Votre cœur oppressé d'un pareil désespoir.

ROMÉO.

Imprudemment parfois l'amitié se comporte :
Quand ma propre douleur me pesait de la sorte,
Que vais-je devenir, hélas! si votre cœur
Ajoute sa tristesse au poids de ma douleur?
L'amour, de nos soupirs, ami, c'est la fumée;
C'est aux yeux des amants l'étincelle allumée;

Ou, dans les jours mauvais, c'est la mer dont nos pleurs
Vont nourrir et gonfler les sombres profondeurs.
Démence qui raisonne et fiel amer qui tue,
Mais doux parfum par qui notre âme est soutenue!
Adieu.

(Il va pour sortir.)

BENVOLIO.

Permettez-moi de vous accompagner;
Roméo, ce serait mal de m'abandonner.

ROMÉO.

Après que je me suis abandonné moi-même,
Je puis abandonner aussi tous ceux que j'aime.
Vous cherchez Roméo; vous dites : le voici!
Non, non; cherchez ailleurs; je ne suis pas ici.

BENVOLIO.

Nommez-moi, cher cousin, l'objet de votre flamme.

ROMÉO.

Oh, jamais! La nommer serait briser mon âme.

BENVOLIO.

Non; et sans éclater en sanglots orageux,
Calme, racontez-moi vos chagrins amoureux.

ROMÉO.

Calme? Le calme est-il l'apanage ordinaire
Du moribond dont va sonner l'heure dernière?

Celle que j'aime, eh bien! c'est une femme.

BENVOLIO.

Vrai?

Du premier coup, c'est là qu'avait touché mon trait.

ROMÉO.

Vous êtes bon tireur. O cousin, qu'elle est belle!

BENVOLIO.

Plutôt que de mourir, alors, tirez sur elle;
Et qu'au but envié frappe le trait vainqueur!

ROMÉO.

Les traits de Cupidon ne blessent pas son cœur.
De Diane son âme a la vertu sévère,
Et de la chasteté l'armure noble et fière
Au carquois d'un enfant ne laisse pas l'espoir
De la frapper d'un coup qui la puisse émouvoir.
La place se dérobe à celui qui l'assiège;
Des regards amoureux elle évite le piège;
Et l'or, qui séduirait les saintes, son giron
Se fermerait afin d'en repousser l'affront.
Riche de beauté, mais avare de clémence,
Derrière elle sa mort laissera l'indigence.

BENVOLIO.

La belle a donc juré que chastes à jamais
Resteront ici-bas ses merveilleux attraits?

ROMÉO.

Oui; mais en s'épargnant à ce point la dépense,
Elle fait à la terre une cruelle offense;

Et c'est mal de vouloir, avec tant de beauté,
S'éteindre sans amour et sans postérité.
Le ciel lui commandait d'être moins intraitable;
En me désespérant elle devient coupable,
Puisque, pour mériter le céleste bonheur,
Sa vertu ne craint pas de torturer mon cœur.
Amour, elle a juré d'être ton ennemie,
Et je suis mort avant d'avoir perdu la vie.

BENVOLIO.

Laissez-moi vous guider; oubliez-la, cousin.

ROMÉO.

Puis-je donc étouffer la pensée en mon sein?

BENVOLIO.

Laissez libres vos yeux, et cherchez d'autres belles.

ROMÉO.

Ce ne seraient, hélas! que blessures nouvelles,
Et d'autres ne feraient qu'exciter plus encor
Un souvenir déjà trop charmant et trop fort.
Sous ces masques heureux qui cachent leurs visages,
Des femmes à son gré l'on pétrit les images,
Et sous le noir tissu d'un mensonge emprunté
D'une rare blancheur nous rêvons la beauté :
L'aveugle garde empreint en sa triste pensée
Le précieux trésor de sa vue éclip­sée.
Lorsque d'autres appas viendraient frapper mes yeux,
Ce serait comme un livre où je lirais : O cieux!

La beauté que j'adore est mille fois plus belle.
Vous ne ferez jamais sonner l'oubli pour elle.
Adieu.

BENVOLIO.

Je suis têtù, je vous en avertis;
Et je meurs à la peine, ou je vous convertis.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Une rue.

CAPULET, PARIS, UN DOMESTIQUE.

CAPULET.

Or la pénalité pour ce cas-là prévue
Tout aussi bien que moi va toucher Montaguë.
Après tout, vivre en paix, ce n'est pas là, vraiment,
Pour des gens aussi vieux un bien gros châtiment.

PARIS.

Vous êtes de respect entourés l'un et l'autre,
Et c'est un différend très fâcheux que le vôtre.
Mais ayez la bonté de me dire, Seigneur,
Quel sort vous réservez aux désirs de mon cœur.

CAPULET.

Je répète aujourd'hui ce que j'ai dit naguère :
Au monde Juliette est encore étrangère;

Elle n'a pas atteint l'âge de quatorze ans;
De deux étés laissons les beaux soleils ardents
De leur orgueil orner et flétrir la nature,
Et pour le mariage on la trouvera mûre.

PARIS.

De plus jeunes parfois en ont bravé le sort.

CAPULET.

Oui; mais c'est les faner trop vite, et l'on a tort.
La terre a dans son sein englouti l'espérance
Que d'autres fois, jadis, vint nous offrir l'enfance;
Juliette, en ce monde, est mon unique espoir.
La courtiser, Paris, est en votre pouvoir;
De ses libres désirs ma volonté veut naître;
Pour approuver son choix, je n'ai qu'à le connaître.
Suivant un vieil usage, une fête, ce soir,
Réunira tous ceux que j'aime à recevoir;
Augmentez-en le nombre, et nul en ma demeure
Ne saurait mériter réception meilleure.
En notre humble logis vous viendrez contempler
Des astres qu'il nous est permis de rassembler,
Et qui, du pied ce soir daignant toucher la terre,
Feront d'un ciel obscur un torrent de lumière.
Vous autres, jeunes gens, lorsque, brave et joyeux,
Avril a devant lui chassé l'hiver boiteux,
Vous aimez le plaisir, les femmes élégantes,

Et des fleurs du printemps les amorces naissantes.
Toutes à vos regards je m'en vais les offrir,
Et vous pourrez causer, admirer et choisir.
Ma fille y glissera modestement son ombre :
Je ne la compte pas, mais elle fera nombre.
Venez, Paris.

(Au domestique.)

Et toi, maraud, va convier
Tous ceux de qui les noms sont mis sur ce papier,
Et trottant comme il faut dans la belle Vérone,
Les prier d'honorer la fête que je donne.

(Capulet et Paris sortent.)

LE DOMESTIQUE.

Que j'aïlle convier ceux dont les noms sont écrits là-dessus? Écrit? Qu'est-ce qui est écrit? Que le cordonnier doit s'occuper de son aune et le tailleur de ses formes, le pêcheur de son pinceau et le peintre de son filet. On me dit d'aller trouver les gens dont les noms sont écrits là, et je serais d'abord bien en peine pour deviner quels noms a fourrés sur ce grimoire la personne qui l'a écrit. Adressons-nous à des savants. En voici tout à propos.

(Entrent Benvolio et Roméo.)

BENVOLIO.

Pas un feu que ne puisse éteindre un feu nouveau;
Pas un chagrin, mon cher, du cœur ou du cerveau,

Que d'un autre chagrin la saveur ne guérisse.
 Vous vous étourdissez à voir un précipice?
 De faire volte-face ayez le bon esprit,
 Et sans difficulté le vertige s'enfuit.
 Vous êtes dévoré d'une douleur mortelle?
 Trouvez-en vite ailleurs une autre plus cruelle.
 Un mal désespéré vous a pris par les yeux?
 Un bon gros poison neuf fera périr le vieux.

ROMÉO.

Vous, le pavot pourrait vous être salutaire.

BENVOLIO.

Pourquoi?

ROMÉO.

C'est qu'il endort, et qu'il vous ferait taire.

BENVOLIO.

Vous êtes fou!

ROMÉO.

Non pas; mais, privé de raison,
 Je serais plus heureux; car je suis en prison :
 Mon âme dans les fers languit sans nourriture;
 Sans trêve, je subis les verges, la torture,
 Et...

(Au domestique qui l'aborde.)

Que veux-tu, l'ami? Bonjour.

LE DOMESTIQUE.

Que Dieu, Seigneur,
Daigne à souhait sur vous répandre sa faveur.
Savez-vous lire?

ROMÉO.

Oui-da; je lis dans ma misère
De mes tristes destins la marche journalière.

LE DOMESTIQUE.

Vous auriez pu sans livre acquérir ce talent.
Mais lisez-vous le noir qu'on a mis sur le blanc?

ROMÉO.

Oui, lorsque je connais la langue et l'écriture.

LE DOMESTIQUE.

Vous voulez rire.

(Le domestique fait mine de se retirer.)

ROMÉO.

Reste, et j'en fais la lecture.

(Lisant.)

« Le seigneur Martino, sa femme et ses filles; le comte An-
« selme, et ses charmantes sœurs; la veuve du seigneur Vitruvio;
« le seigneur Placentio, et ses jolies nièces; Mercutio, et son
« frère Valentin; mon cousin Capulet, sa femme et ses filles;
« Rosaline, ma ravissante nièce; Livia; le seigneur Valentio, et
« son cousin Tybalt; Lucio, et la piquante Hélène. »

Une assemblée fort agréable.

(Il rend le papier au domestique.)

Où vont-elles, toutes ces personnes?

LE DOMESTIQUE.

A la maison.

ROMÉO.

Quelle maison?

LE DOMESTIQUE.

La maison où l'on soupe.

ROMÉO.

Mais quel est celui chez lequel on soupe?

LE DOMESTIQUE.

Mon maître.

ROMÉO.

Pour bien faire, j'aurais dû d'abord demander le nom de ton maître.

LE DOMESTIQUE.

Je vais vous le dire à présent, sans que vous me le demandiez. Mon maître, c'est le riche et le puissant Capulet; et, si vous n'êtes pas de la maison des Montaguës, venez, je vous prie, vider chez nous un verre de vin. Dieu vous laisse en joie!

(Il sort.)

BENVOLIO.

Capulet à sa fête admet donc en ce jour
 La belle Rosaline objet de votre amour,
 Et toutes les beautés en renom de Vérone.
 Venez; sans parti pris, que votre œil s'abandonne
 A la comparaison dans un milieu si beau,
 Et du cygne, pour vous, je vais faire un corbeau.

ROMÉO.

Si pareille hérésie osait souiller mon âme,
Que mes larmes soudain se transforment en flamme,
Et que mes yeux, noyés jadis de tant de pleurs,
Soient en ses flots ardents brûlés comme menteurs.
Une autre surpasser cette rare merveille!
Le soleil qui voit tout, d'une beauté pareille
N'a jamais contemplé les attraits glorieux
Depuis qu'a commencé sa course dans les cieux.

BENVOLIO.

Vous la voyiez si belle alors qu'en sa puissance
Elle tenait les deux plateaux de la balance.
Lorsque d'autres viendront au cristal de vos yeux
Offrir un contrepoids, vous la pèserez mieux.
Elle était la première; au second rang peut-être
A peine si, demain, elle osera paraître.

ROMÉO.

J'irai, non pas pour voir ce que vous dites, mais
Pour m'enivrer encor de ses divins attraits.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Une chambre dans la maison de Capulet.

LADY CAPULET ET LA NOURRICE DE JULIETTE.

LADY CAPULET, *entrant.*

Où donc est Juliette? Appelez-la, nourrice.

LA NOURRICE.

Par ma virginité! car nul sans injustice
Ne m'en disputera l'honneur jusqu'à douze ans,
Je l'appelle déjà depuis quelques instants.
Holà! petit agneau, bête à bon Dieu, poulette!
Dieu me pardonne! Où peut-elle être? Juliette!
(Entre Juliette.)

JULIETTE.

J'arrive. Que veut-on à m'appeler ainsi?

LA NOURRICE.

Votre mère vous fait demander.

JULIETTE.

Me voici.

Que pouvez-vous avoir à m'ordonner, ma mère?

LADY CAPULET.

Ce que je veux, je vais vous l'expliquer, ma chère.
Nourrice, laissez-moi lui parler en secret.

Revenez; j'ai changé d'avis : il me paraît
 Meilleur de vous avoir à notre conférence.
 Juliette grandit.

LA NOURRICE.

L'heure de sa naissance,
 Si je ne la savais comme il faut, j'aurais tortu

LADY CAPULET.

Juliette n'a pas quatorze ans.

LA NOURRICE.

Pas encor.

Par mes quatorze dents!... J'en ai quatre; n'importe.
 Quand Saint-Pierre ès liens frappe-t-il à la porte?

LADY CAPULET.

Dans quinze jours.

LA NOURRICE.

Le soir qui précède ce jour,
 Quatorze sonnera pour ce petit amour.
 Ma Suzanne, ma fille... Elle avait le même âge
 (Que toute âme chrétienne ait le ciel en partage!)
 Suzanne est avec Dieu, qui la trouva, je croi,
 Trop bonne pour vouloir la laisser avec moi.
 Ainsi donc quatorze ans la veille de Saint-Pierre,
 Onze depuis le jour du tremblement de terre.
 Je ne l'oublirai pas. Je la sevrerais, ma foi;
 J'avais de coloquinte enduit le bon endroit.
 Lord Capulet et vous (j'ai la mémoire bonne)



Pour aller à Mantoue aviez quitté Vérone.
J'étais en plein soleil auprès du pigeonier.
L'enfant voulut le sein, et l'enfant de crier
Sitôt qu'elle eut sucé la coloquinte amère,
Et contre le téton de se mettre en colère.
Et puis, le pigeonier s'agita tant et tant
Qu'il ne fut pas besoin de me dire : Va-t'en!
Onze ans passés! Onze ans! Elle était bien gentille,
Et de tous les côtés, comme une grande fille,
Elle trottait si bien que, le jour précédent,
Elle avait sur le front chuté par accident.
Mon mari (Dieu le garde!) avait le mot pour rire.
Il ramassa l'enfant, et se prit à lui dire :
« Par devant, cela fait du mal; tu tâcheras
De tomber autrement lorsque tu grandiras. »
Et de ses cris soudain calmant la violence,
L'enfant d'un Oui mignon lui jeta l'innocence.
J'en ai bien ri, Madame, et je vivrais mille ans
Que ce mot jusqu'au bout resterait là-dedans.

(Montrant son front.)

LADY CAPULET.

Il suffit; laissez là cette histoire, nourrice.

LA NOURRICE.

Si madame le veut, il faut que j'obéisse.
Sans rire cependant je n'y saurais penser.

La petite venait, vraiment, de se blesser,
Et vous avait au front une très grosse bosse,
Comme un œuf de pigeon; mais sa clameur féroce
S'arrêta brusquement sitôt qu'elle eut ouï
Le conseil sur lequel elle donna son oui.

LADY CAPULET.

Silence! Je l'ai dit, nourrice, et le répète.

LA NOURRICE.

J'ai fini; je me tais. Que Dieu sur Juliette
Répande, sans compter, ses plus rares bienfaits!
C'est le plus doux bébé que je nourris jamais;
Le ciel ne me saurait obliger davantage
Qu'en me laissant durer jusqu'à son mariage.

LADY CAPULET.

Son mariage? C'est là-dessus, justement,
Que pour toucher un mot je viens en ce moment.
Vous marier, cela vous plairait-il, ma chère?
Dites.

JULIETTE.

C'est un honneur. Mais je n'y songeais guère.

LA NOURRICE.

Un honneur! C'est parler; et je dirais, ma foi,
Si ta nourrice, enfant, n'avait pas été moi,
Qu'avec le lait ta bouche a sucé la sagesse.

LADY CAPULET, à Juliette.

Qu'à cet objet votre âme à présent s'intéresse.

De plus jeunes que vous dans Vérone ont goûté
Les précieux bienfaits de la maternité;
Et moi-même déjà j'étais mère, ma belle,
A l'âge où vous voici simplement demoiselle.
Bref, de vous marier nous aurions le dessein,
Et le comte Paris demande votre main.

LA NOURRICE.

Un homme, celui-là! Très bien bâti, ma chère;
Fait au tour! Avec lui, je ne vous plaindrai guère.

LADY CAPULET.

C'est la fleur de Vérone.

LA NOURRICE.

Une superbe fleur;
Et l'on ne trouvera jamais rien de meilleur.

LADY CAPULET.

Qu'en dites-vous, enfant? Pensez-vous que votre âme
Incline à se montrer favorable à sa flamme?
Ce soir, vous le verrez : c'est un livre nouveau
Qu'il faudra feuilleter pour savoir ce qu'il vaut.
Voyez si votre cœur se plaît à sa lecture,
Si d'un mari pour vous il a bien la tournure,
Et si l'ensemble enfin conspire heureusement
A créer l'espérance et le contentement.
Si quelque page en lui ne vous semblait pas claire,
En marge dans ses yeux lisez le commentaire.

Le livre de l'amour est celui du bonheur
Alors qu'il a connu la main du relieur.
Le livre aux fermoirs d'or où logera l'histoire
De l'auteur qui l'a fait partagera la gloire;
Et notre sexe peut accepter un mari
Sans être aucunement par l'hymen amoindri.

LA NOURRICE.

Amoindri? Non vraiment, puisque c'est le contraire.

LADY CAPULET.

Parlez franc; pourrez-vous aimer Paris, ma chère?

JULIETTE.

Si pour aimer Paris il suffit de le voir,
Mes yeux obéissants l'observeront ce soir :
Leur flèche cependant ne s'enfoncera guère
Que jusqu'où vos désirs la pousseront, ma mère.

(Entre un domestique.)

LE DOMESTIQUE.

Les invités sont là; de servir le souper
Avec zèle, Madame, on vient de s'occuper;
Mais tout va de travers. Partout on vous appelle,
Et l'on serait ravi de voir mademoiselle.
La nourrice n'est pas à son poste, et là-bas
Pour la donner au diable on ne se gêne pas.
De grâce, afin que tout ce désordre finisse,
Veuillez suivre mes pas. Je cours à mon service.

LADY CAPULET, à *Juliette*.

Le comte, Juliette... Il est là.

(*Au domestique.*)

Je vous suis.

LA NOURRICE.

Ma fille, aux jours heureux joignons d'heureuses nuits!

(*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Une rue.

ROMÉO, *déguisé en pèlerin*; MERCUTIO, BENVOLIO, ET
CINQ OU SIX AUTRES PERSONNES MASQUÉES; DES PORTEURS DE
TORCHES, ET DES DOMESTIQUES.

ROMÉO.

D'excuses leur faut-il servir une tirade
Pour l'introduction de notre mascarade?
Ou devons-nous chez eux entrer tout bonnement,
Et sans les régaler du moindre compliment?

BENVOLIO.

On n'a plus aujourd'hui le goût des commentaires;
La mode est de mener rondement ses affaires.
Avec nous pas d'éphèbe en amour, s'il vous plaît,
Dont la main porte un arc de bois blanc, et qui met,

Comme un épouvantail, des dames sur sa route
Les essaims pudibonds en parfaite dérouté.
Par cœur pas de prologue appris, qu'un bredouilleur
Emprunte comme il peut à la voix du souffleur.
Sans trop nous demander ce que de nous on pense,
Prenons une ou deux fois notre place à la danse,
Et décampons après.

ROMÉO.

Qu'on me donne un flambeau.
Lourd d'esprit, d'un valet je prendrai le fardeau.
La danse n'est pas faite aujourd'hui pour me plaire.

MERCUTIO.

Le rôle de danseur, pourtant, c'est votre affaire.

ROMÉO.

Non vraiment, croyez-moi : vous tous, pour ce régal,
Vous avez mis, ce soir, vos escarpins de bal;
Moi, par chance, mon cœur est plus lourd qu'une pierre,
Et je sens comme un plomb qui me rive à la terre.

MERCUTIO.

L'aile de Cupidon aisément jusqu'aux cieux
Devrait faire bondir votre pied d'amoureux.

ROMÉO.

De sa flèche pour moi la pointe est trop sévère
Pour que je puisse user de son aile légère.
Au borbier des chagrins je me suis envasé;
Sous le poids de l'amour je demeure écrasé.

MERCUTIO.

Vous le culbuterez si vous voulez le faire;
Car ce n'est, après tout, qu'un chétif adversaire.

ROMÉO.

Chétif? Il est brutal, obstiné, vigoureux,
Pique comme une épine, et fait un mal affreux.

MERCUTIO.

Si l'amour est méchant pour vous, avec usure,
Quand il pique, sachez lui rendre la piqure,
Et vous triompherez, si vous le voulez bien,
Des efforts malveillants de ce maudit vaurien.

(Aux domestiques.)

Un masque! D'un étui couvrons notre figure.
Aux laideurs que me put accorder la nature
Qu'un regard curieux s'attache s'il lui plaît :
C'est le masque qui doit rougir si je suis laid.

BENVOLIO.

Frappons à cette porte, entrons; et qu'en la danse,
Aussitôt là-dedans, chacun de nous s'élançe.

ROMÉO.

Une torche pour moi. Que les cœurs satisfaits
Fassent sous leurs talons résonner les parquets;
Et moi je leur dirai, comme feu mon grand-père :
« Dansez! je vous regarde, et je tiens la lumière. »
La danse est un plaisir d'où je me veux garer.

MERCUTIO.

Du borbier de l'amour nous saurons vous tirer,
Bien que vous y soyez plongé jusqu'aux oreilles.
Mais du jour nous laissons se perdre les merveilles.

ROMÉO.

Du jour? c'est une erreur.

MERCUTIO.

N'importe! Jour ou nuit,
Nos torches vont brûlant en vain, et le temps fuit.
Ne critiquez pas tant mes fautes de langage;
Quand vous me comprenez, en faut-il davantage?
L'homme, avant de parler, confère rarement
Avec les cinq esprits de son entendement.

ROMÉO.

De même avant d'agir. Témoin, l'extravagance
Où, sans réflexion, votre désir se lance.

MERCUTIO.

D'où vient que vous parlez si raisonnablement?

ROMÉO.

J'ai rêvé, cette nuit.

MERCUTIO.

Moi de même.

ROMÉO.

Vraiment?

Contez-moi votre rêve.

22

MERCUTIO.

Il m'apparut en songe
Que le rêve, dix fois sur neuf, est un mensonge.

ROMÉO.

Je crois, Mercutio, que votre rêve a tort,
Et que l'homme est surtout dans le vrai quand il dort.

MERCUTIO.

Ce mot vous a trahi, Roméo : votre affaire,
C'est que la reine Mab a le don de vous plaire.
Servante du logis, servante des amours,
A la fée elle prête un utile secours.
Grosse comme une agate au doigt d'un personnage,
D'atomes tout petits est fait son attelage;
Et pendant qu'au sommeil nous sommes adonnés,
Mab et son char en nous s'infiltrèrent par le nez.
Adorable bijou que la miniature
Dont la gentille reine a fait choix pour voiture :
Roue avec des rayons en pattes de faucheux;
Capote où la cigale aux reflets merveilleux
Fait miroiter l'éclat transparent de ses ailes;
Traits, toiles d'araignée aussi fines que belles;
Colliers, où de la lune on a semé l'argent;
Et pour manche de fouet, l'os d'un grillon, d'où pend
Un beau fil de la Vierge en guise de lanière.
Cocher, un moucheron tout petit, qui n'est guère
Plus gros qu'un ciron, mais élégant et bien pris

Dans les galants contours de son vêtement gris.
Du coffre une noisette a fourni la matière :
L'écureuil de sa dent, le ver de sa tarière,
Au métier du charron artistes précieux,
De tout temps pour la fée ont travaillé tous deux.
Et galopant la nuit dans ce bel équipage,
Elle verse à chacun ses philtres au passage.
Au cerveau d'un amant le rêve c'est l'amour,
Et c'est l'ambition pour un homme de cour.
Mab fait à l'avocat rêver gros honoraires,
Aux femmes doux baisers et galantes chimères.
A celles-ci pourtant la maligne, je crois,
De bubes sur la peau fait cadeau quelquefois,
Pour les punir d'avoir dépassé la mesure
En mangeant des bonbons ou de la confiture.
Elle enfile au galop le nez d'un courtisan
Qu'enivre des faveurs le rêve séduisant ;
Ou d'un bénéficié la petite méchante
Chatouille doucement la narine bruyante,
Offrant à ses désirs bénéfice nouveau,
Et de dîmes sans fin remplissant son cerveau.
Sur le cou d'un soldat je la vois qui s'élançe,
Et qui d'exploits guerriers régale sa vaillance :
Ce ne sont que combats, ennemis transpercés,
Fines lames, assauts, vins largement versés ;
Puis un son retentit soudain à son oreille :

C'est le tambour qui bat; il tressaille, il s'éveille,
 Parsème de jurons une prière ou deux,
 Voit que ce n'est qu'un songe, et referme les yeux.
 C'est Mab qui des chevaux embrouille la crinière,
 Présage, nous dit-on, très fâcheux pour la terre;
 Et des filles c'est Mab qui...

ROMÉO.

Paix, Mercutio.

Tout ce discours, ce sont des riens.

MERCUTIO.

C'est ce qu'il faut.

Qu'est-ce qu'un rêve? Rien. Rien; la progéniture
 D'une cervelle vague errant à l'aventure;
 Aussi substantiel que l'air; plus inconstant
 Que le vent dont le souffle aujourd'hui va portant
 Au sein glacé du nord la caresse légère,
 Et, demain, au midi soufflera sa colère.

BENVOLIO.

De vos lèvres le souffle aussi sera fatal,
 Car nous allons manquer le souper. A ce bal
 Nous entrerons trop tard.

ROMÉO.

Trop tôt; car ma pensée
 De présages fâcheux s'agite embarrassée;
 Et des astres jaloux le regard me prédit
 Qu'un malheur va dater pour moi de cette nuit,

Que du plaisir va naître une douleur amère,
Qu'un danger inconnu menace ma carrière,
Que prématurément va me trahir le sort,
Et qu'un arrêt obscur a prononcé ma mort.
Que Celui dont la main me conduit sur la terre
Daigne pousser à bien ma chétive galère!
Vous, enfants du plaisir et servants des amours,
Au bal, au bal! Allons.

BENVOLIO.

En avant les tambours!

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

Une salle dans la maison de Capulet.

UNE TROUPE DE MUSICIENS, *instruments en main, et semblant attendre des ordres.* DOMESTIQUES.

(Entrent des Domestiques.)

PREMIER DOMESTIQUE.

Lèchefrite, où est-il? Pourquoi n'aide-t-il pas à desservir?
Porter un plat, lui! Essuyer une assiette! Ce serait dommage.

DEUXIÈME DOMESTIQUE.

Quand tout ce qu'il y a de bon à faire dans une maison retombe
sur un homme ou deux, cela n'est pas propre, alors surtout
qu'ils ont les mains sales.

PREMIER DOMESTIQUE.

Otez les escabeaux, rangez les tables; attention à l'argenterie.

(Au deuxième domestique.)

Mets-moi de côté, mon bon, un morceau de massepain; et, si tu es mon ami, dis à celui qui garde la porte de laisser entrer Suzanne Pierre-à-aiguiser et Éléonore. Holà, Antoine! Holà, Lèchefrite!

TROISIÈME DOMESTIQUE.

Oui-da, l'ami; on y va.

PREMIER DOMESTIQUE.

Vous êtes attendu, appelé, requis; on a besoin de vous dans la grande salle.

TROISIÈME DOMESTIQUE.

Nous ne pouvons pas être de deux côtés à la fois. Vivement, les enfants; leste à la besogne, et que le dernier emporte tout ce qui restera.

(Il s'esquive en emportant un plateau. Les autres domestiques se rangent au fond de la salle, des deux côtés de la porte.)

(Entre Capulet, avec ses invités et un certain nombre de personnes masquées.)

CAPULET.

Soyez les bienvenus ici, Messieurs; les belles,
 Vous allez à l'instant avoir de leurs nouvelles :
 Pour danser, si l'on fait la sucrée, oh! parbleu,
 On a des cors, je vais le jurer si l'on veut.

Masques, salut aussi! J'ai, ma foi, souvenance
Du temps où, comme vous, j'accourais à la danse,
Du masque volontiers cherchant la liberté
Pour glisser dans l'oreille un mot à la beauté.
C'est loin.

(A de nouveaux arrivants.)

Salut, Messieurs.

(Aux musiciens.)

Allons, des ritournelles!

Qu'on fasse de la place, et servez-vous-en, belles.

(Musique et danse.)

Des flambeaux, des flambeaux! Qu'on nous éclaire mieux!

Qu'on ôte lestement les tables de ces lieux!

Qu'on éteigne le feu! la chaleur est trop forte.

(A un domestique qui s'empresse d'exécuter ses ordres.)

Tu te trouveras bien de courir de la sorte,

Maraud, car l'exercice est bon pour la santé.

Bon cousin Capulet, tirons de ce côté;

Ces banquettes, ma foi, me semblent bien placées;

De la danse pour nous les heures sont passées.

Asseyons-nous. Depuis qu'à de pareils exploits

Nous nous sommes livrés pour la dernière fois,

Combien s'est-il passé?

LE SECOND CAPULET.

Trente ans, par Notre-Dame!

CAPULET.

Oh! pas tant : le calcul est faux, et je réclame.
On célébrait l'hymen du bon Lucentio;
Et, dût la Pentecôte accourir au galop,
Quand elle arrivera, c'est de vingt-cinq années
Qu'auront, depuis ce bal, grossi nos destinées.

LE SECOND CAPULET.

Si je fus inexact à supputer le temps,
Je me trompais en moins, car le fils a trente ans.

CAPULET.

Ah! cousin, pour le coup, vous me la bâillez belle :
Depuis deux ans à peine il est hors de tutelle.

ROMÉO, *à un domestique.*

Cette belle personne à qui donne la main
Ce cavalier, quel est son nom?

LE DOMESTIQUE.

Je n'en sais rien.

ROMÉO.

Aux torches son éclat peut servir de modèle;
Elle fait rayonner la lumière autour d'elle :
En elle de la nuit resplendit l'ornement,
Comme au front africain scintille un diamant.
Chef-d'œuvre de beauté trop riche pour la terre!
Rien qu'à la regarder on se croit téméraire.
Les autres... O merveille, et que ses traits sont beaux!
C'est la blanche colombe au milieu des corbeaux.

Heureux si je pouvais, cette danse finie,
De ma rustique main toucher sa main bénie!
L'amour, je l'ignorais : de la beauté, ce soir,
Pour la première fois je connais le pouvoir.

TYBALT.

A la voix, celui-là doit être un Montaguë!
Mon page, ma rapière! O ciel! à notre vue
Dérobant sous le masque un visage odieux,
Un traître ose insulter aux fêtes de ces lieux!
Au nom d'une maison dont la gloire est connue,
Ce n'est pas un péché pour moi si je le tue.

CAPULET.

Vous êtes irrité, mon neveu; qu'avez-vous?

TYBALT.

Mon oncle, un Montaguë ose venir chez nous,
Et jeter au milieu de nos salons de danse
D'un regard ennemi la coupable insolence.

CAPULET.

N'est-ce pas Roméo?

TYBALT.

Lui-même.

CAPULET.

Cher neveu,
N'ayez pas avec lui de querelle en ce lieu.
De grâce, apaisez-vous. On le dit galant homme,
Et, je dois l'avouer, la ville en parle comme

D'un garçon de mérite et qui se conduit bien.
Je serais désolé qu'on l'offensât en rien,
Et que dans ma maison quelqu'un, par aventure,
Fût assez maladroit pour lui faire une injure.
Calmez-vous donc; de lui ne vous occupez point.
C'est mon ferme désir, Tybalt; et prenez soin
D'effacer sur ce front le pli de la colère,
Car aux plaisirs d'un bal elle ne convient guère.

TYBALT.

Elle convient alors qu'il est sous votre toit;
Je ne puis supporter cet homme.

CAPULET.

Par ma foi!

Vous le supporterez, encor qu'il vous en coûte.
Le maître, en ce logis, ce n'est pas vous sans doute,
Et vous n'entendez pas, j'ose le supposer,
Faire battre des gens qui doivent s'amuser.
Je saurai bien forcer les mutins à se taire.

TYBALT.

C'est une honte!

CAPULET.

Or çà, neveu, c'est mon affaire.
Avec moi, se fâcher n'est pas le bon moyen;
Il pourrait vous en cuire un jour, croyez-le bien.
Quand je veux une chose, on voudrait le contraire!
Jeune étourneau! Silence, ou gare à ma colère.

(Aux valets.)

Des flambeaux!

(Aux danseurs.)

Mes enfants, amusez-vous.

(A Tybalt.)

Corbleu!

Je vous ferai tenir tranquille, mon neveu.

(Aux danseurs.)

Allons, de la gaité! Sautons! Vive la danse!

TYBALT.

Je tremble de fureur; et cette patience
 Qu'aujourd'hui l'on m'impose, avant peu cessera.
 Je vais me retirer, mais, plus tard, on verra;
 Et cette invasion que mon oncle tolère
 Du fiel aura bientôt pris la saveur amère.

(Il sort.)

ROMÉO, à Juliette, en lui prenant la main.

Sur cette châsse si j'osais
 Poser une main téméraire,
 Je saurais ce qu'il faudrait faire
 Pour me laver de mes forfaits.

Pèlerin timide, ma bouche
 Serait prête à vous apaiser;
 Et les torts d'une main farouche,
 Je les paîrais par un baiser.

ROMÉO ET JULIETTE.

JULIETTE.

Pèlerin, sur les convenances
Vous vous méprenez, j'en ai peur;
La bouche vivra d'espérances,
La main peut avoir le bonheur.

Les saints d'une main charitable
Accueillent les bons pèlerins;
Mais il serait peu convenable
D'aspirer au baiser des saints.

ROMÉO.

Ils ont des lèvres.

JULIETTE.

La prière
Seule a le droit de les ouvrir.

ROMÉO.

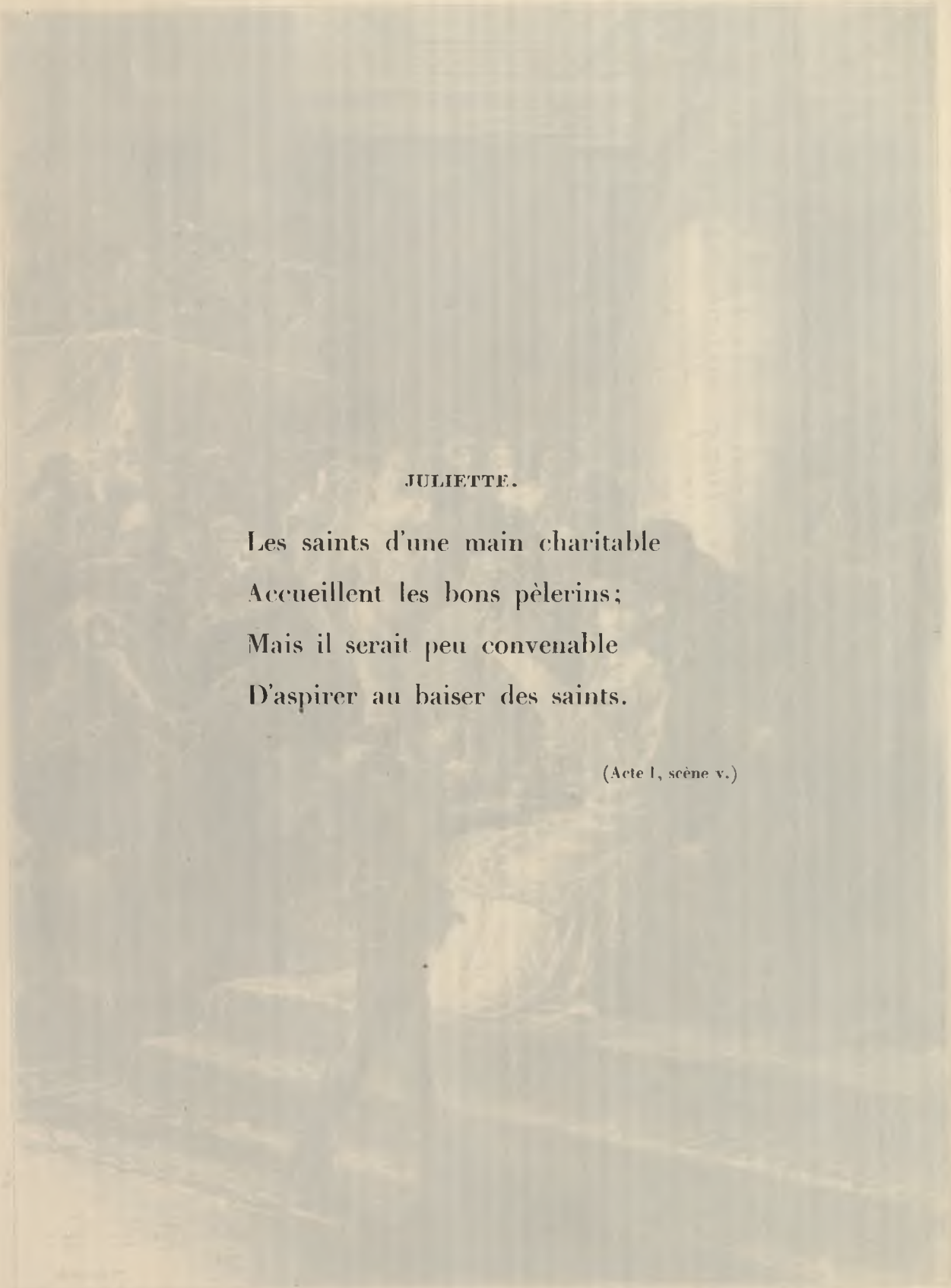
Mes lèvres alors vont en faire
Pour tâcher de vous attendrir.
Je passerais bien vite, belle,
De la prière au désespoir.

JULIETTE.

Pèlerin, avec tant de zèle
Un saint ne doit pas se mouvoir.

ROMÉO.

Soyez donc immobile, sainte;
Votre repos me sera doux,



JULIETTE.

Les saints d'une main charitable
Accueillent les bons pèlerins;
Mais il serait peu convenable
D'aspirer au baiser des saints.

(Acte I, scène v.)

ROMÉO ET JULIETTE.

ROMÉO.

Pèlerin, que les conséquences
 De vos vœux impuissants, font au point
 La bande avec d'espérance,
 Le saint peut avoir le bonheur
 Et sainte d'une main charitable
 Accueillent les bons pèlerins.
 Mais il serait peu convenable
 D'aspirer au baiser des saints.

JULIETTE.

ROMÉO.

Les saints d'une main charitable
 Ils ont des lèvres
 Accueillent les bons pèlerins ;
 Mais il serait peu convenable
 D'aspirer au baiser des saints.
 Seule a le droit de les servir.

(L'ÉPIQUEUR.)

ROMÉO.

Mes lèvres alors vont au baiser
 Pour tâcher de vous attendrir,
 Je passerais bien vite, belle,
 De la prière au désespoir.

JULIETTE.

Pèlerin, avec tant de zèle
 Un saint ne doit pas se moquer.

ROMÉO.

Soyez donc immuable, sainte,
 Votre repos me sera doux.





Pour que j'accomplisse sans crainte
Ma pénitence auprès des vous.

(*Roméo dépose un baiser sur les lèvres de Juliette.*)

JULIETTE.

Le péché qu'une bouche expie,
Une autre peut le recueillir;
Et ma prudence a pu faillir
Où vous avez trouvé la vie.

ROMÉO.

Ah! si mes lèvres ont sur vous
Versé leur faute, belle sainte,
Veuillez me la rendre et sans plainte
J'accepterai ce mal si doux.

JULIETTE.

D'aller loin ce compte menace,
Et mieux vaudra l'abandonner.
Dévot pèlerin, votre audace
M'y donnerait trop à gagner.

LA NOURRICE, à Juliette.

Votre mère demande à vous parler, ma chère.

ROMÉO, à la nourrice.

Sa mère, de quel nom l'appellez-vous?

LA NOURRICE.

Sa mère,
Beau masque, est, par ma foi, la dame Capulet,
Vertueuse, prudente et bonne, s'il vous plaît;

Et sa fille, avec qui vous causiez tout à l'heure,
C'est moi qui l'ai nourrie. Une femme meilleure,
On n'en trouvera pas aisément; et, de plus,
Celui qui la prendra prendra de bons écus.

ROMÉO.

C'est une Capulet! O ciel! Une ennemie
Envers qui j'ai signé la dette de ma vie!

BENVOLIO, à Roméo.

Il est temps de partir; le bal tire à sa fin.

ROMÉO.

Partir? Il a raison. Partir! Oh! quel chagrin!

CAPULET.

Partir? Vous n'êtes pas si pressés, je suppose.
Avant de nous quitter prenez donc quelque chose.
Vous ne le voulez pas? Salut alors, Messieurs;
En vous remerciant je vous fais mes adieux.

(Aux valets.)

Qu'avec honneur jusqu'à la porte on les éclaire.

(Se tournant vers son cousin Capulet.)

Et nous, allons goûter un repos nécessaire.

(Tous sortent, excepté Juliette et sa nourrice.)

JULIETTE, à la nourrice, en montrant l'un des cavaliers
qui se retirent.

Nourrice, celui-ci?

LA NOURRICE.

Du vieux Tibério

Le fils et l'héritier.

JULIETTE.

L'autre?

LA NOURRICE.

Pétrucchio;

Il est jeune et bien fait.

JULIETTE.

Nourrice, l'autre encore

Qui n'a jamais voulu danser?

LA NOURRICE.

Ça, je l'ignore.

JULIETTE.

Va le savoir.

(La nourrice s'éloigne.)

Le lit nuptial, c'est pour moi
Le cercueil, si d'une autre il a reçu la foi!

LA NOURRICE, *revenant.*

Son nom est Roméo. D'une race connue
C'est l'unique héritier, Madame; un Montaguë!

JULIETTE.

Où suis-je, juste ciel! et faut-il qu'en ce jour
De la haine ait jailli la source de l'amour!
Trop tôt, sans savoir qui, j'ai goûté sa présence,
Et trop tard entre nous j'ai connu la distance.
O surprise! ô fatale erreur! ô sort cruel,
Qui me force à chérir un ennemi mortel!

LA NOURRICE.

Que dites-vous donc là?

JULIETTE.

Rien, une chansonnette

Que l'un de mes danseurs me contait.

UNE VOIX, *du dehors.*

Juliette!

LA NOURRICE.

On y va.

(A Juliette.)

Tout le monde est parti; franchement,

Il est temps de rentrer dans votre appartement.

(Elles sortent.)

LE CHOEUR.

Maintenant le vieux désir est étendu sur son lit de mort, et la jeune affection aspire à son héritage. Cette belle pour qui l'amour gémissait et voulait mourir, comparée à la tendre Juliette, cesse d'être belle à présent. Roméo, à cette heure, est le bien-aimé; il aime d'un amour nouveau, et le charme des regards ensorcelle l'un et l'autre amant. Lui, cependant, il faut qu'il adresse à une ennemie supposée les plaintes ardentes de son âme; elle, il faut qu'elle dérobe à des hameçons terribles les doux appâts de l'amour. Tenu pour ennemi, Roméo ne peut avoir accès pour soupirer les vœux que les amoureux se plaisent à parer de leurs serments; éprise d'un égal amour, Juliette est plus en peine encore pour savoir où rencontrer le bien-aimé de son cœur. Mais la passion leur prête l'énergie et l'occasion les moyens de se rejoindre, tempérant d'une douceur extrême l'extrême rigueur du destin.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Une esplanade, touchant au jardin de Capulet.

(Entre Roméo.)

ROMÉO.

TOUT mon cœur est ici : pourquoi marcher encore?

Pourrais-je m'éloigner de celle que j'adore?

Argile humain, allons, obéis à ta loi;

A retrouver ton centre, argile, occupe-toi.

(Il escalade le mur, et saute dans l'intérieur du jardin.)

(Entrent Benvolio et Mercutio.)

BENVOLIO.

Roméo! mon cousin Roméo!

MERCUTIO.

Bah! je gage

Qu'il est allé se mettre au lit comme un vrai sage.

BENVOLIO.

Il faisait par ici lestement son chemin,

Et vient d'escalader le mur de ce jardin.

Appelons-le.

MERCUTIO.

Non pas, ce serait inutile.

De l'évocation plutôt prenons le style.
Roméo! songe-creux! amoureux! fou! martyr!
Devant nous apparais sous forme de soupir.
Murmure un vers ou deux, et j'ai l'âme contente;
D'un *hélas* donne-nous la formule touchante;
Et tâche d'aligner avec le mot *amour*
Le son harmonieux d'une autre rime en *our*.
A Madame Vénus d'une douce parole
Adresse éloquemment la galante hyperbole;
Pour son enfant myope invente un sobriquet :
Abraham Cupidon le mérite en effet;
Témoin la passion que la complainte chante
Du roi Cophétua pour une mendiante.
Entendre ou bouger? Non; il s'en garderait bien :
Le magot fait le mort, et ne nous répond rien.
De l'évocation où gît mon espérance
Je m'aperçois qu'il faut redoubler la puissance.
Au nom de Rosaline, au nom de ses beaux yeux,
Par ses lèvres de rose et son front radieux,
Par son pied délicat, par sa jambe bien faite,
Par sa beauté visible et sa beauté secrète,
Je somme Roméo de daigner en ces lieux,
En personne, à l'instant, apparaître à nos yeux.

BENVOLIO.

Bon! il va se fâcher s'il vous entend.

MERCUTIO.

Malpeste!

Je viens d'avoir, pourtant, la parole modeste.
Si j'avais évoqué quelque spectre gaillard
Qui des heureux succès aurait possédé l'art,
Et si j'avais, guidé par une humeur badine,
Fait gambader le spectre autour de Rosaline,
Avec quelque raison dans ce cas, en effet,
Roméo pourrait bien être mal satisfait;
Mais pourquoi se fâcher quand ma voix innocente
Se borne à l'évoquer au nom de son amante?

BENVOLIO.

Sous ces arbres sans doute il échappe à nos yeux,
Jaloux comme la nuit d'être capricieux.
Aveugle est son amour; et c'est chose opportune
De loger un pareil chaland sous la nuit brune.

MERCUTIO.

L'amour aveugle! Alors, ma foi, de cet archer
La flèche rarement au but ira toucher.
Roméo ferait bien de chercher solitaire
L'ombre d'un néflier, et de s'asseoir par terre,
Pour voir si sa maîtresse en sa main tout à coup
Tombera, comme fait un fruit quand il est mou.
Bonne nuit, Roméo! Bonsoir! Moi, je préfère
Le duvet de mon lit à l'humide bruyère.
Partons.

BENVOLIO.

Je le veux bien; car à chercher les gens
Qui ne veulent pas qu'on les trouve, on perd son temps.
(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Le jardin de Capulet.

ROMÉO, *derrière le mur, après avoir entendu les railleries
de ses amis.*

IL peut facilement rire de la blessure
Celui-là qui jamais n'en a senti l'injure.

(Juliette paraît sur un balcon.)

Halte-là! Qu'ai-je vu? Quelle est cette clarté
Qui devant moi soudain surgit de ce côté?
C'est l'orient! Il a pour soleil Juliette.
Bel astre, lève-toi. De la lune inquiète
Éclipse sans pitié les rayons envieux;
Elle est déjà malade et pâle dans les cieux,
Et s'afflige en voyant qu'une autre vierge qu'elle,
Ne craint pas à nos yeux de se montrer plus belle.
Rejette sa livrée; abjure ses langueurs :
Ce ne sont que les fous qui portent ses couleurs.
O toi, reine d'amour dont la beauté m'enflamme,
Si ton regard pouvait lire au fond de mon âme!
Elle parle : sa bouche est close; mais ses yeux

Semblent éloquemment s'élever vers les cieux.
Si je lui répondais? Silence! téméraire.
Est-ce à toi qu'à présent ses regards ont affaire?
Absentes pour un temps, deux étoiles des cieux
De briller à leur place auront prié ses yeux.
Non, je me trompe encor : de la céleste voûte
Les autres feux seraient effacés sur sa route,
Comme fait une lampe alors qu'à l'horizon
De l'astre du matin apparaît le rayon.
Où ses regards viendraient colorer l'atmosphère,
Les oiseaux verseraient leurs notes à la terre,
Se disant que la nuit n'est plus, et que du jour
Il est temps que leurs voix célèbrent le retour.
Sur sa main je la vois appuyer son visage!
Envieux, je languis dans un stérile hommage...
Que ne suis-je le gant qui couvre cette main!

JULIETTE.

Hélas!

ROMÉO, *toujours à voix basse et se tenant à l'écart.*

Elle a parlé! Beau messager divin,
Oh! parle, ange des cieux dont la clarté m'inonde,
Dont les ailes là-haut vont planant sur le monde,
Et dont l'œil des mortels sur le nuage blanc
Contemple stupéfait le vol étincelant.

JULIETTE.

O Roméo, pourquoi le ciel en sa colère

T'a-t-il fait Roméo? Quitte ton nom, ton père...
 Ou... de m'aimer par lui que le serment soit fait,
 Et j'aurai cessé, moi, d'être une Capulet.

ROMÉO.

Ciel! Ah! faut-il encor l'écouter en silence,
 Ou que vers elle enfin ma parole s'élançe?

JULIETTE.

Roméo, ton nom seul est l'ennemi pour moi :
 Montaguë est ton nom; ton nom, ce n'est pas toi.
 Est-ce un nom que l'on voit? Est-ce un nom que l'on aime?
 En toi je ne saurais contempler que toi-même.
 Qu'est-ce qu'un Montaguë, après tout? Est-ce un bras,
 Une main, une tête, un visage? Non pas;
 Ce n'est qu'un mot factice indiquant une chose.
 Si par un autre nom l'on désignait la rose,
 Son parfum pour cela serait-il moins exquis?
 De même Roméo, quelque nom qu'il eût pris,
 Conserverait en lui la perfection pure
 Étrangère à son nom et propre à sa nature.
 Dépouille, ô Roméo, ce nom qui n'est pas toi,
 Et, pour le remplacer, tout entière prends-moi.

ROMÉO, *élevant la voix.*

Ah! je te prends au mot! Parle; dis-moi : Je t'aime!
 Et je suis transformé par un nouveau baptême.
 Oh! parle, et j'oublierai le nom que je portais;
 Parle, et je ne suis plus Roméo désormais.

JULIETTE.

Quel es-tu pour oser, dans ce lieu solitaire,
De mon secret, la nuit, surprendre le mystère?

ROMÉO.

Pour désigner, hélas! l'auteur de cet affront,
Ma bouche se refuse à prononcer un nom.
Mon nom m'est à moi-même odieux, belle sainte,
Car il est l'ennemi du tien; et son empreinte,
Si de moi je pouvais l'ôter avec la main,
Je la ferais ici disparaître soudain.

JULIETTE.

O cieux! de cette voix mes oreilles à peine
Ont bu quelques accents... Cette voix, c'est la sienne.
La voix d'un Montaguë! Est-ce toi, Roméo?

ROMÉO.

Ah! si tu le défends, ni l'un ni l'autre mot
Ne me désigne plus désormais, belle sainte.

JULIETTE.

Qu'as-tu fait pour pouvoir entrer dans cette enceinte?
Quel dessein t'y conduit? De ce mur élevé
Le rempart aisément ne peut être bravé;
Et ce lieu, c'est la mort pour quelqu'un de ta race,
Si l'un de mes parents y surprend ton audace.

ROMÉO.

Sur l'aile de l'amour j'escaladai ce mur :
L'amour peut défier le granit le plus dur;

Et tout ce que l'amour peut accomplir, il l'ose.
Le fer de tes parents, c'est pour moi peu de chose.

JULIETTE.

Ils t'assassineront s'ils te trouvent.

ROMÉO.

Tes yeux
Sont à craindre pour moi bien plus que vingt d'entre eux.
Si tu laisses tomber un regard favorable,
Que me font tes parents? je suis invulnérable.

JULIETTE.

Hélas! tout est perdu s'ils te voient en ces lieux.

ROMÉO.

Le manteau de la nuit me dérobe à leurs yeux.
Aime-moi seulement, et qu'on me trouve ensuite.
Sous la haine des tiens succomber au plus vite,
Vaut mieux que végéter longtemps sans ton amour!

JULIETTE.

Qui t'a fait découvrir l'accès de ce séjour?

ROMÉO.

L'amour, guide puissant de mon intelligence;
Et mes yeux ont prêté secours à sa prudence.
Je ne suis pas pilote, et tu serais pourtant
Aux bords les plus lointains de la mer, qu'à l'instant
Vers un pareil butin volerait mon courage.

JULIETTE.

Le masque de la nuit voile sur mon visage

La rougeur qu'appelait sur un front virginal
Le larcin accompli de mon secret fatal.
Reprendre cet aveu... serait trop difficile.
Des vains dehors plutôt chassons la loi stérile!
M'aimes-tu? Je sais bien ce que tu répondras,
Et que je le croirai quand tu me le diras.
Un serment, de ta foi serait un faible gage;
Du parjure aisément tu pourrais faire usage,
Et Jupiter, dit-on, favorable aux amants,
Rit lorsqu'ils ont osé manquer à leurs serments.
O mon doux Roméo, si tu m'aimes, prononce
Avec sincérité ta divine réponse;
Ou, si tu crois trop vite avoir conquis mon cœur,
Je puis être cruelle et jouer la rigueur;
Ma bouche trouvera des refus pour te plaire :
Excepté pour cela, je ne veux pas en faire.
Beau Montaguë, hélas! je t'aime trop; mes vœux
Se sont trop librement exprimés en ces lieux;
Peut-être que tu m'as trouvée un peu légère;
Mais crois-le, crois-le bien, je serai plus sincère
Que celles dont l'esprit sait plus habilement
Opposer la réserve aux désirs d'un amant.
Et puis, je l'avouërai, j'eusse été plus sévère
Si le sort ne t'avait dévoilé ce mystère,
Et s'il ne t'avait fait ouïr, à mon insu,
L'aveu du tendre amour que pour toi j'ai conçu.

O Roméo, pardon; et si je fus trop prompte,
Seule la sombre nuit doit en porter la honte.

ROMÉO.

Ah! j'en fais le serment par l'astre radieux
Qui couronne d'argent les arbres de ces lieux...

JULIETTE.

Oh non! ne jure pas par la lune inconstante,
Nouvelle chaque mois et chaque fois changeante,
De peur qu'à son exemple aussi, de tes amours
L'inconstance ne vienne à déranger le cours.

ROMÉO.

Par quel serment...?

JULIETTE.

Aucun!... Ou bien, oh! je t'en prie,
Que ce soit par le dieu de mon idolâtrie!
Oh! jure par toi-même alors, et je te croi.

ROMÉO.

Par l'amour dont mon cœur...

JULIETTE.

Eh bien, non! non! tais-toi.

Je sens en ton amour une joie enivrante,
Mais cet engagement nocturne m'épouvante.
Il est trop téméraire et trop vif, trop soudain,
Et semblable à l'éclair qui déjà s'est éteint
Avant que la voix puisse indiquer sa présence.
Au revoir, doux ami! Car, j'en ai l'espérance,

Le bouton, mûrissant aux souffles de l'été,
Avant peu d'une fleur aura la majesté.
O Roméo, bonsoir! et que ton âme obtienne
Un doux repos pareil au bonheur de la mienne!

ROMÉO.

Veux-tu donc me laisser m'éloigner de ces lieux
En n'emportant, hélas! de toi que des adieux?

JULIETTE.

Que veux-tu donc de plus, cette nuit?

ROMÉO.

Un échange
De ton serment d'amour et du mien, mon doux ange.

JULIETTE.

Mon amour? Ah! déjà je te l'avais donné
Avant que de tes vœux l'accent n'eût résonné.
Que ne puis-je, pourtant, retourner en arrière
Avant l'heure où ma bouche a livré ce mystère!

ROMÉO.

Pourquoi? Ciel! voudrais-tu m'arracher mon trésor?

JULIETTE.

Non; mais le ressaisir pour le donner encor.
Ce que j'ai me défend d'en vouloir davantage :
Mon bonheur, on dirait une mer sans rivage;
Mon amour est aussi profond que l'océan.
Plus je te le prodigue et plus il devient grand :

De ce double infini l'immensité m'inonde.

(On entend, au dehors, la nourrice appeler Juliette.)

On parle. O toi, plus cher que le reste du monde,
Adieu. C'est ma nourrice. Adieu!

(Plus haut, à la nourrice.)

Je suis à toi.

(A Roméo.)

Sois fidèle, charmant Montaguë. Attends-moi,
Et je reviens bientôt. Attends.

(Elle sort.)

ROMÉO.

O nuit charmante!

O nuit heureuse! Nuit divine et bienfaisante!

Mais la nuit est souvent le mensonge... J'ai peur

De n'être visité que d'un rêve enchanteur,

Trop radieux pour qu'il soit vrai.

(Juliette reparait sur le balcon.)

JULIETTE.

Trois mots encore,

Avant de t'éloigner de celle qui t'adore.

Si pour moi ton amour est guidé par l'honneur,

Si le mariage est le but de ton ardeur,

Pour l'accomplissement de ce rite suprême,

Par quelqu'un que vers toi j'enverrai demain même

Prends soin de m'indiquer le lieu, l'heure, et je mets

A tes pieds, Roméo, mes destins à jamais,

Prête à suivre partout mon maître sur la terre.

LA NOURRICE, *du dehors.*

Madame!

JULIETTE.

Elle m'appelle encor. J'y vais, ma chère.
Mais s'il n'en était pas ainsi; si, dans ton sein,
Tu pouvais soupçonner un moins noble dessein,
De grâce...

LA NOURRICE, *du dehors.*

Madame!

JULIETTE.

Oui, j'y vais. De grâce, cesse
De tes galants discours la stérile tendresse,
Et seule laisse-moi dévorer ma douleur.
Je t'enverrai quelqu'un.

ROMÉO.

Par l'éternel bonheur...!

JULIETTE.

Oh! mille fois, adieu!

(Elle sort.)

ROMÉO.

La nuit devient obscure
Dès que manque l'éclat de ta lumière pure.
Ainsi que l'écolier de la classe s'enfuit,
L'amour vers ce qu'il aime est vivement conduit;
Mais l'amour deviendra, pour quitter son idole,

Lent comme l'écolier qui retourne à l'école.

(Il se retire lentement.)

(Juliette reparait encore sur le balcon.)

JULIETTE.

Stt! Roméo! Stt! Oh! que ne puis-je employer
Pour t'appeler vers moi la voix du fauconnier.
La voix de l'esclavage est faible et languissante;
Elle n'a pas le droit d'être retentissante :
Dans son trou, sans cela, j'éveillerais l'écho,
Et le fatiguerais à crier : Roméo!

ROMÉO.

A défaut de ton cri, c'est mon cœur qui m'appelle.
Des amoureux, la nuit, oh! que la voix est belle!
Comme un son argentin elle vogue dans l'air,
Plus charmante cent fois que le plus doux concert.

JULIETTE.

Roméo!

ROMÉO.

Ma colombe!

JULIETTE.

Ah! dis l'heure, bien vite,
Où de ma part, demain, il faut qu'on te visite?

ROMÉO.

Neuf heures du matin.

JULIETTE.

Je n'y manquerai pas.

Que c'est long ! C'est vingt ans. J'ai rappelé tes pas.
Pourquoi ? Je ne sais plus.

ROMÉO.

Ici, tu peux m'en croire,
Tant que tu le voudras j'attendrai ta mémoire.

JULIETTE.

Tu l'attendrais en vain en restant près de moi ;
Car mon seul souvenir, alors, ce serait toi.

ROMÉO.

Souffre donc que je goûte, ô ma toute charmante,
De ton oubli divin la douceur enivrante,
A mon tour oubliant qu'ailleurs qu'auprès de toi.
Il existe en ce monde une maison pour moi.

JULIETTE.

Le matin va venir, et je sens qu'il est l'heure
Où tu dois, Roméo, quitter cette demeure.
Mais, quand tu partiras, mon cœur voudrait encor
Dans un étroit rayon retenir ton essor.
Ainsi la jeune enfant au bout d'un fil de soie
Laisse voler un peu l'oiseau qui fait sa joie,
Ramenant le captif au cercle limité
Aussitôt qu'il aspire à trop de liberté.

ROMÉO.

Si j'étais ce captif !

JULIETTE.

Ineffables ivresses !

Mais non, je te tûrais à force de caresses.
 Adieu! Pars! Se quitter est un si doux chagrin
 Que je voudrais te dire adieu jusqu'au matin.
 (*Elle sort.*)

ROMÉO.

Puisse le ciel offrir, doux objet de ma flamme,
 Le sommeil à tes yeux et la paix à ton âme!
 O charmes du repos! Oh! combien je voudrais
 Posséder et donner le sommeil et la paix!
 En sa cellule il faut près du moine Laurence
 Raconter le bonheur et puiser l'assistance.
 (*Il sort.*)

SCÈNE III.

La cellule du moine Laurence.

(Entre le moine Laurence, portant un panier.)

LE MOINE.

LA nuit courbe son front; et déjà, souriant,
 Le matin aux yeux gris paraît à l'orient.
 Je vois de sillons d'or la nue étincelante,
 Et l'obscurité fuit, confuse et vacillante
 Comme un ivrogne, loin du chemin radieux
 Que le char de Titan vient tracer dans les cieux.
 Avant que du soleil l'œil brûlant à la terre
 N'ait versé l'opulent bienfait de sa lumière

Et de ses feux séché les perles de la nuit,
Otons de ce panier le butin d'aujourd'hui,
Et l'herbe vénéneuse et la fleur salulaire.
Mère de la nature, en même temps la terre
En devient le tombeau : de son sein généreux
Combien d'enfants sortis différents et nombreux
Que nous voyons suçant ses puissantes mamelles!
Quelques-uns sont ornés des vertus les plus belles ;
Nul d'entre eux tout à fait ne fut déshérité ;
Et partout, cependant, c'est la variété!
Oh! qu'elle a de grandeur cette grâce puissante
Qui vit également dans l'herbe et dans la plante,
Qui visite la pierre, et qui, de tous côtés,
Aux plus humbles objets verse des qualités!
Car sur la terre il n'est rien de si méprisable
Qui n'y puisse accomplir un devoir secourable ;
Rien de si bon qui, loin de son but emporté,
Contre son vrai berceau follement révolté,
Du faux pas de l'abus n'ait sa course marquée.
La vertu devient vice étant mal appliquée ;
Et par ses actions le vice racheté
Remonte quelquefois jusqu'à la dignité.

(Prenant une des fleurs de son panier.)

Cette petite fleur renferme en son calice
Et le poison fatal et le secours propice :
Aspirez ses parfums, et la modeste fleur

En votre corps entier versera la vigueur;
Goûtez-la, c'est la mort. Ainsi que dans les plantes,
Deux rois au cœur de l'homme ont établi leurs tentes,
La grâce, et, vis-à-vis, la rude volonté;
Et lorsque la victoire est du mauvais côté,
Le chancre de la mort a bien vite et sans peine
Dévoré jusqu'au bout la pauvre plante humaine.

(Entre Roméo.)

ROMÉO.

Bonjour, père.

LE MOINE.

Que Dieu veille sur ton destin!

Quelle bouche me vient apporter, si matin,
D'un gracieux salut la note harmonieuse?
C'est accuser, mon fils, une tête orageuse
Que d'avoir fait si tôt tes adieux à ton lit :
Le souci veille aux yeux de l'homme qui vieillit,
Et le sommeil n'est plus où le souci réside;
Mais où, sans meurtrissure encore, et tête vide,
La jeunesse a couché ses membres vigoureux,
Là du riche sommeil est le royaume heureux.
A te voir maintenant, j'ai presque l'assurance
Qu'un trouble de l'esprit cause ta diligence;
Sinon, je suis bien sûr alors que dans son lit
Roméo ne s'est pas mis du tout cette nuit.

ROMÉO.

Votre dernier mot, père, est le mot véritable;
Je n'eus jamais, pourtant, de repos plus aimable.

LE MOINE.

Daigne au pécheur le ciel accorder le pardon!
Auprès de Rosaline...

ROMÉO.

Oh non, mon père, non!
A l'oubli j'ai voué le nom de Rosaline
Et tout ce que ce nom faisait pour ma ruine.

LE MOINE.

Bien, mon enfant, fort bien; mais, alors, qu'as-tu fait?

ROMÉO.

A vous le confier vous me trouverez prêt.
J'ai chez mes ennemis fêté la nuit dernière,
Et l'un d'entre eux soudain m'a blessé, mon bon père,
Lequel pareillement a ressenti mes coups.
C'est pour cela tous deux que nous venons vers vous
A notre aide appeler votre sainte science.
De la haine chez moi remarquez bien l'absence;
Car pour mon ennemi comme pour moi, je veux
Invoquer de vos soins le concours précieux.

LE MOINE.

Explique-toi, mon fils, d'une façon plus claire :
L'énigme est, à confesse, une fâcheuse affaire.

ROMÉO.

Sans ambages, mon père, apprenez que mon cœur
S'est enflammé soudain d'une puissante ardeur;
C'est du vieux Capulet la fille noble et belle;
Elle ressent pour moi ce que je sens pour elle,
Et les conventions sont faites entre nous,
Sauf l'hymen que je viens combiner avec vous.
Comment, en quel endroit, et de quelle manière
Nous avons échangé nos vœux... Venez, mon père;
Venez. Chemin faisant je vous le dirai mieux;
Mais, de grâce, aujourd'hui, mariez-nous tous deux.

LE MOINE.

Par le grand saint François! quelle étrange conduite!
Peux-tu donc oublier Rosaline si vite,
Rosaline l'objet de ta brûlante ardeur!
L'amour des jeunes gens, il n'est pas dans le cœur,
Mais dans les yeux. Bonté du ciel! que d'eau saline
Sur ta joue on voyait couler pour Rosaline!
Faut-il donc dépenser tant de sel pour nourrir
Un amour qu'avant l'heure on doit laisser mourir!
Le soleil n'a pas eu le temps de fondre encore
Tes soupirs dans les cieus; de ta plainte sonore
L'oreille du vieillard perçoit encor le cri;
De tes larmes encor le sillon est écrit!
C'était toi qu'opprimait cette douleur immense
Et Rosaline était l'objet de ta souffrance,

Et soudain, cependant, quel changement s'est fait!
Toi-même, Roméo, prononce cet arrêt :
Du sexe féminin la chute est excusable,
Si de force à ce point le nôtre est incapable.

ROMÉO.

Vous blâmiez cet amour.

LE MOINE.

Non pas; mais son excès.

ROMÉO.

Il fallait l'enterrer, disiez-vous.

LE MOINE.

Mais après?

Le jour où l'on mettait le vieil amour en terre,
Fallait-il qu'un nouveau...?

ROMÉO.

Soyez clément, mon père.

Celle à qui maintenant j'ai consacré mon cœur
Rend amour pour amour et faveur pour faveur.
Ce n'était pas ainsi qu'agissait Rosaline.

LE MOINE.

C'est que le fond du cœur, mon enfant, se devine :
De ta bouche les mots savaient bien défiler,
Mais tu lui récitais cela sans l'épeler.
Suis-moi, jeune inconstant; une raison m'invite
A ne pas rebuter ta nouvelle poursuite :
Votre hymen de la haine entre vos deux maisons

Pourrait en amitié transformer les poisons.

ROMÉO.

Mon père, hâtons-nous.

LE MOINE.

Non; lenteur et sagesse :

On tombe lorsqu'on court avec trop de vitesse.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

Une rue.

BENVOLIO ET MERCUTIO.

MERCUTIO.

Où diable peut-il être, ce Roméo? Est-ce qu'il n'est pas rentré chez lui cette nuit?

BENVOLIO.

Pas chez son père; je viens de parler à son domestique.

MERCUTIO.

Oh! cette femme pâle au cœur dur, cette Rosaline, le tourmente au point que, bien sûr, il en deviendra fou.

BENVOLIO.

Tybalt, le neveu du vieux Capulet, a fait déposer chez le seigneur Montaguë une lettre pour Roméo.

MERCUTIO.

Sur ma vie! c'est un cartel.

BENVOLIO.

Roméo y répondra.

MERCUTIO.

Tout homme qui sait écrire peut répondre à une lettre.

BENVOLIO.

Il répondra non au billet mais à son auteur, et lui fera voir de quoi il est capable lorsqu'on le provoque.

MERCUTIO.

Hélas, pauvre Roméo! Il est déjà mort, poignardé par les yeux noirs d'une jeune fille blanche; la cervelle transpercée de la balle d'un chant d'amour; le beau milieu du cœur fendu comme une cible par la flèche du petit archer qui n'y voit pas clair. Est-il capable, en cet état, de se mesurer avec Tybalt?

BENVOLIO.

Qu'est-il donc, ce Tybalt?

MERCUTIO.

Il est, je puis vous le dire, pire que le prince des chats. Un très vaillant capitaine pour aligner ce qu'en certain monde on appelle des compliments. Il se bat de la façon dont vous chanteriez un air musique en main; il prend son temps, sa distance et ses mesures; il vous a son petit repos, puis une, deux! et le troisième dans votre poitrine. Un boucher pour les boutons de soie; un duelliste enfin, un duelliste. Gentilhomme de première ligne dans les salles d'armes; du premier degré, et du second, pour trouver cause de querelle partout et toujours. Allons, l'immortel *passado!* le *punto reverso!* Hé!

BENVOLIO.

Quel jargon parlez-vous là?

MERCUTIO.

La peste soit de ces grotesques, avec leurs ridicules, leur grasseyement, leurs affectations de toutes sortes! La peste de ces inventeurs d'accentuations insensées : « Seigneur Jésus, quelle bonne lame! quel bel homme! quelle adorable coquine! » Par ma foi, mon grand-père, n'est-ce pas lamentable que nous soyons affligés ainsi de ces mouches d'espèce singulière, de ces marchands de paroles et d'habits de mode nouvelle, de ces diseurs de « Pardonnez-moi », si habitués à parader sur les tréteaux de la nouveauté qu'ils ne peuvent plus s'asseoir à l'aise au vieux fauteuil du sens commun? Qu'ils sont jolis avec le français de leurs « bonjour » et de leurs « bonsoir »!

(*Entre Roméo.*)

BENVOLIO.

Roméo! lui-même! le voici!

MERCUTIO.

Aussi sec qu'un hareng saur. O chair humaine, quels poissons tu fais de nous! C'est qu'il vous ferait couler des vers aussi couramment que Pétrarque. Laure, auprès de sa belle, n'était qu'une fille de cuisine : l'amant toutefois, chez elle, valait mieux pour lui faire des vers; Didon était une mal fagotée; Cléopâtre, une bohémienne; Hélène et Héro, des courtisanes, et mieux que cela; Thisbé, un œil gris-bleu ou quelque chose approchant, mais pas encore ce qu'il faut. Seigneur Roméo, *bonjour!* Une salutation

française pour toute la friperie française dont vous êtes orné. Vous vous êtes moqué de nous gentiment la nuit dernière.

ROMÉO.

Bonjour à tous les deux. Comment est-ce que je me suis moqué de vous?

MERCUTIO.

En nous faussant compagnie, cher Monsieur.

ROMÉO.

Pardonnez-moi, mon bon Mercutio; la chose était d'importance; et, dans un cas comme le mien, on est excusable de brusquer la politesse.

MERCUTIO.

Et de se servir de ses jambes...

ROMÉO.

Pour tirer sa révérence.

MERCUTIO.

Je vous remercie.

ROMÉO.

Vous êtes trop poli.

MERCUTIO.

Je suis la rose de la politesse.

ROMÉO.

La rose, c'est moi : n'en ai-je pas sur mes escarpins?

MERCUTIO.

Si vous avez là votre politesse, prenez garde d'en user la semelle.

ROMÉO.

La semelle? Voilà une plaisanterie qui sent plus le cuir que le bon goût. C'est l'échoppe d'un savetier plus que le parfum des fleurs.

MERCUTIO.

A l'aide, Benvolio. Vous voyez comment l'on m'arrange. Je sens défaillir sous un tel reproche les puissances de mon génie.

ROMÉO.

La cravache et l'éperon! Poussez ferme, Mercutio; ou je vais crier : Gagné!

MERCUTIO.

Si vous vous mettez à parler comme au jeu d'oie, je suis un homme perdu; car une seule de vos paroles entre plus que cinq des miennes dans l'esprit de ce jeu-là. Suis-je donc ici avec vous pour jouer à l'oie?

ROMÉO.

C'est le seul rôle, mon cher, dont vous vous acquittiez bien.

MERCUTIO.

Pour cette plaisanterie, je vais vous mordre l'oreille!

ROMÉO.

Ma bonne petite oie, ne mordez pas.

MERCUTIO.

Cela s'appelle de la douce-amère et de la sauce piquante.

ROMÉO.

Cet assaisonnement, pour une oie, ne me semble pas mauvais.

MERCUTIO.

Une plaisanterie en chevreau, qui commence par avoir un pouce et finit par avoir une aune.

ROMÉO.

C'est comme une oie qui s'engraisse. Petite au commencement, si grosse à cette heure, Mercutio, qu'elle fait plaisir à voir.

MERCUTIO.

Ne vaut-il pas mieux, après tout, échanger ces balivernes que de soupirer d'amour? On peut à présent causer avec vous; vous êtes ce que vous êtes, avec le secours de l'esprit aussi bien que de la nature. Ce niais d'amour, voyez-vous, n'est qu'un grand benêt, qui va de tous côtés, en tirant la langue, chercher une petite cachette pour y fourrer son joujou.

BENVOLIO.

Assez, de grâce; assez.

MERCUTIO.

Vous m'arrêtez vent en poupe.

BENVOLIO.

Vous alliez trop de l'avant.

MERCUTIO.

C'est une erreur; je restais en route. J'étais arrivé au plus profond de mon éloquence, et je m'apprêtais, en faisant naufrage, à vous délivrer de mes arguments.

ROMÉO.

Voici venir une bonne caricature.

(Entrent la nourrice et Pierre.)

MERCUTIO.

Une voile à l'horizon!

BENVOLIO.

Deux, une jaquette et une jupe.

LA NOURRICE.

Pierre!

PIERRE.

Plâit-il?

LA NOURRICE.

Mon éventail, Pierre.

MERCUTIO, *à mi-voix.*

Oh oui, de grâce, mon bon Pierre, afin de cacher sa figure. De l'éventail ou de la femme, c'est le premier qui est le plus beau.

LA NOURRICE.

Que la matinée vous soit favorable, Messieurs.

MERCUTIO.

Que les ardeurs de midi soient heureuses pour vous, belle dame.

LA NOURRICE.

Midi? Midi ne sont pas sonnés.

MERCUTIO.

L'aiguille, au cadran de mon cœur, marque l'heure la plus brûlante.

LA NOURRICE.

Voulez-vous vous taire! Quel diable d'homme êtes-vous?

ROMÉO.

Un mortel, belle dame, que le ciel a créé pour qu'il ne fît jamais que des sottises.

LA NOURRICE.

Bien dit, par ma foi! Pour qu'il ne fît jamais que des sottises. Quelqu'un de vous, Messieurs, me dira-t-il où je pourrais trouver le jeune Roméo?

ROMÉO.

Je puis vous le dire; mais le jeune Roméo sera plus âgé quand vous le trouverez, qu'il ne l'était au moment où commençaient vos recherches. De ceux qui portent ce nom, je suis le plus jeune, faute d'en rencontrer un autre qui soit né plus tard que moi.

LA NOURRICE.

C'est comme cela que je l'entends.

MERCUTIO.

Ce à quoi elle s'entend le mieux, c'est à vouloir le plus jeune. Elle s'y connaît.

LA NOURRICE, à *Roméo*.

Si vous êtes ce gentilhomme, j'ai une confidence à vous faire.

BENVOLIO.

Elle va l'inviter à quelque souper.

MERCUTIO.

Ce que doit être cette femme, je le sais. Taïaut, Taïaut!

ROMÉO.

Quel gibier levez-vous là?

MERCUTIO.

Un lièvre.

Un vieux lièvre, par ma foi,
 Qui peut nous donner de quoi
 Nous régaler en carême;
 Mais un lièvre aussi, je croi,
 Qui serait de pauvre aloi
 Si nous le mangions lui-même.

Venez-vous chez votre père, Roméo? Nous y allons dîner.

ROMÉO.

Je vais vous suivre.

MERCUTIO.

Adieu, respectable dame. Adieu, Madame; adieu, adieu.

(Mercutio et Benvolio sortent.)

LA NOURRICE.

Adieu, de par tous les diables! Dites-moi, je vous prie, Monsieur, quel est ce marchand effronté, si bien pourvu de vilénies.

ROMÉO.

Un gentilhomme, nourrice, qui aime à s'entendre parler; et qui en dira plus en une minute qu'il n'en écoute en un mois.

LA NOURRICE.

Qu'il ose dire quelque chose contre mon honneur, et je lui en servirai à revendre, fût-il aussi solide que vingt freluquets de son espèce. Je me charge d'en éreinter de plus vigoureux. Mauvais drôle! Je ne suis pas une mijaurée, comme celles avec qui il en dévide. *(A Pierre.)* Et toi, coquin, tu restes là sans bouger, et tu laisses le premier venu en user avec moi selon son plaisir.

PIERRE.

Je n'ai vu personne en user avec vous selon son plaisir. Sans quoi j'aurais dégainé lestement, je vous le promets. Je mets flamberge au vent aussi vite qu'un autre lorsque j'en trouve occasion, que l'affaire est bonne, et la loi de mon côté.

LA NOURRICE.

Dieu m'en soit témoin, je suis si vexée que j'en tremble depuis les pieds jusqu'à la tête. Le mauvais drôle! (*A Roméo.*) Un mot, s'il vous plaît, Monsieur. Ainsi que je vous l'ai dit, ma jeune maîtresse m'a donné l'ordre de vous chercher. Ce qu'elle m'a chargée de dire, je le garderai pour moi. Mais, d'abord, laissez-moi vous déclarer que si vous la conduisiez, comme on dit, dans le paradis des fous, ce serait une grosse vilaine chose de votre part, ainsi qu'on le dit encore. Elle est jeune, et, au cas où vous viendriez à lui faire du tort véritablement, ce serait mal d'agir de la sorte avec une demoiselle de grande maison; ce serait mal, et pas joli.

ROMÉO.

Porte mes hommages, nourrice, à ta jeune maîtresse. Je proteste, en ta présence, que...

LA NOURRICE.

C'est d'un brave garçon; et vous pouvez être sûr que je lui dirai cela. Seigneur, Seigneur! Elle va être la plus heureuse des femmes.

ROMÉO.

Que lui diras-tu, nourrice? Tu ne m'as pas laissé parler.

LA NOURRICE.

Je lui dirai, Monsieur, que vous protestez; ce qui, comme je le comprends, est tout à fait acte de gentilhomme.

ROMÉO.

Dis-lui de trouver quelque moyen de s'esquiver cette après-midi, et qu'à la cellule du moine Laurence, elle sera confessée et mariée. Voici pour ta peine.

LA NOURRICE.

Non vraiment, Monsieur; pas un sou.

ROMÉO.

Prends toujours; il le faut.

LA NOURRICE.

Cette après-midi, Monsieur? Eh bien, elle ira.

ROMÉO.

Et va attendre, bonne nourrice, derrière le mur de l'abbaye. Dans une heure, mon domestique t'y rejoint, et t'apportera des cordes disposées en échelle qui, dans le secret de la nuit, me conduiront au sommet de mon bonheur. Adieu! sois fidèle, et je reconnaîtrai tes soins. Adieu! porte, nourrice, mes hommages à ta maîtresse.

LA NOURRICE.

Que Dieu, du haut du ciel, vous donne sa bénédiction! Or, cà, Monsieur...

ROMÉO.

Que veux-tu me dire, chère nourrice?



LA NOURRICE.

Cette après-midi, Monsieur? Eh bien, elle ira.

(Acte II, scène iv.)

LA NOURRICE.

Je lui dirai, Monsieur, que vous protestez; ce qui, comme je le suppose, est tout à fait sans conséquence.

ROMÉO.

Dis-lui de donner quelque raison de s'esquiver cette après-midi, et que si elle n'est au couvent de Laurence, elle sera confessée et mariée. Va-tu pour la peine.

LA NOURRICE.

Nous verrons, Monsieur; pas un mot.

ROMÉO,
LA NOURRICE.

Prends toujours; il le faut.

Cette après-midi, Monsieur? Eh bien, elle ira.

LA NOURRICE.

Cette après-midi, Monsieur? Eh bien, elle ira.

ROMÉO.

Elle va attendre, bonne nourrice, derrière le mur de l'abbaye. Dans une heure, mon domestique t'y rejoint, et t'apportera des cordes disposées en échelle qui, dans le secret de la nuit, me conduiront au sommet de mon bonheur. Adieu! sois fidèle, et je reconnaitrai tes soins. Adieu! porte, nourrice, mes hommages à ta maîtresse.

LA NOURRICE.

Que Dieu, du haut du ciel, vous donne sa bénédiction! Or, ça, Monsieur...

ROMÉO.

Que veux-tu me dire, chère nourrice?





LA NOURRICE.

Votre domestique est-il discret? N'avez-vous jamais ouï dire que, pour qu'un secret soit gardé, de deux personnes qu'on y a mises il faut en retrancher une?

ROMÉO.

Je te garantis mon homme aussi fidèle que l'acier.

LA NOURRICE.

Or donc, Monsieur, ma maîtresse est bien la plus charmante créature qu'on ait jamais vue. Seigneur, Seigneur! lorsqu'elle était un petit bébé, qu'elle était gentille! Ah! c'est qu'il y a dans la ville un noble, un nommé Paris, qui aurait bien voulu piquer son couteau dans notre beurre. Heureusement que la bonne fille aimerait autant voir un crapaud, un vrai crapaud, que de voir cet amoureux-là. Je la fâche quelquefois en lui disant que ce Paris serait l'homme qui lui conviendrait le mieux; mais je vous garantis que, lorsque je dis cela, elle devient aussi pâle que la dernière des serviettes. *Roméo* et *romarin*, la même lettre dans les deux mots.

ROMÉO.

C'est vrai, nourrice; mais qu'est-ce que cela peut faire? Tous les deux commencent par *R*.

LA NOURRICE.

Mauvais plaisant! l'*R*, c'est la lettre du chien, qu'il prononce lorsqu'il aboie. Prenez-moi la seconde syllabe : elle commence par *M*, et le romarin, vous le savez, est la fleur des mariages aussi bien que des enterrements. Ma jeune maîtresse fait, sur le ro-

marin et sur vous, de si jolies petites phrases que vous auriez plaisir à les entendre.

ROMÉO.

Présente mes hommages et mes vœux à ta maîtresse.

(Il sort.)

LA NOURRICE.

Ah! mille et mille fois. Pierre!

PIERRE.

Plaît-il?

LA NOURRICE.

En avant, Pierre, et vivement.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

Le jardin de Capulet.

JULIETTE, seule.

JULIETTE.

A peine commençaient les neuf coups du marteau
Lorsque j'ai fait partir la nourrice tantôt.
Elle se croyait sûre, en une demi-heure,
D'avoir des Capulets regagné la demeure.
Peut-être a-t-il manqué... C'est impossible. Mais
Cette femme est boiteuse et n'en finit jamais.
Pour courriers de l'amour il faudrait des pensées,

A s'élançer au but cent fois plus empressées
Que le soleil lui-même alors que ses rayons
Chassent l'obscurité de la face des monts.
Vénus a pour son char le vol des tourterelles,
Et, plus prompt que le vent, Cupidon a des ailes.
Le soleil au plus haut brille sur l'horizon :
Trois heures, sans la voir rentrer à la maison !
En elle si bouillait le sang de la jeunesse,
De la balle homicide elle eût eu la vitesse,
De moi vers lui, de lui vers moi, prête à bondir.
Ces vieilles gens, ils ont toujours l'air de mourir ;
Les mettre en mouvement est chose merveilleuse,
Et du plomb ils n'ont rien que la lourdeur fâcheuse.

(Entrent la nourrice et Pierre.)

Ah! c'est elle, grand Dieu! Que m'annonceras-tu,
Ma nourrice, mon cœur? N'est-ce pas, tu l'as vu?
De ce valet, d'abord, délivre-nous, ma chère.

LA NOURRICE.

Sur-le-champ. A la porte allez m'attendre, Pierre.

(Pierre sort.)

JULIETTE.

Nourrice... Quel air grave! Ah! donne, je le veux,
Même au triste message un langage joyeux ;
Ou, si c'est le bonheur, avec un tel physique
Ne viens pas me gâter cette belle musique.

LA NOURRICE.

Laissez-moi respirer. Ouf! ha! je n'en puis plus;
Je sens craquer en moi tous mes vieux os moulus.
Quelle course! Aïe! holà!

JULIETTE.

Va, j'aurais le courage
De prendre tes vieux os pour avoir ton message.
Allons, parle, nourrice; allons. Je t'aime tant!

LA NOURRICE.

Seigneur Dieu! ne peut-on attendre un pauvre instant?
Quelle hâte! Un moment! petite écervelée.
Vous devriez bien voir que je suis essoufflée.

JULIETTE.

Pour dire cependant que tu ne peux parler
De ta bouche les mots savent bien défiler;
Et le temps que tu perds eût largement, ma chère,
Suffi pour me conter la chose tout entière.
Bonne nourrice, un mot seulement : apprends-moi
Si ta nouvelle est bonne ou mauvaise; après quoi,
Pour avoir les détails je serai patiente.
Allons; bonne ou mauvaise? Un mot; je m'en contente.

LA NOURRICE.

Avez-vous bien choisi? C'est une question :
Pour le choix d'un mari vous n'en saviez pas long.
C'est un homme ordinaire; et toutefois je jure
Que votre Roméo n'est pas mal de figure;

La jambe est fine; il a le pied bien fait, la main
On ne peut mieux; la taille... Il n'est pas trop vilain.
Je ne vous dirai pas que c'est une merveille;
Mais je n'ai jamais vu de tournure pareille.
Que de la courtoisie il soit la fleur ou non,
Je vous le garantis aussi doux qu'un mouton.
Allez votre chemin, et que Dieu vous bénisse!
Est-ce qu'on a dîné?

JULIETTE.

Pas encore, nourrice.

Tout ce que tu m'apprends, je le savais déjà;
Mais qu'est-ce qu'il t'a dit du mariage?

LA NOURRICE.

Holà!

Ma tête! Elle s'agite et bat comme une folle!
En vingt morceaux, vraiment, je crois qu'elle s'envole.
Aïe! et mon dos aussi, mon dos. Oh! quel malheur!
Au diable volontiers j'enverrais votre cœur;
Devait-il m'obliger à trimer de la sorte,
Et m'envoyer de-ci de-là, que j'en suis morte?

JULIETTE.

Pauvre nourrice! hélas! j'en ai bien du regret.
Chère bonne! Alors donc, qu'a-t-il dit, s'il te plaît?

LA NOURRICE.

Comme un brave garçon il a parlé, je pense.
Air aimable, propos courtois, belle prestance;

Et même de vertu je le soupçonne, moi.
Où donc est votre mère?

JULIETTE.

Où veux-tu qu'elle soit?

Elle est à la maison sans doute. Mais, ma chère :
« Comme un brave garçon! Où donc est votre mère? »
Ce sont vagues discours qui n'aboutissent point.

LA NOURRICE.

Hélas, hélas! Peut-on être chaude à ce point!
Ferme! Allez! Mais l'onguent de votre effervescence
Va-t-il de mes vieux os soulager la souffrance?
Je m'y prends mal? Alors, aux nouvelles je crois
Que vous pourrez aller vous-même une autre fois.

JULIETTE.

A-t-on jamais autant parlé pour ne rien dire!
Ce qu'a dit Roméo, ne peux-tu m'en instruire?

LA NOURRICE.

Vous permet-on d'aller à confesse aujourd'hui?

JULIETTE.

Oui.

LA NOURRICE.

Près du bon Laurence allez donc; et, chez lui,
Un mari vous attend pour vous donner son âme.
Bon! sa joue aussitôt comme un charbon s'enflamme;
A la moindre nouvelle, à présent, j'en ai peur,
Toujours de l'écarlate elle aura la couleur.

Sans tarder, mon enfant, allez à la chapelle;
Moi, d'un autre côté, je vais quérir l'échelle
Qui, lorsqu'il fera noir, vers certain nid d'oiseau
Permettra de grimper à votre jouvenceau.
Comme un manœuvre, moi, je travaille, ma chère,
Pour votre bon plaisir; tandis qu'à ne rien faire,
Vous me laissez porter tout le fardeau du jour;
Mais cette nuit, bonsoir : ce sera votre tour.
Je vais dîner. Courez vers le toit du bon père.

JULIETTE.

Vers le bonheur suprême! Adieu, ma bonne chère.

(Elles sortent.)

SCÈNE VI.

La cellule du moine Laurence.

LE MOINE LAURENCE ET ROMÉO.

LE MOINE.

Puisse, dans un instant, sur cet acte pieux
Descendre, ô mon cher fils, le sourire des cieux,
Et puisse l'avenir, en ses lointains mystères,
Ne dévoiler jamais reproches ni colères.

ROMÉO.

Ameu! Mais dût, plus tard, accourir la douleur,
Pourra-t-elle jamais effacer le bonheur

D'une seule minute en sa douce présence!
Sous les rites sacrés joignez nos mains, Laurence,
Puis après, s'il le faut, ô mort, avance-toi;
Il suffit qu'un instant je dise : Elle est à moi!

LE MOINE.

Des violents transports la fin est violente,
Et leur force périt lorsqu'elle est triomphante.
De la poudre et du feu le baiser est mortel;
Trop de suavité ne vaut rien dans le miel.
De même aussi l'amour; il faut qu'il se modère;
Par de très longs chemins marche l'amour sincère;
Celui qui s'exaspère en un vol turbulent
N'arrive pas au but mieux qu'un amour trop lent.

(*Entre Juliette.*)

Elle vient. Non, jamais démarche si légère
N'effleura les cailloux rigoureux de la terre :
Sur un fil de la Vierge en un beau jour d'été
Au souffle du zéphyr voltigeant emporté,
Un amant marcherait sans être téméraire;
Tant de la vanité la substance est légère.

JULIETTE.

O mon père, salut.

LE MOINE.

Roméo, si tu veux,
Ma fille, à ce salut répondra pour nous deux.

JULIETTE.

Je le salue alors de la même manière,
Afin qu'il ait sujet d'y répondre, mon père.

ROMÉO.

Ah! Juliette, au mien si pareil est ton cœur,
Si mieux que moi tu sais dépeindre le bonheur,
De ton souffle divin embaume l'atmosphère,
Fais vibrer de ta voix la musique si chère,
Pour chanter les transports et les félicités
Sur nous deux à longs flots par cette heure apportés.

JULIETTE.

Plus riche mille fois qu'on ne saurait le dire,
Un pareil sentiment répugne à se décrire;
En son essence même il a mis sa fierté
Plutôt qu'aux ornements d'un vain luxe emprunté.
Ils sont des indigents ceux-là qui peuvent faire
De leur avoir, à l'aise, un complet inventaire;
Un si large trésor d'amour m'est octroyé
Que je ne pourrais pas en compter la moitié.

LE MOINE.

J'ai hâte d'accomplir mon divin ministère.
Venez, venez; je vois qu'il est temps de le faire.
Avant de vous laisser ensemble tous les deux,
De l'Église entre vous j'aurai formé les nœuds.

(Ils sortent.)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Une place publique.

MERCUTIO, BENVOLIO, UN PAGE, SERVITEURS.

BENVOLIO.

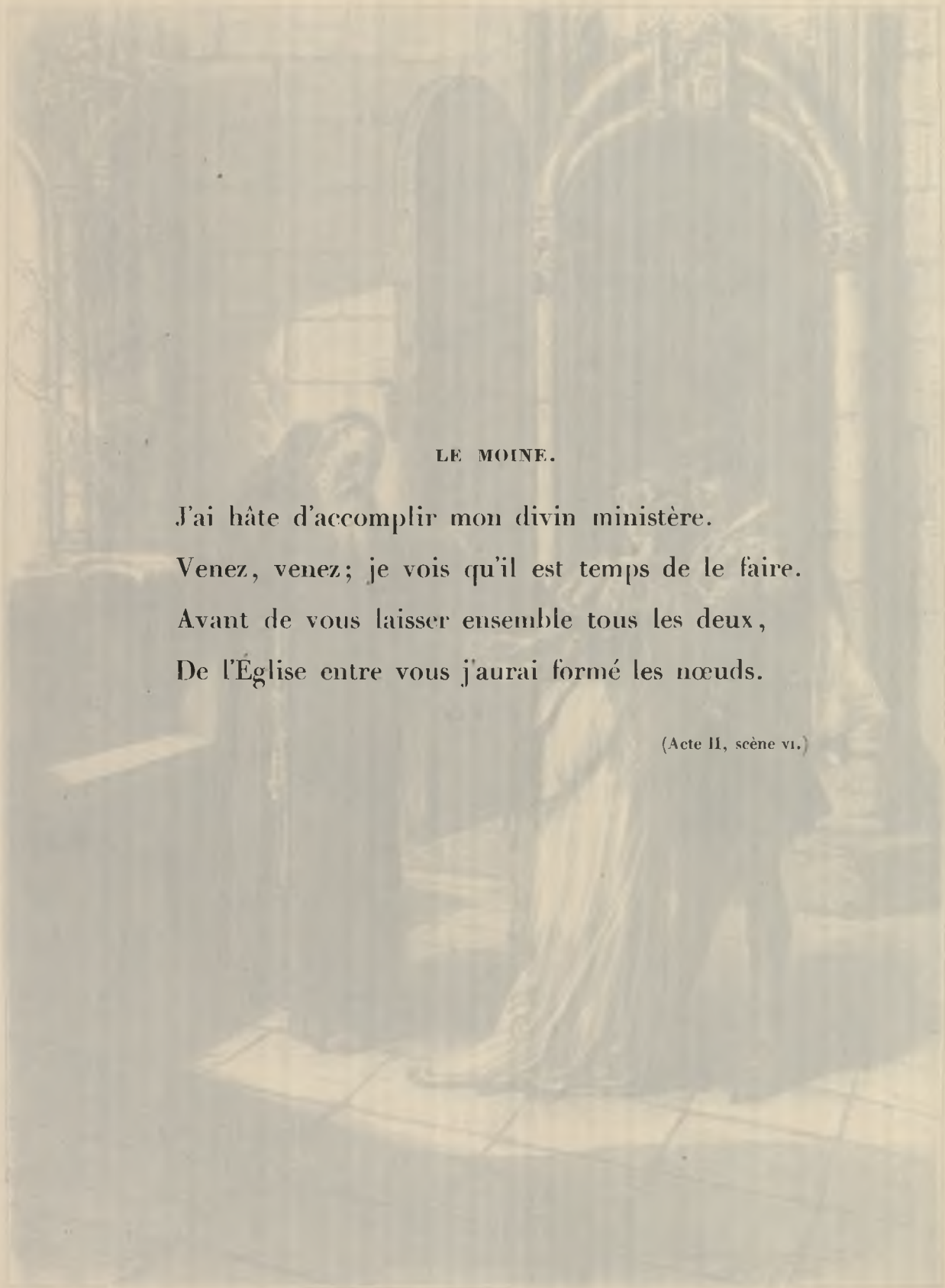
JE vous en prie, mon bon Mercutio, retirons-nous. La journée est chaude, les Capulets sont hors de chez eux, et, si nous les rencontrons, il y aura du tapage, nous n'y échapperons pas; car, voyez-vous, dans ces jours chauds, le sang des fous est tout à l'envers.

MERCUTIO.

Vous me faites l'effet d'un de ces individus qui, en entrant dans une taverne, jettent leur épée sur la table, et disent : « Dieu m'accorde de n'avoir pas besoin de toi ! » La seconde rasade n'a pas plus tôt opéré que mon homme dégaine contre le garçon du cabaret, alors, cependant, qu'il n'en était pas besoin.

BENVOLIO.

Vous me croyez comme cela?



LE MOINE.

J'ai hâte d'accomplir mon divin ministère.
Venez, venez; je vois qu'il est temps de le faire.
Avant de vous laisser ensemble tous les deux,
De l'Église entre vous j'aurai formé les nœuds.

(Acte II, scène vi.)

ACTE TROISIEME.

SCENE 1.

Une place publique.

LE ROI.

MERCITO, BENVOJIO, UN PAÏE, SERVITEUR.

gretissimum non tripliciter.

Venez, venez: ce temps de la vie.

de vous en, qu'on s'hâtonne de passer. La jour-
née est chaude: hâtez-vous, hâtez-vous, hâtez-vous. Et nous les
rencontrons, il y aura du tapage, nous n'y échapperons pas; car,
voyez-vous, dans ces jours chauds, le sang des fous est tout à
l'envers.

MERCITO.

Vous me faites l'effet d'un de ces individus qui, en entrant
dans une taverna, jettent leur épée sur la table, et disent:
« Prenez-m'en une autre, de n'avoir pas besoin de moi! » La seconde
fois qu'il n'a pas l'opéra pour son homme dégoûté, comme
le genre de cabaret, alors, cependant, qu'il n'en reste pas
rien.

MERCITO.

Vous me faites l'effet d'un de ces individus qui, en entrant





MERCUTIO.

Allons, allons; vous êtes, à votre manière, un gaillard aussi bouillant qu'on en peut trouver en Italie, d'humeur à vous mettre aisément de mauvaise humeur.

BENVOLIO.

Que voulez-vous dire?

MERCUTIO.

Que, s'il y en avait deux comme vous, nous n'aurions bientôt plus ni l'un ni l'autre, car, mutuellement, ils se seraient tués tous les deux. Vous chercherez querelle à celui-ci parce qu'il a dans la barbe un poil de plus ou un poil de moins que vous n'en avez; à celui-là, parce qu'il casse des noisettes alors que vous avez les yeux de cette couleur : quel autre œil qu'un œil noisette serait assez fin pour apercevoir un tel sujet de dispute? Votre tête est remplie de querelles comme un œuf de blanc et de jaune; ce qui ne l'empêche pas d'être vide au chapitre de la cervelle. Vous vous querellez avec un passant parce qu'en tousant dans la rue, il a réveillé votre chien dormant au soleil. N'avez-vous pas houspillé un tailleur parce qu'il s'était permis de porter un habit neuf avant Pâques, un autre parce qu'il avait mis de vieux rubans à ses souliers neufs? Et c'est vous qui me mettez en tutelle, et me défendez les querelles!

BENVOLIO.

Si j'étais, à me quereller, aussi disposé que vous l'êtes, pour une heure un quart d'existence, je donnerais à qui en voudrait ma vie en fief absolu.

MERCUTIO.

Fieffé menteur!

(Entrent Tybalt et quelques autres.)

BENVOLIO.

Sur ma tête! voici les Capulets qui viennent.

MERCUTIO.

Sur mes bottes! qu'ou bon leur semble ils se promènent.

TYBALT, à ceux qui l'accompagnent.

Suivez-moi tous de près; je vais les aborder.

(Haut.)

Salut. L'un d'entre vous voudra-t-il m'accorder

Un moment d'entretien?

MERCUTIO.

Un, deux, trois? Oui, sans doute;

Tout ce que vous voudrez, Monsieur. Je vous écoute.

TYBALT.

A tous les entretiens vous me trouverez prêt,

S'il vous convient, Monsieur, d'en fournir le sujet.

MERCUTIO.

Fournissez-le, Monsieur, vous-même, je vous prie.

TYBALT.

A Roméo, Monsieur, une amitié vous lie;

Vous êtes de concert...

MERCUTIO.

De concert? Justes cieux!

Pour des musiciens nous prenez-vous tous deux?

Si de quelque musique il faut qu'on vous régale,
La nôtre pourrait bien paraître un peu brutale.

(Montrant son épée.)

Si vous voulez danser, voici mon instrument.

BENVOLIO.

Nous sommes en un lieu fréquenté. Doucement.
Retirez-vous ailleurs, ou parlez d'autre sorte.
Tous les yeux sont braqués sur nous.

MERCUTIO.

Hé, que m'importe!

Les hommes ont des yeux pour voir; s'il leur convient
De les fixer sur nous, qu'ils le fassent : c'est bien.
Mais de me régenter que nul ne s'embarrasse;
Moi, je ne bouge pas d'ici.

(Entre Roméo.)

TYBALT, à *Mercutio*.

Grand bien vous fasse.

(Fixant Roméo.)

Mon homme! Le voici!

MERCUTIO.

Votre homme? Oh! par ma foi,
Si sous votre livrée il s'est mis, pendez-moi.
Entendez-vous par là que, si peu qu'on l'invite,
Sur le terrain il va marcher à votre suite?
Je n'y contredis plus; et, de cette façon,
Je confesse, Monsieur, que vous avez raison.

TYBALT.

La haine qu'envers toi, Roméo, j'ai conçue
Me fournit un seul mot, un seul, pour bienvenue.
Tu n'es qu'un lâche!

ROMÉO.

Et moi, la raison qui me fait
Te porter, malgré tout, un sincère intérêt,
Me force d'excuser ta rage, et, sans colère,
D'écouter le salut que tu viens de me faire.
Je ne suis pas un lâche. Adieu. Je m'aperçois,
Tybalt, que Roméo n'est pas connu de toi.

TYBALT.

Blanc-bec, après m'avoir offensé, tu t'abuses
Si tu crois t'en tirer en faisant des excuses.
En garde! Défends-toi.

ROMÉO.

Jamais à t'offenser,
Je le jure, Tybalt, on ne m'a vu penser;
Le bien que je te veux je pourrai, je suppose,
Plus amplement, un jour, en expliquer la cause.
Silence donc; tu dois te trouver satisfait :
J'aime autant que le mien le nom de Capulet.

MERCUTIO.

O platitude! O vile et honteuse défaite!
Avec un coup d'épée il faut qu'on la rachète.

Çà, mangeur de souris, allons! avance-toi.

(Il tire son épée.)

TYBALT.

Que dis-tu, téméraire, et que veux-tu de moi?

MERCUTIO.

Je ne veux, roi des chats, qu'une de tes neuf vies.

Plus tard, s'il te survient encor des fantaisies,

Des huit autres je fais un hachis, par ma foi,

Plus menu qu'aucun chat n'en fournit avant toi.

Si tu ne mets au vent plus vite ton épée,

Tu vas avoir, d'abord, une oreille coupée.

TYBALT, *dégainant.*

J'y suis.

ROMÉO.

Que faites-vous? Non, non, Mercutio.

MERCUTIO.

Vite, un échantillon de votre *passado*.

ROMÉO.

Benvolio, tâchons d'arrêter leur colère.

Fi, Messieurs! laissez là, de grâce, cette affaire!

Tybalt! Mercutio! Le Prince n'a-t-il pas

Sévèrement proscrit de semblables combats?

Mercutio! Tybalt!

(Roméo veut rabattre de son épée les épées des combattants. Une botte lancée par Tybalt atteint Mercutio par-dessous le bras de Roméo. Tybalt et ses partisans se retirent précipitamment.)

ROMÉO ET JULIETTE.

MERCUTIO.

Je suis blessé! La peste
Soit de vos deux maisons! Moi, j'ai reçu mon reste.
Il est parti? Sans rien?

BENVOLIO.

Ciel! grand Dieu! qu'avez-vous?

MERCUTIO.

Ouf! une égratignure; assez belle, entre nous,
Et qui pourra suffire. Où donc es-tu, mon page?
Vite! un chirurgien! Va le chercher.

(Le page sort en courant.)

ROMÉO.

Courage!

La blessure, je crois, sera sans gravité.

MERCUTIO.

Moins profonde qu'un puits, ça, c'est la vérité;
Et moins large à coup sûr qu'une porte d'église;
Mais elle est suffisante, et ma mesure est prise.
Venez me demander demain, et vous verrez
Si ce sera chez moi que vous me trouverez.
Je suis poivré, poivré pour le départ. La peste
Soit de vos deux maisons! Un homme... Oh! sort funeste!...
Un homme... Oh! le coquin, le gueux, le scélérat!...
Un homme assassiné par la griffe d'un chat!
Un fier-à-bras, un drôle, un maroufle authentique,
Et qui, lorsqu'il se bat, fait de l'arithmétique.

Mais pourquoi diable aussi vous jeter entre nous?

Roméo, si je suis blessé, c'est grâce à vous.

ROMÉO.

J'ai cru bien faire; mais...

MERCUTIO.

Oui, nous savons le reste.

(A Benvolio.)

Portez-moi quelque part. Je n'y vois plus! La peste

Soit de vos deux maisons! Elles ont fait de moi

Un repas pour les vers; je vais chez eux... tout droit.

Vos maisons! vos maisons!

(Benvolio soutient et emmène Mercutio.)

ROMÉO.

Une amitié si bonne!

Allié de si près au Prince de Vérone!

Pour moi, d'un coup mortel... Et l'honneur qu'il me prend

Ce Tybalt, qui, depuis une heure, est mon parent!

Ta beauté, Juliette, en un vil alliage

Aura donc transformé l'acier de mon courage!

(Benvolio rentre précipitamment.)

BENVOLIO.

Roméo! Quel malheur! La mort, ô Roméo,

Vient de nous arracher notre Mercutio.

Des brouillards il aspire à présent l'atmosphère,

Et son âme, avant l'heure, a méprisé la terre.

ROMÉO.

Noir destin qui se dresse en ce fatal moment!
Des malheurs, aujourd'hui, c'est le commencement.

(Tybalt rentre.)

BENVOLIO.

Le furieux Tybalt revient.

ROMÉO.

Encore en vie!

Triomphant! Cependant qu'une amitié chérie...
Remonte dans les cieux, douceur prudente; et toi,
Furie à l'œil de flamme, à présent guide-moi.
Tybalt, le mot que m'a lancé ton arrogance,
Le mot *lâche!* vers toi de ma bouche s'élançe;
De Mercutio l'âme encor près de ces lieux
Sur nos têtes là-haut doit planer dans les cieux,
Attendant, je le crois, la tienne en l'autre vie :
Toi, moi, nous deux, allons lui tenir compagnie.

TYBALT.

Toi qui fus son compère ici-bas, mon garçon,
Tu vas le retrouver dans une autre maison.

ROMÉO.

C'est ce que notre fer décidera de suite.

(Ils se battent. Tybalt tombe.)

BENVOLIO.

Mort! il est mort! Fuyez, Roméo! Partez! Vite!
Je vois les citoyens qui s'élançant vers nous.



ROMÉO.

C'est ce que notre fer décidera de suite.

(Acte III, scène 1.)

ROMÉO ET JULIETTE.

ROMÉO.

Noir drapeau qui se dresse en ce fatal moment!
Des malheurs, des malheurs, c'est le commencement.

(Tylbalt arrive.)

BENVOLIO.

Le tueur Tylbalt revient.

ROMÉO.

Encore en vie!

Triomphant! Cependant qu'une amitié chérie...
Rensonge dans les cieux, douceur présente; et toi,
Furie à l'œil de flamme, ^{oïmon} présent guide-moi.
Tylbalt, le mot que tu m'as dit, ^{est ce que notre fer}
Le mot lâche! vers toi de ma bouche s'élance;
De Mercutio l'aine encor près de ces lieux
Sur nos têtes là-haut doit planer dans les cieux,
Attendant, je le crois, la tienne en l'autre vie :
Toi, moi, nous deux, allons lui tenir compagnie.

TYLBALT.

Toi qui fus son compère ici-bas, mon garçon,
Tu vas le retrouver dans une autre maison.

ROMÉO.

C'est ce que notre fer décidera de suite.

(Ils se battent. Tylbalt tombe.)

BENVOLIO.

Mort! à son sort! Fuyez, Roméo! Partez! Vite!
Je vois les citoyens qui s'élancent vers nous.





Immobile en ce lieu vous restez? Sauvez-vous!
Du Prince redoutez la sentence sévère :
Qu'on vous prenne, et la mort sera votre salaire.

ROMÉO.

Tu veux donc, ô destin, m'accabler de tes coups!

BENVOLIO.

Partez, ô Roméo, partez! Qu'attendez-vous?

(Roméo sort.)

*(Entrent quelques citoyens en armes, suivis d'une foule
nombreuse.)*

UN CITOYEN.

Par où s'est-il enfui Tybalt, cet homicide
Qui sur Mercutio porta sa main perfide?

BENVOLIO.

Tybalt? Il est ici. Voyez.

LE CITOYEN.

De par la loi!

Près du Prince, vous-même, à l'instant suivez-moi.

*(Entrent le Prince avec sa suite, Montaguë, Capulet,
leurs femmes, et d'autres personnes.)*

LE PRINCE.

Où sont-ils ceux de qui l'audace criminelle
S'est permis d'engager une lutte nouvelle?

BENVOLIO.

Noble Prince, de tout ce qui s'est fait ici
Je puis vous présenter le fidèle récit.

L'homme que vous voyez étendu sur la terre ,
 Roméo lui fit mordre à l'instant la poussière ;
 Et cet homme lui-même avait d'un coup mortel
 Frappé Mercutio, votre parent.

LADY CAPULET.

O ciel!

Tybalt! C'est mon neveu! c'est le fils de mon frère!
 Cher Tybalt! O spectacle affreux! Douleur amère!
 D'un des nôtres, grand Dieu, c'est le sang que je vois!

(Au prince de Vérone.)

A Vérone par vous doivent parler les lois;
 Et pour qu'à notre sang justice soit rendue,
 Prince, vous verserez le sang d'un Montaguë.
 Tybalt!

LE PRINCE.

Benvolio, dites lequel d'entre eux
 Engagea le premier ce combat odieux.

BENVOLIO.

C'est Tybalt, qui devait le payer de la vie.
 Roméo prit d'abord une peine infinie
 Du conflit menaçant pour empêcher l'éclat :
 Nul sujet sérieux pour un pareil combat;
 Et, de plus, il faisait valoir avec instance
 Le mécontentement qu'aurait votre Excellence.
 Tout cela, qu'il disait d'un ton conciliant,

Et les genoux courbés comme un vrai suppliant,
Ne put du fier Tybalt vaincre l'humeur fougueuse.
Sourd à la paix, sa lame arrive furieuse,
Et de Mercutio cherche à percer le sein.
Celui-ci, non moins chaud, lui riposte soudain :
Méprisant le danger, il se donne carrière,
Opposant à la mort une main meurtrière ;
Et le savant Tybalt, avec dextérité,
Pare et prodigue aussi les coups de son côté.
Roméo cependant les conjure et s'élance :
« Arrêtez, mes amis ! Non ! Pas de violence !
Séparons-les. » Plus prompt que la parole encor,
Des deux fers attentifs à préparer la mort
Sa main veut abaisser les lames téméraires,
Et lui-même il se jette entre les adversaires.
Sous son bras, toutefois, par malheur, a glissé
Un coup qu'adroitement Tybalt avait poussé,
Et Mercutio tombe ; et Tybalt, au plus vite,
A sa triste victoire échappe par la fuite.
Il est revenu, Prince, et revenu trop tôt :
La vengeance était née au cœur de Roméo.
Comme l'éclair, soudain, chacun se précipite.
Je veux les séparer, j'accours. Pas assez vite.
Le robuste Tybalt était mort ; Roméo
En le voyant tomber disparut aussitôt.
C'est la vérité pure, ou je veux qu'on me tue !

LADY CAPULET.

N'en croyez rien; c'est un parent de Montaguë;
Par ses affections son langage est dicté,
Et ce qu'il vous dit là n'est pas la vérité.
Vingt d'entre eux ont trempé dans cette sombre affaire;
Ils se seront mis vingt contre un seul adversaire.
Je demande justice, et la dois obtenir.
Roméo... Sous ses coups Tybalt vient de mourir.
Que l'auteur du forfait, Prince, cesse de vivre!

LE PRINCE.

De bien près deux malheurs, hélas! devaient se suivre.
Du meurtre de Tybalt l'auteur est Roméo,
Mais Tybalt avait fait périr Mercutio.
De ce sang généreux que mon âme regrette,
De quel côté faut-il faire tomber la dette?

MONTAGUE.

Veillez considérer, Prince, que Roméo
Était l'intime ami du bon Mercutio;
Et sa faute n'a fait que trancher une vie
Que des lois justement le glaive aurait ravie!

LE PRINCE.

Pour expier, Messieurs, ce désordre nouveau,
De l'exil sur-le-champ nous frappons Roméo.
Sous les sombres exploits de votre haine ardente
De ma propre maison la blessure est saignante;
Mais sur vos biens l'amende à si longs flots pleuvra

Que de ce qu'on a fait on se repentira.
Sachez-le bien, j'entends rester sourd aux prières;
Vos excuses, vos pleurs ne me toucheront guères,
Et n'achèteront pas l'oubli; vous ferez mieux
De vous les épargner. Au plus tôt de ces lieux
Que Roméo s'éloigne : aux terres de Vérone
S'il était retrouvé, sa dernière heure sonne.
Otez ce corps.

*(Repoussant d'un geste les Montaguës qui voulaient
s'approcher de lui.)*

Au meurtre en osant pardonner,
La clémence à son tour ne fait qu'assassiner.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Une chambre dans la maison de Capulet.

JULIETTE, seule.

JULIETTE.

Galopez, galopez, coursiers aux pieds de flamme,
Là-bas où de Phébus le logis vous réclame;
Le fouet d'un Phaéton vous eût déjà conduits
Jusques à l'occident, et le brouillard des nuits
Eût refermé déjà ses rideaux sur la terre.
Accours, ô nuit, propice à l'amoureux mystère;

Du rôdeur importun ferme l'œil curieux,
Pour que de Roméo dans mes bras en ces lieux
S'accomplisse sans bruit l'invisible carrière.
De leurs propres beautés aux amants la lumière
Suffit pour éclairer les rites de l'amour :
Lorsqu'on porte un bandeau, qu'a-t-on besoin du jour?
Viens, douce nuit, matrone à la sobre parure;
De ton vêtement noir que l'aspect me rassure;
Apprends-moi le secret de ces félicités
Qui seront le trépas de deux virginités.
Semblable au fauconnier, couvre, ô nuit, de ta mante
Comme d'un capuchon, ma joie étincelante,
Jusqu'à l'heure où l'amour, plus hardi, croit avoir
En suivant le désir accompli le devoir.
Viens, ô nuit! Viens! Accours, toi qui rendras plus belle
Que le plus beau des jours, la nuit qui, sur son aile,
Vers nos amours fera voler mon Roméo,
Comme une neige blanche au dos noir d'un corbeau!
Donne-moi Roméo; puis, après, en étoiles,
Quand son heure viendra, sème-le sur tes voiles,
Et le monde, oubliant le culte du soleil,
Des nuits avec transport bénira le réveil.
Du palais de l'amour dont je suis la maîtresse
Mon œil n'a pas encor visité la richesse :
C'est ainsi que le jour est trop lent à venir
Pour l'enfant qu'au matin salûra le plaisir,

Désireux de chasser la nuit qui lui dérobe
Le bonheur de porter une nouvelle robe.

(Entre la nourrice, portant une échelle de cordes.)

La nourrice. Elle va parler de Roméo :
Roméo! toute voix qui prononce ce mot
Est pleine pour mon cœur de céleste éloquence.
Les nouvelles? Qu'as-tu sous le bras? C'est, je pense,
L'échelle...

LA NOURRICE.

Oui, la voilà.

*(Elle jette l'échelle de cordes sur le parquet, et se tord
les mains, en proie à une violente émotion.)*

JULIETTE.

Pourquoi ce désespoir,
Et ces mains...?

LA NOURRICE.

Jour affreux! Chose cruelle à voir!
Il est mort, mort, défunt, parti, tué, sans vie!
Malheur à nous! Malheur! J'en suis toute saisie.
O terrible aventure!... Hélas, mourir si tôt!

JULIETTE.

Ah! le ciel a-t-il pu...?

LA NOURRICE.

Le ciel? non; Roméo.
Roméo! qui l'eût cru? Roméo! que...

JULIETTE.

Nourrice,

Pourquoi m'accables-tu d'un semblable supplice?
La prolongation de ces cruels tourments
Me ferait de l'enfer pousser les hurlements.
Est-ce que Roméo s'est arraché la vie?
Lui mort, oh! c'en est fait! ma carrière est finie.
Si tu me réponds oui, c'est pour moi le poison,
Et l'œil du basilic ne serait pas plus prompt.
Un non? Un oui? Lequel des deux? Que ta parole,
Nourrice, d'un seul coup, me tue ou me console.

LA NOURRICE.

La blessure, Madame, ah! de mes propres yeux
Je l'ai vue... Et ce sang... ce sang! C'était affreux.
Ce cadavre étendu, plus pâle que la cendre!...
Et de m'évanouir je n'ai pu me défendre.

JULIETTE.

Oh! brise-toi, mon cœur! Oh! fermez-vous, mes yeux,
A la libre clarté qui régnait dans les cieux!
Va, retourne à la terre, ô méprisable argile;
Dans ton limon natal redescends immobile;
Et puisse le destin m'abriter au plus tôt
Dans un même cercueil avec mon Roméo!

LA NOURRICE.

Tybalt que j'aimais tant, courtois, vaillant, aimable,
Ce gentilhomme honnête et si recommandable,

Devais-je donc ainsi le voir mettre au tombeau?

JULIETTE.

Nourrice, que dis-tu? Quel orage nouveau
Sur nous viendrait encor souffler en sens contraire!
Sont-ils morts tous les deux? Une amitié sincère!
Tybalt! Ah! faudrait-il perdre, en un même jour,
Et Tybalt, et l'époux objet d'un tel amour!
Du jugement dernier ô trompette éclatante,
A l'univers, alors, viens jeter l'épouvante.
Qui peut vivre à présent s'ils sont morts tous les deux?

LA NOURRICE.

Tybalt est mort, et l'autre est banni de ces lieux.
Roméo de Tybalt avait tranché la vie,
Et du bannissement son audace est punie.

JULIETTE.

O ciel! c'est Roméo dont la main...

LA NOURRICE.

Oui, c'est lui,
Lui, lui-même. Oh! quel jour que le jour d'aujourd'hui!

JULIETTE.

Cœur de serpent caché sous un si doux visage!
Dans un antre si beau dragon rempli de rage!
Tigre charmant, satan angélique, corbeau
Qui sais de la colombe emprunter le manteau!
Humble agneau qui du loup sais donner la morsure!
Sous un extérieur divin substance impure!

Le contraire au-dedans de ce que tu parais!
 Saint digne de l'enfer, honnête homme mauvais!
 Nature, qu'as-tu fait? Des démons de l'abîme
 Avais-tu résolu de seconder le crime,
 Lorsque ta main voulut en ce mortel exquis
 Sur la terre à nos yeux montrer le paradis?
 Le livre qui contient un texte si coupable,
 Devais-tu lui donner cet écrin admirable?
 Qui donc aurait pensé qu'en ce brillant palais
 L'imposture, grand Dieu! pût habiter jamais!

LA NOURRICE.

Des hommes, voyez-vous, n'attendez, sur la terre,
 Honneur, fidélité ni bonne foi, ma chère.
 Pour eux le parjure est un jeu, sachez-le bien;
 Et pas un qui ne soit faux, menteur et vaurien.
 Ces chagrins, ces malheurs, tout cela m'a vieillie,
 Et j'ai besoin...

(Appelant son valet.)

Holà, Pierre! un peu d'eau-de-vie.

*(Pierre entre. Il se retire après avoir satisfait à l'ordre
 de la nourrice.)*

Honte à ce Roméo!

JULIETTE.

Que dis-tu? Qu'à jamais,
 Pour ce mot-là, ta langue adhère à ton palais!
 O femme, Roméo n'est pas né pour la honte;

A l'attaquer ta voix devait être moins prompte :
A la honte, nourrice, il n'est pas destiné
Ce front sur qui l'honneur doit être couronné,
Ce roi que seul, partout, doit saluer la terre.
Moi-même, en le blâmant, oh! que viens-je de faire?

LA NOURRICE.

Vous défendez celui qui de votre cousin
Sans vergogne tantôt vient d'être l'assassin?

JULIETTE.

Dois-je sur mon époux verser la médisance?
De mon maître et seigneur qui prendra la défense
Quand celle qui, depuis trois heures seulement,
Envers lui de l'hymen a formé le serment
A le mettre en morceaux s'applique à la légère?
Et cependant, pourquoi cet acte sanguinaire,
Méchant?... S'il ne l'eût fait, le bras de mon cousin
De Roméo lui-même allait percer le sein.
Arrêtez-vous, mes yeux; faut-il pleurer encore
Sur une mort qui sauve un mari que j'adore?
De mon pauvre Tybalt le précoce malheur
N'est-il pas fait, hélas! pour consoler mon cœur?
Ah! plus cruel encor que cette mort funeste,
Dans ma mémoire un mot, un mot terrible reste,
Comme un péché mortel en l'âme d'un pécheur :
« Tybalt mort! Roméo banni! » Mot plein d'horreur :
Banni! D'un pareil mot l'effroyable puissance

De dix mille Tybalts a tranché l'existence.
Tybalt! Ah! ce malheur eût été suffisant;
Mais après un malheur s'il en faut un plus grand,
Que ne m'a-t-elle dit : « Ton père est mort, ta mère,
Tous les deux »? Oh! sans doute, une douleur amère
Eût inondé mon âme et déchiré mon cœur.
Mais Roméo banni! Banni! Ce mot vengeur
Enveloppe à la fois dans un malheur suprême
Tybalt et Roméo, mes parents et moi-même.
Ce mot-là, c'est la mort sans limites... et rien
Ne saurait exprimer, grand Dieu! ce qu'il contient.
Mes parents, où sont-ils?

LA NOURRICE.

Ils sont près de la bière,
Désolés et pleurant tous deux. Venez, ma chère;
Je vous y conduirai.

JULIETTE.

Nourrice, en gémissant,
De la blessure en lui vont-ils laver le sang?
Quand leurs pleurs seront secs, je pleurerai moi-même
Sur l'exil dont on a frappé celui que j'aime.
Pauvre échelle... Ote-la... Tu ne sers plus à rien,
Car le sort a trahi ton projet et le mien;
Vers mon lit virginal tu devais le conduire;
Au veuvage, à présent, vierge il faut me réduire.
Allons chercher mon lit de nocces : Roméo,

Ce lit, puisqu'il n'est pas pour toi, c'est le tombeau.

LA NOURRICE.

Allez dans votre chambre; et, pour qu'il vous console,
Je vais à Roméo toucher une parole.

Je sais parfaitement où je le trouverai,
Et, cette nuit, chez vous, je vous le montrerai.
J'y cours : il est caché sous le toit de Laurence.

JULIETTE.

Le trouver! O nourrice, alors, fais diligence.

(Lui remettant un joyau.)

Au féal chevalier cette bague. En ce lieu
Qu'il me vienne au plus tôt faire un dernier adieu.

(Elles sortent.)

SCÈNE III.

La cellule du moine Laurence.

LE MOINE LAURENCE, ROMÉO.

LE MOINE.

Viens, Roméo; tu peux sortir de ta cachette.
Homme sinistre, viens. D'une amitié parfaite
Pour toi l'affliction s'est éprise, et l'on voit
Que l'adversité s'est mariée avec toi.

ROMÉO.

Qu'apportez-vous, mon père? et quelle est la sentence?

Dois-je encor d'un malheur faire la connaissance?
Ouvrirai-je la porte à de nouveaux venus,
Moi qui m'imaginai les avoir tous connus?

LE MOINE.

En effet, mon cher fils a, dans sa jeune vie,
Pratiqué déjà trop leur triste compagnie.
Le jugement du Prince...

ROMÉO.

Au jugement dernier
Son jugement me va sans doute convier.

LE MOINE.

Plus doux est le destin que sa bouche prononce,
Et ce n'est pas la mort, c'est l'exil que j'annonce.

ROMÉO.

L'exil! Ah! par pitié, dites-moi : C'est la mort.
L'exil! il porte en lui plus de terreur encor
Que le fatal regret d'abandonner la vie.
Non, ne me parlez pas d'exil, je vous en prie.

LE MOINE.

De Vérone il faudra t'éloigner cependant.
Allons, sois patient, mon fils : le monde est grand.

ROMÉO.

Hors de Vérone, non, il n'est pas d'existence.
Ailleurs, le purgatoire et l'enfer! L'espérance
Hors de ces murs jamais ne peut suivre mes pas;
Et, sous un autre nom, l'exil c'est le trépas.

C'est une hache d'or, dont votre bienveillance
Fait usage à dessein d'adoucir ma souffrance;
Et vous venez, mon père, en souriant, m'offrir
Un coup plus rigoureux que s'il fallait mourir.

LE MOINE.

O trop cruel oubli de la reconnaissance!
Ta faute demandait la mort pour récompense;
Notre Prince indulgent a consenti pour toi
A mettre de côté la rigueur de la loi;
Ce sombre mot : la mort, ce n'est plus que l'absence,
Et tu ne sais pas voir seulement sa clémence.

ROMÉO.

C'est la torture, et non la clémence; les lieux
Où Juliette vit, c'est là que sont les cieux.
Comme en un paradis, là, tout ce qui respire,
Jusqu'à l'humble animal, la contemple et l'admire;
Mais à toi, Roméo, le ciel est interdit.
Du parasite ailé qu'on chasse et qu'on maudit,
De la mouche le sort au mien est préférable;
Elle ira caresser cette main adorable;
Sur cette bouche vierge elle saura puiser
Les immortels bonheurs d'un suave baiser,
Bouche dont la pudeur s'inquiète et frissonne
Aux baisers qu'elle-même en respirant se donne.
Roméo, lui, jamais! Fuir! fuir! L'insecte ailé,
La mouche est libre, et moi, non : je suis l'exilé.

Et ta bouche pourtant, vieillard, ose me dire
Que l'exil ce n'est pas la mort! Pour me détruire,
Ne pouvais-tu trouver quelque riche poison,
Quelque lame affilée ou quelque moyen prompt,
Et de ce mot : l'exil! te défendre l'usage?
Ce mot, mais des damnés, moine, c'est le langage,
Et l'enfer le contient dans tous ses hurlements.
Comment, toi qui de Dieu sais les commandements,
Qui verses au pécheur la sainte pénitence,
Toi qui de l'humble aveu fais la douce espérance,
Qui d'amitié pour moi chargeais ton front béni,
Peux-tu me déchirer d'un mot pareil : Banni!

LE MOINE.

Insensé, tu sauras m'écouter, je l'espère?

ROMÉO.

Non, vous me parleriez d'exil encor, mon père,

LE MOINE.

Pour l'opposer aux coups du mot dont tu frémis,
Je prétends te donner une armure, mon fils.
L'adversité peut être amplement adoucie
Par le lait bienfaisant de la philosophie;
Tu trouveras en elle un utile secours
Tandis que de l'exil...

ROMÉO.

L'exil! l'exil toujours!

Votre philosophie, au diable je la jette.

Déplacer les cités, faire une Juliette,
Renverser les arrêts par les princes rendus,
Fait-elle tout cela? Non. Ne m'en parlez plus.

LE MOINE.

Je ne le vois que trop, les fous n'ont pas d'oreille.

ROMÉO.

De ce qu'ils n'en ont pas faut-il qu'on s'émerveille
Lorsqu'au sage à ce point l'œil manque.

LE MOINE.

Il faut pourtant
Qu'avec toi sur ton sort je raisonne un instant.

ROMÉO.

Ce que l'on ne sent pas, que pourrait-on en dire?
Si vous aviez mon âge, et l'amoureux délire
Qui vers ma Juliette emporte mes esprits,
Une heure après l'hymen si votre bras surpris
De l'insolent Tybalt avait tranché la vie,
Si, rempli comme moi d'une amour infinie,
Comme moi de l'exil vous preniez le chemin,
Alors oui, vous pourriez parler; oui, votre main
Arracherait les flots de votre chevelure,
Et votre corps brisé donnerait la mesure,
Mon père, d'un tombeau qu'on n'a pas encor fait.

(Il se laisse tomber sur le sol. Un instant après, on frappe à la porte un léger coup, bientôt suivi de plusieurs autres.)

LE MOINE.

N'ai-je pas entendu?... Quelqu'un frappe, en effet.
Lève-toi, Roméo; lève-toi, je t'en prie.
Oh! cache-toi, de grâce; il y va de ta vie.

ROMÉO.

De mes soupirs à moins que le nuage épais
Ne me dérobe aux yeux, me cacher, non, jamais!

(On frappe de nouveau.)

LE MOINE.

N'entends-tu pas frapper? Quelle est cette visite?
Debout, debout! Tu vas être pris. Allons, vite!
Cours dans mon oratoire.

(Se tournant vers la porte.)

A l'instant. On y va.

(Essayant de relever Roméo.)

Quelle obstination!

(Retournant vers la porte.)

Quel bruit ils font! Or ça,
Parlez. D'où venez-vous, et que venez-vous faire?

LA NOURRICE, *du dehors.*

Ouvrir sera le mieux pour le savoir, mon père.
J'arrive de la part de Juliette.

LE MOINE.

Alors,

Je n'ai garde un instant de vous laisser dehors.

(Entre la nourrice.)

LA NOURRICE.

Saint moine, Oh! dites-moi, s'il vous plaît, la retraite
Où se tient Roméo, mari de Juliette.

LE MOINE.

Sur le sol à nos pieds gisant ivre de pleurs.

LA NOURRICE.

Mon père, ce qu'on fait chez vous se fait ailleurs,
Et dans le même état j'ai laissé ma maîtresse.

LE MOINE.

O triste sympathie! O cruelle détresse!

LA NOURRICE.

Ainsi que lui par terre elle aime à se rouler,
Et pleure tant et tant qu'elle se fait enfler.
Au nom de Juliette, allons, vous, je vous somme
De vous tenir debout, si vous êtes un homme.
O faiblesse!

ROMÉO.

Nourrice!

LA NOURRICE.

Hé, Monsieur, après tout,
On en verra la fin, et la mort est au bout.

ROMÉO.

N'as-tu pas prononcé le nom de Juliette?
De grâce, parle d'elle à mon âme inquiète.
A ses yeux, dis-le moi, suis-je un vil assassin
Qui de notre bonheur a souillé le matin,

Et, dès le premier jour, mérité le reproche
 De répandre le sang d'un parent aussi proche?
 Que devient-elle, hélas! et que dit, justes cieux!
 De nos amours proscrits l'objet mystérieux?

LA NOURRICE.

Elle? Elle ne dit rien, mais pleure en abondance;
 Se jette sur son lit; puis, se redressant, lance
 Le nom de son cousin Tybalt, que suit bientôt
 Un autre nom, Monsieur, celui de Roméo;
 Et sur son lit, soudain, retombe de plus belle.

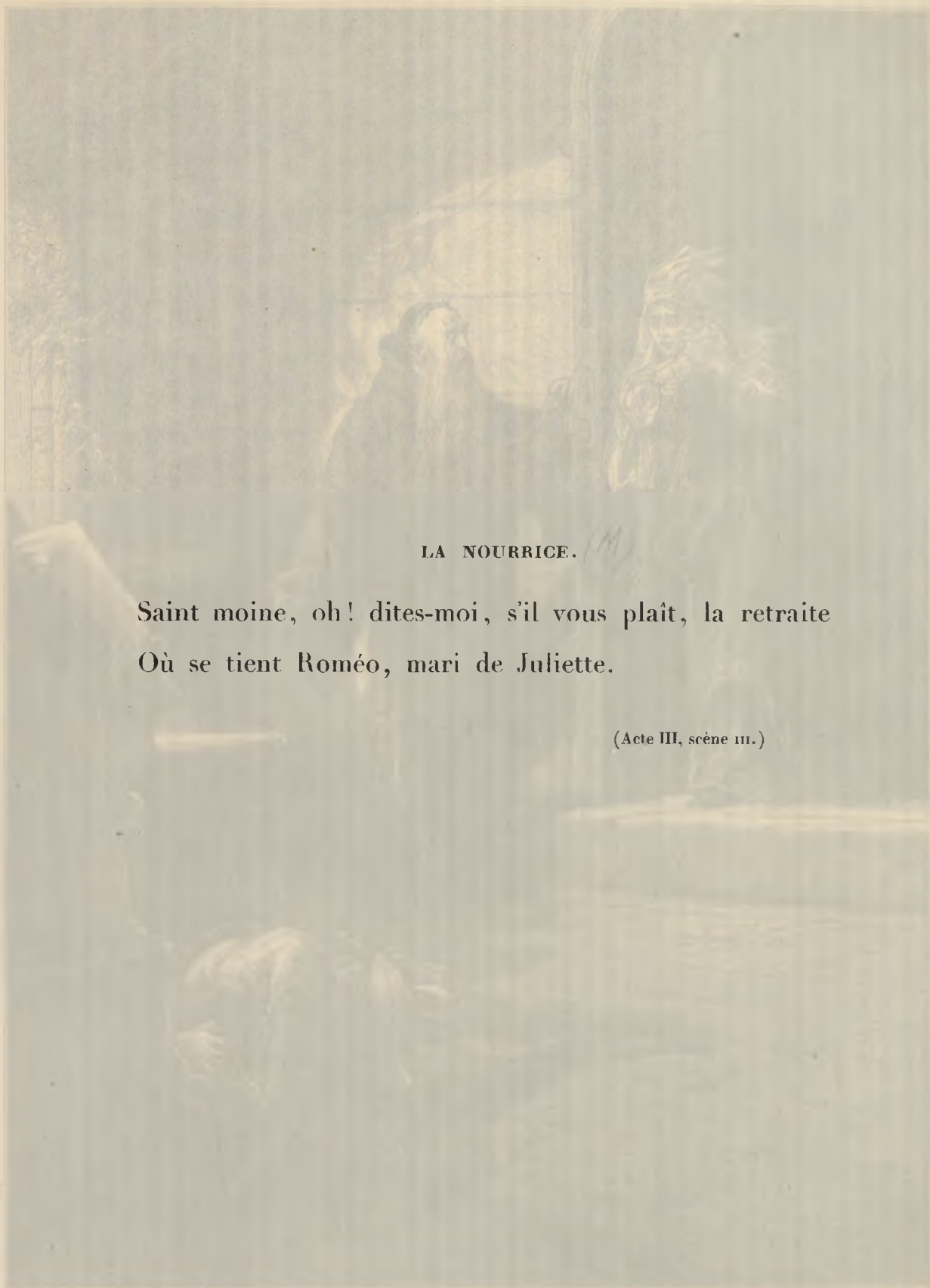
ROMÉO.

Comme si de ce nom l'influence mortelle
 Du canon d'un fusil pour tuer jaillissait;
 Ma main a, pour Tybalt, produit le même effet.
 O moine, en quel fatal endroit de ce squelette
 De mon nom, dis-le moi, peut être la retraite?
 Dis-le, moine, et ce fer va, d'un coup furieux,
 Sur l'heure anéantir ce repaire odieux.

(Il tire son épée.)

LE MOINE.

Arrête, malheureux, cette main téméraire!
 Un homme, quand mon œil ici te considère,
 Tu l'es; mais je te crois femme en voyant tes pleurs;
 Tes actes de la bête accusent les fureurs.
 Femme, tu ne l'es pas; homme, tu devrais l'être;
 Et brute... N'as-tu pas honte de le paraître?



LA NOURRICE.

Saint moine, oh ! dites-moi, s'il vous plaît, la retraite
Où se tient Roméo, mari de Juliette.

(Acte III, scène III.)

Et, dès le premier jour, mérite le reproche
 De répandre le sang d'un parent aussi proche?
 Que devient-elle, hélas! et que dit, justes cieux!
 De nos amours proscrits l'objet mystérieux?

LA SOURICE.

Elle? Elle ne dit rien, mais pleure en abondance;
 Se jette sur son lit; puis, se redressant, lance
 Le nom de son cousin Tybalt, que suit bientôt
 Un autre nom, Monsieur, celui de Roméo;
 Et sur son lit, soudain, retombe de plus belle.

LA SOURICE.
 ROMÉO.

Comme si le nom de Tybalt, en se prononçant,
 Du canon d'un fusil, produisait le bruit.
 Ma main a, pour Tybalt, produit le même effet.
 O moi, en quel fatal endroit de ce squelette
 De mon nom, dis-le moi, peut être la retraite?
 Dis-le, moi, et ce fer va, d'un coup furieux,
 Sur l'heure anéantir ce repaire odieux.

(Il tire son épée.)

LE MOINE.

Arrête, malheureux, cette main meurtrière!
 Un homme, quand mon œil ne le considère,
 Te l'es; mais je te crois bête en voyant tes pleurs;
 Tes actes de la bête recréent les douleurs.
 Bête, tu ne l'es pas; homme, tu devrais l'être;
 Et leu... N'es-tu pas honte de le paraître?





Par mon ordre sacré! tu m'étonnes, mon fils,
Et mieux équilibrés je croyais tes esprits.
Quoi! de Tybalt la mort serait insuffisante!
Veux-tu la tienne encore? Et la femme charmante
Qui concentre en ta vie et son cœur et ses vœux,
En haine de toi-même, est-ce donc que tu veux
Lui porter de ta mort la blessure mortelle?
Oses-tu bien, mon fils, d'une voix criminelle,
Accuser ta naissance et la terre et les cieux,
Lorsque de tous les trois le concours précieux
A versé les bienfaits à ta frêle existence?
Garde-toi d'en briser la divine puissance.
Peux-tu, dans le transport où je te vois conduit,
Oublier ta beauté, ton amour, ton esprit?
Opulent usurier, immense est ta richesse,
Mais de t'en bien servir tu n'as pas la sagesse.
Le désespoir a fait de ta noble beauté
Une cire sans âme et sans virilité;
Ton amour, ce n'est plus qu'un stérile parjure,
A ce qu'il doit chérir prodiguant la blessure;
Ton esprit, qui devait les orner tous les deux,
Au même égarement s'abandonne avec eux;
C'est la poudre en la main d'un soldat sans cervelle :
La poire, et non la mèche, a reçu l'étincelle,
Et par ton ignorance appelant le danger,
Tu te détruis avec ce qu'il faut diriger.

Debout! Réveille-toi! Ta douce Juliette
Pour qui voulait mourir ta fureur indiscreète,
Elle vit, et tu peux retrouver le bonheur.
A t'égorger Tybalt appliquait son ardeur;
C'est toi qui l'as tué : nouvelle circonstance
Qui pour toi du destin marque la complaisance.
La loi, qui menaçait tes jours, t'accorde aussi
D'une utile amitié l'indulgente merci :
Du châtement fatal l'exil a pris la place;
D'un troisième bonheur n'y vois-tu pas la trace?
Des bénédictions la lumière te suit;
Le bonheur, revêtu de son plus bel habit,
A rôder près de toi semble exercer son zèle;
Et, comme une revêche et sauvage donzelle,
Tandis que l'on s'attache à te faire la cour,
Tu te plais à bouder la fortune et l'amour.
Prends garde; c'est ainsi que l'on meurt misérable.
Ce que tu devais faire est encor praticable :
Près de ta bien-aimée hâte-toi de voler;
Gravis les échelons, et va la consoler.
Garde-toi cependant de t'oublier près d'elle
Jusqu'à l'heure où viendra poindre l'aube nouvelle;
Vers Mantoue en plein jour tu ne peux cheminer.
Patient, il faudra, mon fils, y séjourner
Jusqu'à ce que du temps s'accomplisse l'ouvrage,
Que nous puissions parler de votre mariage,

Faire entre vos amis un accord sérieux,
Obtenir le pardon du Prince, et dans ces lieux
Te revoir, rachetant mille fois par ta joie
Les chagrins dont jadis nous t'avions vu la proie.
A ta maîtresse va, nourrice, sans retard,
Porter les bons souhaits et l'espoir de ma part.
Qu'elle fasse coucher tout son monde au plus vite;
A s'y prêter, d'ailleurs, le chagrin les invite.
Roméo te suit.

LA NOURRICE.

Ah! j'aurais, toute la nuit,
Écouté vos conseils, ma foi! C'est si bien dit!
Ça me faisait plaisir. Que c'est beau, la science!

(*A Roméo.*)

A tout à l'heure donc, Monsieur, votre présence.

ROMÉO.

Qu'à me gronder sa voix s'apprête.

LA NOURRICE.

Encore un mot.

Cette bague est pour vous. Il est tard : à bientôt.

(*La nourrice sort.*)

ROMÉO.

Ah! combien cet objet ranime mon courage!

LE MOINE.

Adieu. Vous jouez là votre destin. Sois sage.

Avant que le matin ne s'éveille, va-t'en
De Mantoue, ô mon fils, devenir l'habitant.
De ton valet, de temps en temps, les pieds fidèles
Iront porter vers toi les heureuses nouvelles.
Ta main. L'heure s'avance; adieu! Pars, mon enfant.

ROMÉO.

De la félicité si l'appel triomphant
Ne m'ordonnait de suivre une route si chère,
De vous quitter si tôt j'aurais regret, mon père.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

Une salle dans la maison de Capulet.

CAPULET, LADY CAPULET, PARIS.

CAPULET.

Les choses ont tourné si malheureusement
Que, pour l'y disposer, on n'eut pas un moment.
Elle avait pour Tybalt une amitié sincère,
Et je l'aimais aussi mon neveu. Mais qu'y faire?
Les hommes pour mourir sont venus ici-bas.
Il est fort tard; ce soir, on ne la verra pas;
Et je serais moi-même au lit depuis une heure
Si je ne vous avais, cher comte, en ma demeure.

PARIS.

Muet sera l'amour lorsque parle la mort.

Mais, de grâce, prenez intérêt à mon sort,
Madame.

LADY CAPULET.

Votre amour aura mon assistance;
J'entends, demain matin, savoir ce qu'elle en pense.
Ainsi que dans sa mue un faucon, cette nuit,
De sa douleur en paix elle goûte l'ennui.

CAPULET.

De ma fille, sans crainte aucune, je m'engage
A vous offrir, Paris, le prochain mariage.
De la conduire en tout je me crois assuré,
Ou plutôt je suis sûr de tout faire à mon gré.
Avant de vous coucher allez la voir, ma chère,
Et de notre Paris racontez-lui l'affaire;
Vous lui direz que c'est pour mercredi prochain.
Attendez. Aujourd'hui, quel jour sommes-nous bien?

PARIS.

Le lundi.

CAPULET.

La mesure est, alors, un peu prompte.
Le jeudi vaudra mieux. Avec ce noble comte
Dites-lui qu'elle va se marier jeudi.

(*A Paris.*)

Serez-vous prêt? Fort bien : si le cœur vous en dit,
C'est convenu, Paris, et nous brusquons la chose.
Nous ne ferons d'ailleurs nul fracas, et pour cause.

ROMÉO ET JULIETTE.

Des amis, deux ou trois : de mon pauvre neveu
On dirait que chez nous l'on s'occupe bien peu
Si de nous divertir nous prenions la licence.
Des plus proches parents suffira la présence,
Une demi-douzaine, hein! c'est assez, je croi.
Si jeudi vous convient, Paris, dites-le-moi.

PARIS.

Je voudrais que jeudi fût demain.

CAPULET.

Bon courage!

Jeudi sera le jour de votre mariage.
Dans notre appartement avant que de rentrer,
A sa noce, Madame, allez la préparer.
Dieu vous garde, Paris. Holà! de la lumière!
Vers ma chambre à coucher il est temps qu'on m'éclaire.
Bonne nuit! bonne nuit! Il est si tard qu'on peut
Dire, ma foi, qu'il est de très bonne heure. Adieu.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

La chambre de Juliette.

ROMÉO, JULIETTE.

JULIETTE.

Partir! il n'est pas jour... Ce n'est pas l'alouette.
Cette voix qui perçait ton oreille inquiète,

C'était le rossignol : il chante chaque nuit
Sous ce grenadier... Va, mon amour, c'était lui.
Oh ! crois-moi.

ROMÉO.

Du matin c'était la messagère,
Et non le rossignol. Vois, ô ma toute chère,
Les nuages, là-bas, de rayons envieux
Se denteler déjà de ce côté des cieux.
Des flambeaux de la nuit la clarté s'est éteinte ;
Du pied joyeux du jour la lumineuse empreinte
Sur la brume des monts commence à m'avertir :
Ou m'éloigner et vivre, ou rester et mourir.

JULIETTE.

Non, bien sûr, non ! Du jour ce n'est pas la lumière :
Le soleil, cette nuit, a voulu qu'à la terre
Un astre vînt pour toi révéler sa splendeur
Comme une torche offerte aux pas du voyageur.
Ses clartés vers Mantoue... Oui, c'est un météore.
Reste. Pourquoi partir ? Il n'est pas temps encore.

ROMÉO.

Être pris, et la mort : eh bien ! si tu le veux,
J'obéis, Juliette, et je me sens heureux.
Ce gris, à l'orient, qui vient frapper ma vue
Des regards du matin ce n'est pas la venue,
Ce n'est que le reflet pâle de ce croissant
Que Cynthia a posé sur son front innocent.

Sur nos têtes là-haut cette note vibrante
 Qui des cieux a frappé la voûte, ô mon amante,
 Ce n'est pas l'alouette; et mon premier désir
 Est d'être près de toi, quand j'en devrais mourir.
 J'aime la mort si tu le veux. Causons, mon âme!
 Non, ce n'est pas le jour, et l'amour nous réclame.

JULIETTE.

C'est le jour, c'est le jour. O Roméo, va-t'en!
 L'alouette? C'est vrai; c'est elle qu'on entend.
 C'est l'alouette avec sa voix rauque et bizarre;
 Détestable chanteur puisqu'elle nous sépare.
 On dit que l'alouette et le crapaud entre eux
 Ont fait, au temps passé, l'échange de leurs yeux;
 Que n'ont-ils échangé de la même manière
 Cette voix qui te chasse en chantant la lumière!
 Hâte-toi, pars; le jour grandit à chaque instant.

ROMÉO.

Et du malheur sur nous l'obscurité s'étend.

(Entre la nourrice.)

LA NOURRICE.

Madame!

JULIETTE.

Que veux-tu?

LA NOURRICE.

Madame votre mère :

Elle vient. Il fait jour. Attention, ma chère.

(La nourrice sort.)

JULIETTE.

Fenêtre, qui me viens donner les feux du jour,
Tu m'arraches la vie en m'arrachant l'amour.

ROMÉO.

Un baiser! je descends.

(Roméo enjambe la fenêtre, et descend quelques échelons.)

JULIETTE.

Ah! tu vas disparaître,
Toi mon ami, mon cœur, mon seigneur et mon maître.
A chaque heure il me faut des nouvelles de toi;
Les minutes, vois-tu, ce sont des jours pour moi.
Avant de te revoir, Roméo, que d'années,
A ce compte, viendront grossir mes destinées!

ROMÉO.

Adieu. L'occasion d'un ardent souvenir,
Va, mon cœur n'oublira jamais de la saisir.

JULIETTE.

Crois-tu qu'à nous revoir le destin nous appelle?

ROMÉO.

Je n'en saurais douter. Oh oui! ma toute belle;
Et les chagrins sur nous répandus en ce jour
De nos propos futurs enrichiront l'amour.

JULIETTE.

O mon Dieu! que mon âme est un sinistre augure!
A présent lorsqu'en bas j'aperçois ta figure,
Dans le fond d'un tombeau je croirais voir un mort.

Mon œil me trompe, ou bien quelle pâleur!

ROMÉO.

Le sort

A la pâleur tous deux nous condamne; et, ma chère,

Mon œil te voit aussi de la même manière.

L'angoisse aride boit notre sang. Mais, adieu.

(Il sort.)

JULIETTE.

O fortune, on le sait, l'inconstance est ton jeu,

Et tu ne peux aimer que la seule inconstance :

Si vers de tels amours vole ta préférence,

Tu ne saurais longtemps retenir arrêté

Ce modèle éclatant de la fidélité.

Sois docile à tes lois, ô fortune, et j'espère

Qu'à me le renvoyer tu ne tarderas guère.

LADY CAPULET, *du dehors.*

Juliette!

JULIETTE.

Ma mère à cette heure arriver!

Être debout si tard ou si tôt se lever!

Il faut quelque raison étrange qui l'invite

A venir, si matin, me faire sa visite.

(Entre Lady Capulet.)

LADY CAPULET.

Comment vous trouvez-vous, Juliette?

JULIETTE.

Pas bien.

LADY CAPULET.

Toujours pleurant la mort de ce pauvre cousin !
Vos pleurs de son tombeau laveraient la poussière
Sans qu'il fût pour cela ressuscité, ma chère.
Il est temps d'en finir. Le chagrin, à coup sûr,
Est bon pour indiquer qu'on n'a pas le cœur dur ;
Mais il n'en faut pas trop : l'excès de la tristesse
Démontre en nous, ma fille, un manque de sagesse.

JULIETTE.

Ah ! laissez-moi pleurer.

LADY CAPULET.

Non ; celui qui gémit
Fait vivre le chagrin sans retrouver l'ami.

JULIETTE.

A ce point de l'ami le souvenir m'opprime
Que je ne puis plus être à rien qu'à la tristesse.

LADY CAPULET.

Peut-être pleurez-vous moins parce qu'il est mort
Que parce que le lâche est en ce monde encor.

JULIETTE.

Le lâche ? Qui cela ?

LADY CAPULET.

Roméo, je suppose.

JULIETTE.

Le lâche et Roméo, c'est donc la même chose ?
Je ne comprenais pas. Nul ne pourra, je croi,

Les trouver tous les deux ensemble au même endroit.
Il vit, ma mère; il vit. Ah! que Dieu lui pardonne!
Rien n'égale, pourtant, le chagrin qu'il me donne.

LADY CAPULET.

Chagrine de savoir qu'il vit...

JULIETTE.

Loin de ces lieux.

La vengeance, mes bras la réservaient pour eux,
Ma mère; et de venger une telle mémoire
Je voulais seule avoir le plaisir et la gloire.

LADY CAPULET.

Nous nous en vengerons un jour, n'en doutez point;
Et d'arrêter vos pleurs vous pouvez prendre soin.
Je ferai prévenir un ami dans la ville
Où l'infâme exilé croit trouver un asile,
Et d'un breuvage sûr on le confortera...
Qui vers notre Tybalt bientôt le conduira;
Et vous aurez par là, ma fille, je l'espère,
Amplement obtenu de quoi vous satisfaire.

JULIETTE.

Roméo! je n'aurai, Madame, un vrai plaisir
Que lorsqu'auprès de moi je l'aurai vu... mourir;
Tant la mort de Tybalt... Trouvez l'homme fidèle
Digne de vous prêter le secours de son zèle;
Au poison je mettrai la main, pour qu'au plus tôt
Puisse en paix, grâce à moi, dormir ce Roméo.

Ah! l'entendre nommer, pour moi quelle souffrance!
Alors que je ne puis jouir de sa présence...
Pour venger librement, Madame, sur son sein,
L'amitié que mon cœur avait pour mon cousin.

LADY CAPULET.

Je trouverai la main; inventez le breuvage.
Autre chose. J'apporte un très joyeux message.

JULIETTE.

Il arrive à propos; expliquez-moi comment
Viendra me visiter la joie en ce moment.

LADY CAPULET.

Ma fille, vous avez un bien excellent père,
Qui, vous voyant si triste, a cherché la manière
De vous distraire par une félicité
Que vous n'attendiez pas, ni moi.

JULIETTE.

De sa bonté,
Ma mère, apprenez-moi quel est le nouveau gage.

LADY CAPULET.

Enfant, jeudi prochain, sans tarder davantage,
Un gentilhomme jeune, élégant et bien fait
(C'est du comte Paris le fidèle portrait),
Joyeuse fiancée à l'église Saint-Pierre
Plein de joie et d'amour vous conduira, ma chère.

JULIETTE.

Par l'église Saint-Pierre, et le nom vénéré

Du saint apôtre auquel le temple est consacré,
 Paris ne m'y pourra mener joyeuse épouse.
 Étrange empressement d'une amour si jalouse
 Que de l'hymen soudain se contractent les nœuds
 Avant que le futur n'ait parlé de ses feux!
 Annoncez-le, Madame, à mon seigneur et père,
 Me marier n'est pas encore nécessaire;
 Et, si je le faisais, j'épouserais plutôt
 Un homme que je hais (tenez! ce Roméo)
 Que le comte Paris. O surcroît de misère!

LADY CAPULET.

Ah! justement, je vois arriver votre père.
 Ce que vous m'avez dit, de vous il l'entendra,
 Ma fille, et vous verrez comment il le prendra.
 (*Entrent Capulet et la nourrice.*)

CAPULET.

Le brouillard, au soleil couchant, mouille la terre;
 Au couchant de Tybalt, quels torrents!
 (*A Juliette.*)

Hé, ma chère,
 Resterez-vous toujours en proie à vos douleurs?
 Vous devenez gouttière. Allons, assez de pleurs!
 Est-ce que vous serez une averse éternelle?
 En un corps délicat tempête trop cruelle!
 Vos yeux, ils sont la mer, dont vos pleurs, en effet,
 Du flux et du reflux sont le mouvant portrait;

Votre corps, ce sera la barque, en quelque sorte,
Que de ce flot salé la plaine humide porte;
Quant au vent, vos soupirs le représenteront,
Et le mêli-mêlo qu'ensemble ils produiront
Aura bientôt brisé votre barque chétive,
Si d'un calme soudain l'heureux bienfait n'arrive.

(*A Lady Capulet.*)

Madame, à notre fille avez-vous bien voulu
Faire savoir déjà ce que j'ai résolu?

LADY CAPULET.

Mademoiselle veut rester célibataire;
Elle vous remercie, et prétend n'en rien faire.
La folle, pour oser perdre à ce point l'esprit,
Mériterait d'avoir un linceul pour mari.

CAPULET.

Hein! je ne comprends pas, pas du tout. Qu'est-ce à dire?
A ce que j'ai réglé l'on ne veut pas souscrire?
N'a-t-elle pas sujet d'être fière? et, morbleu!
N'avons-nous pas joué pour elle un fort beau jeu?
Indigne d'un tel sort, la petite personne
Devrait se réjouir du mari qu'on lui donne.

JULIETTE.

Être fière? Mon cœur s'y déclare impuissant;
Mais envers vos bontés il est reconnaissant.
De ce qu'on n'aime pas on ne peut être fière;
Mais dussiez-vous m'offrir ce que je hais, mon père,

De votre affection j'y verrais la grandeur,
Et bénirais celui qui m'offre la douleur.

CAPULET.

Qu'est-ce que ce jargon, petite raisonneuse?
De vos remercîments la logique est bien creuse;
Elle ne me va pas. Vos haines, vos fiertés,
Votre reconnaissance, et toutes mes bontés!
Laissez là ce fatras, mignonne demoiselle;
Et faites-moi jeudi fines jambes, la belle,
Pour aller à l'église avec Paris; sans quoi
Sur une claie, alors, je vous y traîne, moi.
Après que j'ai parlé, voilà qu'on se mutine!
Sotte, tête de suif, péronnelle, coquine!

LADY CAPULET, *à son mari.*

Fi! vous allez trop loin.

JULIETTE.

O mon père et seigneur,
Je fais, à deux genoux, appel à votre cœur.
De m'écouter, de grâce, ayez la patience;
Un mot, rien qu'un seul mot.

CAPULET.

Encor! Quelle impudence!
Jour de Dieu! l'on persiste à me désobéir,
Et sur ce que j'ai dit je devrais revenir!
Or donc, il se fera jeudi, ton mariage;
Sinon, à mes regards n'offre plus ton visage.

Pas de discours, de cris, de réponses; les doigts
Me démangent. Madame, à nos yeux, autrefois,
Ce fut un grand bonheur, l'enfant dont la naissance
Des enfants disparus adoucirait l'absence;
C'est un enfant de trop, je le vois maintenant :
Le ciel nous punissait, Madame, en le donnant.
Pécore!

LA NOURRICE.

Çà, mon Dieu! vous êtes dur pour elle.

CAPULET.

Votre sagesse, vous, montre ici trop de zèle.
Vos excellents avis n'obtiendront rien de beau.
Allez faire autre part jaser votre museau.
Drôlesse!

LA NOURRICE.

Qu'ai-je dit de mal?

CAPULET.

Allez au diable.

LA NOURRICE.

Ne peut-on plus parler?

CAPULET.

Non, bavarde exécration.

Avec d'autres ailleurs quand vous boirez un coup,
Vous pourrez savamment causer tout votre souïl;
Mais avec nous, morbleu! trêve de commérage!

LADY CAPULET.

Vous êtes un peu chaud.

CAPULET.

Pain du bon Dieu! j'enrage.

Jour et nuit, le matin et le soir, au logis,
En voyage, tout seul, au milieu des amis,
Éveillé, dormant, c'est à la voir établie
Que gît, depuis un temps, tout le soin de ma vie.
Par chance, je rencontre un beau jeune seigneur,
Noble, riche, élégant, de très forte valeur,
Étoffé, comme on dit, de la bonne manière,
Tout ce que peut vouloir, enfin, le cœur d'un père;
Et ne voilà-t-il pas qu'une sottise, à présent,
En travers du chemin se jette en gémissant,
Et, lorsque je lui viens apporter la fortune,
De ses pleurs de poupée hardiment m'importune,
Avec des « je suis jeune », et des « pardonnez-moi.
« Mais je ne l'aime pas. Me marier, pourquoi? »
Si vous ne voulez pas faire ce mariage,
Mes pardons, rien de plus, seront votre héritage.
Où vous voudrez allez paître, mais pas chez nous;
Et je vous parle ici tout de bon, voyez-vous.
Jeudi, ce n'est pas loin : sur votre cœur, ma chère,
Mettez la main, tâtez; avisez à bien faire.
Si vous êtes ma fille, en ce jour solennel,
Près de mon jeune ami je vous mène à l'autel;
Sinon, que désormais le diable vous conduise!
Mendiant dans la rue allez à votre guise,

Mourez de faim! Tant pis pour vous. Car, palsambleu!
Je ne vous connais plus, après, ni prou ni peu,
Et de moi vous n'aurez rien, rien, pas une obole.
Songez-y; croyez-moi : je vous tiendrai parole.

(Il sort.)

JULIETTE.

N'est-il pas de pitié, blancs nuages des cieux,
Qui sur moi, de là-haut, puisse jeter les yeux!
Ne me repoussez pas, vous du moins, ô ma mère!
Un mois, une semaine! Obtenez de mon père
Un retard; ou sinon, comme lit nuptial,
Donnez-moi de Tybalt le monument fatal.

LADY CAPULET.

Non, non; n'invoquez pas ici mon entremise;
Je ne répondrai point; faites à votre guise.
Quant à moi, je renonce à m'occuper de vous.

(Elle sort.)

JULIETTE.

Grand Dieu! pour empêcher cela qu'essaïrons-nous?
O nourrice, nourrice, hélas! que dois-je faire?
Dis-le-moi. Je possède un mari sur la terre,
Et pour lui ma promesse a monté dans les cieux;
Le devoir conjugal m'étreint impérieux
Jusqu'à ce que, du haut de la céleste sphère,
Mon époux m'en dégage en désertant la terre.
Je n'attends plus conseil et secours que de toi.

Sur une créature aussi frêle que moi
Le ciel peut-il!... Oh! parle.

LA NOURRICE.

Écoutez. Je parie
Cent contre un, que jamais Roméo de sa vie,
Exilé comme il est, ne sera près de vous,
Ou que comme un voleur il passera chez nous.
Les choses en étant ainsi, je considère
Que l'autre mariage est presque nécessaire.
Pour exciter l'amour le comte est vraiment bon;
Près de lui, Roméo n'est qu'un simple avorton.
Moins que Paris un aigle a, voyez-vous, ma chère,
L'œil vert, vif et brillant. Et, ma foi! j'ai beau faire,
Je ne puis m'empêcher de vous dire, entre nous,
Que prendre le second serait profit pour vous.
Et d'ailleurs, quel que fût le premier, je suppose
Qu'il est mort, ou, du moins, que c'est la même chose;
Car le mari défunt, je l'estime autant, moi,
Que le mari vivant que jamais on ne voit.

JULIETTE.

Nourrice, est-ce bien là le fond de ta pensée?

LA NOURRICE.

Sans doute; ou dans l'enfer que je tombe enfoncée!

JULIETTE.

Dieu t'exauce!

LA NOURRICE.

Plaît-il?

JULIETTE.

D'un merveilleux effet
Ton conseil est suivi. J'eus tort; j'en ai regret.
Devais-je donc ainsi résister à mon père?
Je cours me confesser. Va le dire à ma mère.

LA NOURRICE.

Rien de mieux. C'est agir très sagement. J'y vais.
(Elle sort.)

JULIETTE.

Des démons de l'enfer ô toi le plus mauvais!
Vieille damnée! O ciel! en ce conseil coupable,
Deux crimes à la fois! Le plus abominable,
Est-ce de m'engager à rompre mes serments;
Ou, de la langue qui de mille compliments
Hier pour Roméo prodiguait l'hyperbole,
Du blâme maintenant d'aiguiser la parole?
Vil conseiller, mon cœur et le tien, désormais,
Ensemble n'auront plus à cheminer jamais.
Courons chercher remède auprès du bon Laurence :
Si tout manque, j'aurai la mort pour délivrance!
(Elle sort.)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

La cellule du moine Laurence.

LE MOINE LAURENCE, PARIS.

LE MOINE.

Jeudi? Ce n'est pas long, Monsieur.

PARIS.

C'est le délai

Qu'a lui-même fixé le seigneur Capulet;
Et moi, voyant ainsi se hâter mon beau-père,
Mon rôle n'était pas de rester en arrière.

LE MOINE.

De la jeune personne, en ce grave sujet,
Le sentiment pour vous est encore un secret;
Cette façon d'agir est fort irrégulière :
Ma bouche, en l'approuvant, ne serait pas sincère.

PARIS.

Comme elle ne veut pas modérer son chagrin
Et pleure avec excès la mort de son cousin,

Je ne pouvais, mon père, en cette circonstance,
De l'amour avec elle employer l'éloquence;
Car Vénus ne saurait, en la maison des pleurs,
Du sourire aux amants accorder les douceurs.
Dans le cours obstiné d'une douleur cruelle
Le seigneur Capulet voit un danger pour elle,
Et veut par notre hymen, avec sagacité,
Que ce trop long déluge enfin soit arrêté.
Seule, elle y penserait trop longtemps; il suppose
Qu'un peu de compagnie abrégera la chose.
Vous savez à présent, mon père, la raison
Pour laquelle, en effet, le délai n'est pas long.

LE MOINE, *à part.*

Et moi, j'ai ma raison pour vouloir le contraire :
Heureux si le retard était moins nécessaire.

(*Haut.*)

Regardez : de vos vœux, Paris, l'objet charmant
De mon humble ermitage approche en ce moment.

(*Entre Juliette.*)

PARIS.

Le destin m'est propice en m'envoyant, Madame,
L'épouse que déjà croit posséder mon âme.

JULIETTE.

A me donner ce nom vous pourrez être admis
Alors que de l'hymen les lois l'auront permis.

PARIS.

Le bonheur va, jeudi, remplacer l'espérance.

JULIETTE.

Ce qui doit arriver arrivera.

LE MOINE.

Je pense

Que l'on n'avancera jamais rien de plus vrai.

PARIS.

De la confession pour verser le secret

Vous vous rendiez sans doute auprès de ce bon père?

JULIETTE.

En vous disant, Monsieur, ce qu'ici je viens faire,

Je craindrais de vous prendre un peu pour confesseur.

PARIS.

A Laurence, Madame, ouvrez donc votre cœur,

Mais jetez-y l'aveu de répondre à ma flamme.

JULIETTE.

Je vous confesse à vous, que, de toute mon âme,

Je l'aime.

PARIS.

Ouvrez votre âme à la clarté du jour,

Et pour moi vous devrez y voir un autre amour.

JULIETTE.

S'il advient qu'en effet je verse à ce bon père

De mon amour pour vous la force singulière,

Ce sera plus flatteur, Monsieur, dit en secret,

Que si ma bouche en face ici le déclarait.

PARIS.

Pourquoi faut-il, hélas! que ce charmant visage
Des larmes à ce point ait senti le ravage?

JULIETTE.

Les larmes ont sans peine obtenu ce succès;
Elles venaient flétrir de bien faibles attraits.

PARIS.

Les larmes ont commis une faute moins forte
Que vous n'en commettez en parlant de la sorte.

JULIETTE.

A soi-même il se faut offrir la vérité.

PARIS.

C'est moi qu'atteint l'affront fait à votre beauté.

JULIETTE.

Je ne m'appartiens plus; je dois le reconnaître :
Et vous avez raison sur ce point-là peut-être.

(*Au Moine.*)

Mon père, êtes-vous libre à présent? Ou ce soir,
Après vêpres, faut-il revenir pour vous voir?

LE MOINE.

Décharge sur-le-champ le poids de tes pensées :
Les célestes faveurs te seront dispensées.

(*A Paris.*)

Veillez nous laisser seuls.

PARIS.

Dieu me garde jamais
De me mettre en travers de vos pieux projets.
Juliette, jeudi, sans faute et sans paresse,
De vous éveiller tôt je vous fais la promesse.
Adieu! Non; au revoir! Recueillez cependant
De ce dévot baiser l'hommage en attendant.

(Il sort.)

JULIETTE.

Vite! fermez la porte! et venez, ô mon père,
Joindre vos pleurs à ceux de ma douleur amère.
C'en est fait, juste ciel! Espoir, salut, appui,
A jamais, maintenant, tout cela s'est enfui.

LE MOINE.

Je sais tout; et ce dont je te vois menacée
Oppresse, Juliette, et trouble ma pensée.
Je sais que de l'hymen, jeudi même, l'on veut
Entre Paris et toi que se forme le nœud.

JULIETTE.

Pas un mot là-dessus, à moins, ô mon bon père,
Que vous ne me puissiez apprendre à m'y soustraire;
Et si votre sagesse aujourd'hui ne parvient
Du salut qu'il me faut à m'offrir le moyen,
Ne me condamnez pas, et je sais la manière
Dont il convient d'agir pour me tirer d'affaire :
J'ai pour libérateur, mon père, ce couteau.

Le ciel a joint mon cœur au cœur de Roméo,
Et nos mains sous vos yeux se sont jointes, mon père.
Avant que cette main où votre ministère
Imprima devant Dieu le nom de Roméo
Consente à se donner pour un hymen nouveau,
Avant que de ce cœur loyal je me décide
Par d'autres nœuds à faire un révolté perfide,
Du couteau que voici le fer libérateur
Aura fait disparaître et ma main et mon cœur.
J'écoute les conseils de votre expérience;
Si vous ne trouvez rien, si l'âge et la science
Ignorent le moyen de sauver mon honneur,
Cet arbitre sanglant sera mon bienfaiteur.
Parlez, et de la mort j'invoque la puissance
Si vous ne m'offrez pas une autre délivrance.

LE MOINE.

Écoute-moi, ma fille, écoute : je crois voir
En ce moment encor comme un rayon d'espoir.
Le moyen est terrible, et tel que le demande
Le terrible danger d'une épreuve aussi grande.
Plutôt que d'accepter l'hymen qu'on veut t'offrir
Puisque tu te sentais la force de mourir,
Puisqu'à frapper ta main voulait être si prompte,
Tu sauras affronter, pour éviter la honte,
Un moyen qui n'est pas la mort, et qui pourtant
Te promet un secours égal en l'imitant.

Ce remède, je puis t'en enseigner l'usage,
Si de le pratiquer tu te sens le courage.

JULIETTE.

Plutôt que d'épouser Paris, ordonnez-moi
De me précipiter du haut de ce beffroi;
Aux lieux où se blottit le brigand sanguinaire
Dites-moi de porter mes pas : j'irai, mon père.
Dans l'ancre des serpents vous pouvez me cacher;
A la chaîne avec l'ours vous pouvez m'attacher;
Dans le fond d'un charnier me jeter solitaire,
Et me donner des os dégoûtants pour litière,
Des os amoncelés qui par leurs craquements
Dans l'ombre répondront à tous mes mouvements;
Ou, si vous y voyez une plus rude épreuve,
Ordonnez-moi d'entrer dans une tombe neuve,
A côté du cadavre à peine refroidi.
Hier, j'aurais tremblé si vous me l'aviez dit;
Mais j'y vais aujourd'hui sans crainte et sans murmure,
Pour garder à l'amour l'épouse chaste et pure.

LE MOINE.

Alors, rentre chez toi; prends l'air content, souris,
Et dis que tu consens à l'hymen de Paris.
Demain, c'est mercredi : le soir, de ton service
Tâche que d'autres soins éloignent la nourrice,
Et que seule en ta chambre on te laisse la nuit.
Prends ce flacon; et, dès que tu seras au lit,

Que par toi bravement, Juliette, soit bue
La liqueur distillée en ses flancs contenue.
En tes veines, soudain, une pesante humeur
De tes esprits vitaux suspendra la vigueur :
Ton pouls cesse de battre ; en toi de l'existence
Ni souffle ni chaleur n'atteste la présence ;
Des roses à ton front disparaît la fraîcheur,
Et la cendre y répand sa livide pâleur.
Tes yeux se fermeront aussi : c'est de la sorte
Qu'à la clarté du jour la mort ferme la porte.
Et tout entier enfin ton corps de se mouvoir,
Raide, inflexible, froid, n'aura plus le pouvoir.
Quarante heures et deux de plus, j'ai l'assurance
Que de la mort saura persister l'apparence.
Puis tu t'éveilleras comme d'un rêve heureux.
Lors donc que de Paris le cortège amoureux
De ton seuil virginal viendra frapper la porte,
Dans ton lit le matin on te trouvera morte,
Et l'on devra, selon l'usage du pays,
Te revêtir alors de tes plus beaux habits ;
En un cercueil ouvert, sous les voûtes antiques
Où des fiers Capulets sont les froides reliques,
On devra te conduire en pompeux appareil.
Avant que n'ait sonné l'heure de ton réveil,
Du tout à Roméo je donne connaissance,
Et vers nous sur-le-champ j'appelle sa présence.

Ton réveil près de toi nous trouve, et Roméo
 Vers Mantoue avec lui te conduit aussitôt.
 Et de la honte ainsi tu seras préservée
 Si, devant que ne soit la besogne achevée,
 Du sexe féminin l'inconstance et la peur
 Ne viennent de ton âme affaiblir la valeur.

JULIETTE.

La peur? N'en parlez pas. Donnez-moi ce breuvage.

LE MOINE.

Le voici. Va, ma fille, et, ferme en ton courage,
 Puisses-tu réussir! A Mantoue au plus tôt
 Un moine de ma part court près de Roméo.

JULIETTE.

L'amour me donnera la force nécessaire,
 La force et le salut. Adieu donc, ô mon père.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Une salle dans la maison de Capulet.

CAPULET, LADY CAPULET,

LA NOURRICE ET PLUSIEURS DOMESTIQUES.

CAPULET, *au premier domestique, en lui remettant un papier.*

Va; cours les inviter, faquin. Voici leurs noms.

(Le premier domestique s'incline et sort.)

(Au second domestique.)

Prends-moi vingt cuisiniers, maraud; et qu'ils soient bons.

LE SECOND DOMESTIQUE.

De savoir s'ils sont bons je connais la manière;
Vous n'en aurez pas un qui ne sache bien faire.
Avant que d'engager un cuisinier, je vois
S'il est habile en l'art de se lécher les doigts.

CAPULET.

Que veux-tu dire?

LE SECOND DOMESTIQUE.

Aucun mortel, je l'imagine,
S'il ne lèche ses doigts ne fait bien la cuisine;
Et celui qui n'a pas ce talent, par ma foi,
Il n'aura pas l'honneur de venir avec moi.

CAPULET.

Va.

(Le second domestique sort.)

Pris au dépourvu, j'ai la crainte de faire,
En cette occasion, assez mauvaise chère.

(A la nourrice.)

Chez le moine on me dit que ma fille a couru.

LA NOURRICE.

En effet.

CAPULET.

Il aura bravement discouru,
J'espère, et redressé la maligne cervelle.
Elle ne manque pas d'aplomb, la demoiselle.

LA NOURRICE.

Justement, la voici, qui nous vient, rapportant
De ses dévotions un petit air content.

(Entre Juliette.)

CAPULET.

Çà, maintenant, comment va-t-on, jeune obstinée?
En quels lieux avez-vous rôdé dans la journée?

JULIETTE.

Aux lieux où du penchant à vous désobéir,
Mon père, on m'enseigna l'art de me repentir;
Et je viens à genoux, sur l'ordre de Laurence,
D'un généreux pardon implorer l'indulgence.

(Elle s'agenouille devant son père.)

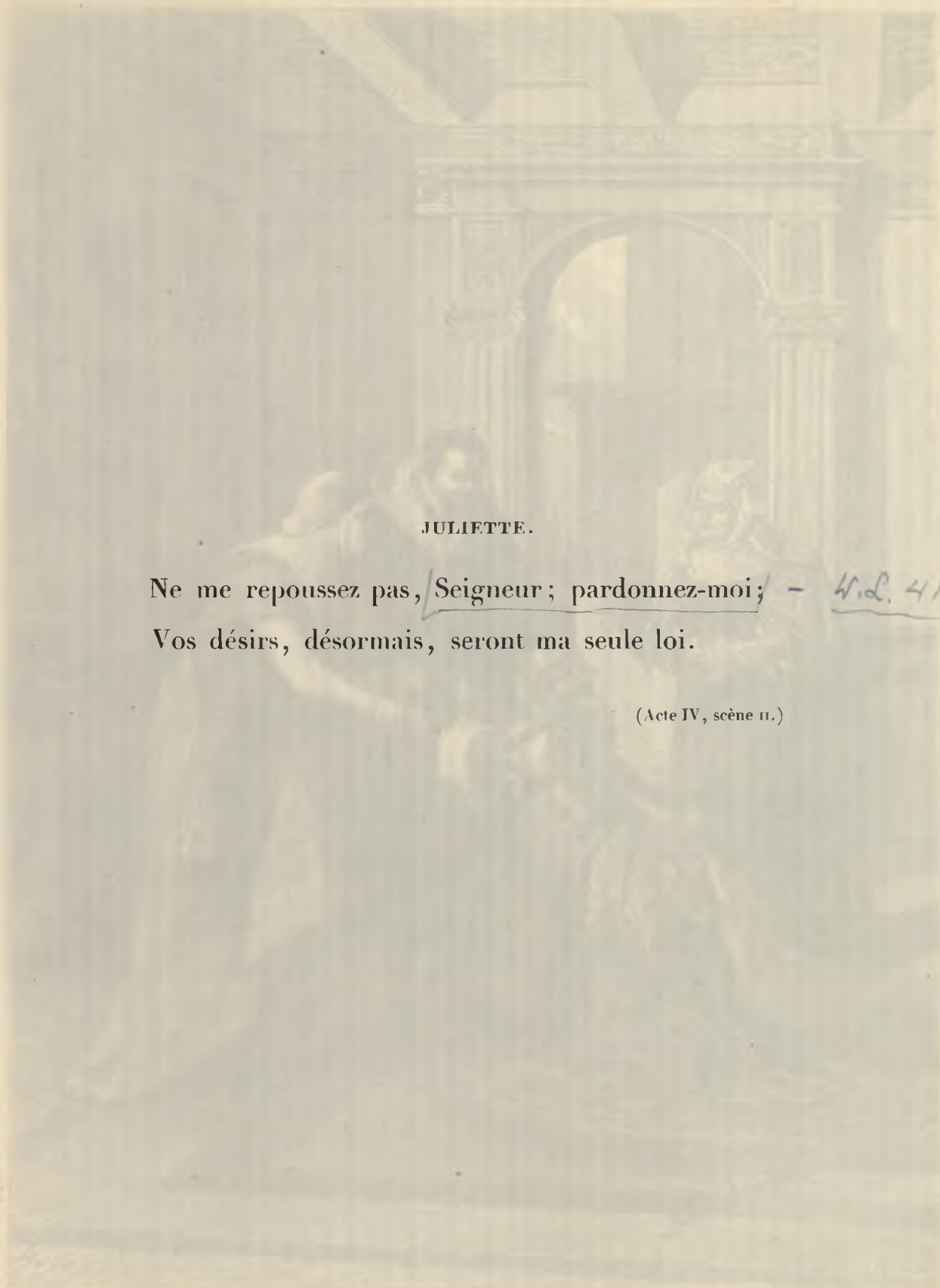
Ne me repoussez pas, Seigneur; pardonnez-moi;
Vos désirs, désormais, seront ma seule loi.

CAPULET.

Dépêchons-nous alors de prévenir le Comte;
De ce qu'on me dit là je vais lui rendre compte,
Et, dès demain matin, le nœud sera formé.

JULIETTE.

Le Comte en est déjà, Seigneur, presque informé,
Car je l'ai rencontré chez le moine Laurence.
Sans dépasser en rien la stricte bienséance,
J'ai fait à ses désirs doucement entrevoir
Tout ce que je pouvais lui permettre d'espérer.



JULIETTE.

Ne me repoussez pas, Seigneur ; pardonnez-moi ; - W.L. 411.
Vos désirs, désormais, seront ma seule loi.

(Acte IV, scène II.)

ROMÉO ET JULIETTE.

LA NOUVEÈE.

Etant, le soir, qui nous vient, rapportant
De ses dévotions un petit air constant.

Entre Juliette.

Capulet.

Et, maintenant, comment va-t-elle, petite Juliette?
Et que lui a-t-elle dit dans la journée?

Juliette.

Mon père se dit penchant à vous déshonorer,
Sans que je sois en mesure de le contredire.

Ne me répondez pas, seigneur; pardonnez-moi; -
Vos désirs, desormais, seront ma seule loi.

(*Elle sort.*)

Capulet.

Suppléons-nous alors de prévoir le Comte,
Et ce qu'on me dit là je vais lui rendre compte,
Et, dès demain matin, le mariage se fera.

Juliette.

Le Comte en est déjà, Seigneur, promptement informé,
Car je l'ai rencontré chez la tante Capulet.
Sans dépasser en rien la mesure de la crainte,
J'ai fait à ses désirs donner un plein assent.
Tout ce que je puis lui permettre d'espérer



La nonna M.

Prparatka w ryd. i listow.



CAPULET.

Relevez-vous. Je suis heureux de reconnaître
Qu'à cette heure, à la fin, tout est comme il doit être.
Çà, prévenons le Comte et faisons-le venir ;
Car le voir, à présent, me fera grand plaisir.
Devant Dieu, ce qu'a fait ce moine vénérable
Est, pour toute la ville, un bienfait véritable.

JULIETTE.

Nourrice, dans ma chambre avec moi viens choisir
Ce qui pour me parer pourra mieux convenir.

LADY CAPULET.

Vous le ferez plus tard.

CAPULET.

Non, non ; allez, nourrice.
Demain le mariage : il est temps qu'on choisisse.
(*Juliette et la nourrice sortent.*)

LADY CAPULET.

Il se fait presque nuit. Nous serons pris de court
En persistant à mettre à demain le grand jour.

CAPULET.

Fi ! Fi ! Ne craignez rien. Je prends en main l'affaire ;
Et, je le garantis, tout ira bien, ma chère.
Auprès de Juliette allez, pour l'assister
Dans le soin qu'elle aura de se bien ajuster.
Je ne me couche pas de la nuit : laissez faire ;
Pour une fois, je vais être la ménagère.

Holà, quelqu'un! Holà! L'on ne me répond pas.
Tous nos gens sont dehors. Moi-même, de ce pas,
Je m'en vais à Paris annoncer la nouvelle
Que pour demain matin il peut compter sur elle.
Depuis que m'est rendu ce cœur capricieux,
Je me sens d'un léger que c'en est merveilleux.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

La chambre de Juliette.

JULIETTE, LA NOURRICE.

JULIETTE.

Oui, cela m'ira bien. Mais, nourrice, j'y pense,
Je me dois, cette nuit, priver de ta présence;
J'ai besoin de prier, tu le sais, et je veux
Essayer d'obtenir le sourire des cieux,
Car de péchés nombreux devant moi s'est dressée,
Dans l'état où je suis, la sinistre pensée.

(Entre lady Capulet.)

LADY CAPULET.

Avez-vous comme il faut choisi tous vos atours,
Ma fille? et n'a-t-on plus besoin de mon secours?

JULIETTE.

D'apprêter pour demain une belle toilette

Nous avons pris le soin déjà : la chose est faite.
Veuillez me laisser seule en ma chambre aujourd'hui,
Et prendre la nourrice avec vous cette nuit;
Car la cérémonie est bien proche, ma mère,
Et vous devez avoir encor beaucoup à faire.

LADY CAPULET.

Couchez-vous; de dormir comme il faut prenez soin.
Je vous soupçonne fort d'en avoir grand besoin.

(Lady Capulet et la nourrice sortent.)

JULIETTE.

Adieu! De nous revoir si l'heure doit renaître,
Dieu le sait. Un frisson dans mes veines pénètre;
Je tremble, et l'on dirait qu'une glace en mon cœur
De la vie est venue entraver la chaleur.
Si je les rappelais! Leur présence... Nourrice!
Mais non; elle ne peut m'être d'aucun service.
Seule, il faut m'abreuver à ce fatal banquet.
Viens, fiole... Si pourtant elle était sans effet,
Sous l'hymen de Paris consentirai-je à vivre?
Non, voici le remède, et ce fer me délivre.

(Elle place un poignard au chevet de son lit.)

Si c'était un poison, dont le moine voulait
Pour me donner la mort se servir en secret,
De peur d'avoir à rendre un compte trop sévère
De l'hymen qu'entre nous il a bien voulu faire?
J'y songe. Et cependant, non : le moine est un saint,

Incapable d'avoir un semblable dessein.
Bannissons loin de nous cette indigne pensée.
Mais, dans la tombe après que l'on m'aura laissée,
Si le réveil venait me visiter trop tôt,
Avant l'heure où serait arrivé Roméo?
C'est effroyable! Seule, en cette voûte obscure
Qui des bienfaits de l'air défend sa bouche impure,
Je mourrais étouffée, avant que Roméo
N'eût eu le temps d'ouvrir la porte du caveau.
Ou, si je ne meurs pas, oh! quel séjour étrange!
De la mort, de la nuit, quel horrible mélange!
Cette voûte, où depuis des siècles si nombreux
Dorment ensevelis les os de mes aïeux!
Où Tybalt, tout sanglant, pourrit frais mis en terre!...
Des morts parfois aussi se dresse la poussière,
Et leurs esprits errants... Ah! m'éveiller, grand Dieu!
Respirant les odeurs qu'exhale un pareil lieu!
Entendre d'affreux cris, comme ceux que sait faire
La mandragore quand on l'arrache de terre!
Au milieu des horreurs d'une telle prison,
Que devenir? Oh! oui, j'en perdrais la raison!
Des os de mes aïeux ma main inconsciente
Peut-être se ferait un jouet; frémissante,
Je pourrais de Tybalt déchirant le linceul,
Mettre en pièces celui dont je portais le deuil.
Un grand ancêtre enfin fournirait la massue

Pour broyer ma cervelle en ma tête fendue.
Oh! je le vois! c'est lui! l'ombre de mon cousin
Cherchant ce Roméo qui lui perça le sein.
Tybalt, arrête! Non!... Roméo, prends courage;
J'y vais. A ta santé j'avale ce breuvage.

(Elle tombe sur son lit.)

SCÈNE IV.

Une salle chez Capulet.

LADY CAPULET, LA NOURRICE.

LADY CAPULET.

Des épices; on dit qu'on n'en a pas assez.
Nourrice, tu sais où : vas-y; voici les clefs.

LA NOURRICE.

Il leur faudrait encor, Madame, je vous prie,
Des dattes et des coings pour la pâtisserie?

(Entre Capulet.)

CAPULET.

Allons! vite! au galop! Pour la seconde fois
Le coq a, ce matin, fait entendre sa voix.
Trois heures, et l'horloge a sonné. Ça, Madame,
Des viandes au four la cuisson vous réclame.
A tout prix, de bien faire il faut venir à bout.

ROMÉO ET JULIETTE.

LA NOURRICE.

Par ma foi, vous, Monsieur, qui vous mêlez de tout,
 Vous feriez mieux d'aller vous coucher. J'en suis sûre,
 Vous nous aurez demain une triste figure,
 Tout malade d'avoir veillé.

CAPULET.

Malade, moi!

Pour si peu? Pas du tout. J'ai souvent, par ma foi,
 Pour de moindres raisons veillé la nuit entière,
 Sans en être malade en aucune manière.

LADY CAPULET.

Oui, vous avez chassé les souris, autrefois;
 Mais vous ne courez plus à de pareils exploits.
 J'y veillerai, Monsieur.

CAPULET.

Madame mon épouse
 S'avise, maintenant, de devenir jalouse.

*(Entrent des domestiques, portant des broches,
 des bûches et des paniers.)*

Qu'est-ce donc, mon garçon, que tout cet attirail?

PREMIER DOMESTIQUE.

Le cuisinier en a besoin pour son travail;
 Mais je ne sais pas trop ce que c'est.

CAPULET.

Bien; en route!

(Le premier domestique sort.)

(Au second domestique.)

Ce bois-là ne vaut rien. Pierre saura sans doute
D'en avoir de plus sec t'indiquer le moyen :
En cette marchandise il s'y connaît fort bien.

SECOND DOMESTIQUE.

Tout aussi bien que Pierre, à ce que je suppose,
Dans ma tête, Monsieur, je trouverai la chose.

CAPULET.

C'est parler comme il faut; et des bûches je voi
Qu'il faut, pour ce mot-là, te proclamer le roi.
Le jour vient; et le Comte, à ce qu'il m'a fait dire,
Musique en tête, ici, va bientôt s'introduire.

(Musique au dehors.)

Et tenez, justement, je l'entends : le voilà.
La nourrice! Ma femme! Holà, nourrice, holà!

(Entre la nourrice.)

Éveillez Juliette, et qu'on me la bichonne.
Pour jaser avec lui je cours de ma personne.
Vite, en un tour de main ajustez tout cela.
Lestement! Le temps presse, et le futur est là.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

La chambre de Juliette. Juliette est étendue sur son lit.

(Entre la Nourrice.)

LA NOURRICE.

Maitresse! Elle dort bien. Madame! Juliette!
Mon amour! mon agneau! ma petite bichette!
Allons, la mariée! Allons, mon cœur! Debout!
Pas un mot : elle en prend, par ma foi, tout son soûl,
Et fait provision pour la semaine entière.
Au surplus, la chose est prudente, nécessaire,
Car le comte Paris, les nuits qui vont venir,
Contre un sommeil trop long saura la prémunir.
Comme elle dort! Je n'ai jamais, Dieu me pardonne!
Aussi profondément vu sommeiller personne.
A l'éveiller, pourtant, il faudra parvenir.
Madame! Allons, allons; il est temps d'en finir.
Si le Comte vous vient secouer en personne,
Cela vous fera peur, n'est-ce pas? ma mignonne.
Hé quoi! Tout habillée, et recouchée! Oh çà!
Pour tout de bon, ma foi, de force éveillons-la.
Madame! Oh! que c'est laid de dormir de la sorte!
Madame!... Hélas! Que vois-je? Au secours! Elle est morte!
Ah! pourquoi suis-je née! A l'aide! Monseigneur!

Madame! des flacons! des sels!

(Entre Lady Capulet.)

LADY CAPULET.

Quelle clameur!

LA NOURRICE.

De tous les jours, hélas, jour le plus lamentable!

LADY CAPULET.

Qu'est-ce donc?

LA NOURRICE.

Regardez. Oh! quel jour effroyable!

LADY CAPULET.

Ciel! mon enfant! ma vie! Oh! renais, parle-moi,

Rouvre les yeux, ma fille, ou je meurs avec toi.

A l'aide! demandez du secours.

(Entre Capulet.)

CAPULET.

Quelle honte

Que Juliette ainsi fasse attendre le Comte!

LA NOURRICE.

Elle est morte, Seigneur; morte. O jour douloureux!

LADY CAPULET.

Ce qu'elle dit, hélas! est trop vrai. Jour affreux!

CAPULET.

Laissez-moi voir. O ciel! le mal est sans remède;

Le sang s'est arrêté : froide, immobile, raide!

De ses lèvres déjà depuis un certain temps

La vie a déserté le gracieux printemps;
Vers la plus belle fleur avant l'heure est allée
La mort, ainsi que fait la précoce gelée.
Jour maudit!

LA NOURRICE.

Jour affreux!

LADY CAPULET.

O cuisantes douleurs!

CAPULET.

La mort qui me l'arrache et me condamne aux pleurs
Vient enchaîner ma langue et m'oblige au silence.
Ciel!

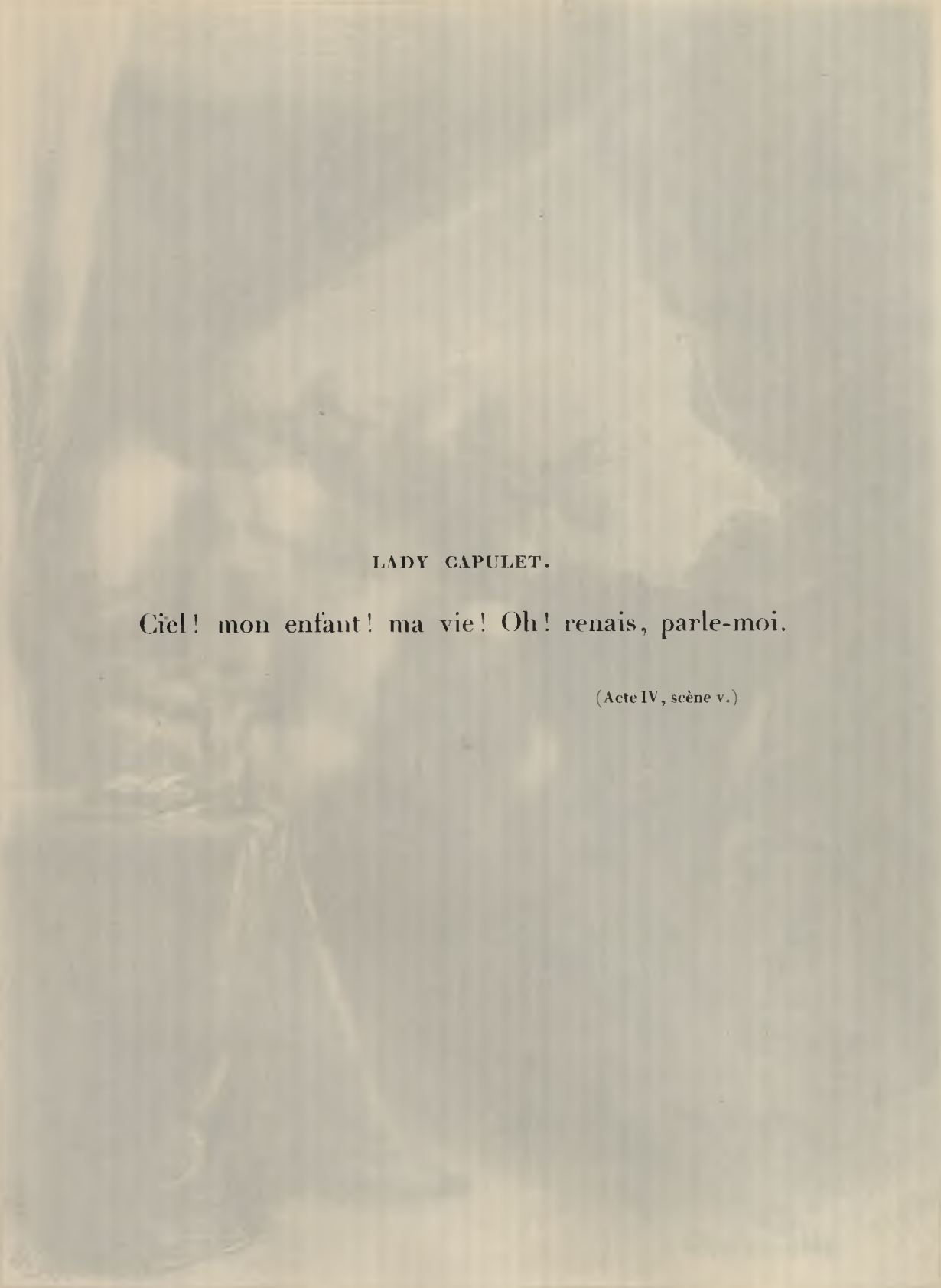
*(Entrent le moine Laurence et Paris, accompagnés
de musiciens.)*

LE MOINE.

De la fiancée on attend la présence
Pour se rendre à l'église. Allons! nous sommes prêts.

CAPULET.

Aller, elle le peut; mais revenir, jamais!
Paris, la nuit d'avant celle de l'hyménée,
Sur le lit virginal la mort s'est inclinée.
La voici : de la fleur de sa jeune beauté
La mort osa ternir la douce majesté.
J'aurai la mort pour gendre, et quitterai la terre
En laissant, après moi, la mort pour héritière.



LADY CAPULET.

Ciel! mon enfant! ma vie! Oh! renais, parle-moi.

(Acte IV, scène v.)

La vie a déserté le gracieux printemps;
Vers la plus belle fleur avant l'aurore est allée
La mort, ainsi que fait la présence gelée
Jour rampant!

LA SOUBRICE.

Jour affreux!

LADY CAPULET.

O cuisantes douleurs!

CAPULET.

La mort qui me l'enlève et me condamne aux pleurs
Vient enchaîner ma langue et m'oblige au silence.
Ciel! mon enfant, ma vie! Oh! retiens, parle-moi!

*(Entrent le moine Laurence et Paris, accompagnés
de musiciens.)*

LE MOINE.

De la fiancée on attend la présence
Pour se rendre à l'église. Allons! nous sommes prêts.

CAPULET.

Aller, elle le peut; mais revenir, jamais!
Pres, le nuit d'avant celle de l'hyménée,
Sur le lit virginal la mort s'est inclinée.
La source de la fleur de sa jeune beauté
La mort a terni la douce majesté.
J'eussé la mort pour gendre, et quitterai la terre
En laissant, après moi, la mort pour héritière.





PARIS.

Ai-je donc souhaité ce jour avec ardeur
Pour qu'il vînt m'apporter ce spectacle d'horreur!

LADY CAPULET.

O le plus douloureux des jours dont le ravage
Ait affligé du temps le long pèlerinage!
Cette enfant, elle était mon unique trésor,
Ma consolation, ma joie; et de la mort
L'impitoyable main l'arrache à ma tendresse.

LA NOURRICE.

O malheur! ô chagrin! ô jour plein de tristesse!
De tous ceux que j'ai vus jour le plus malheureux,
Le plus noir qui jamais ait désolé les cieux!
Malheur, malheur, malheur!

PARIS.

O traîtresse! ô coupable!
D'un divorce éternel artisan exécration!
Mort! de tes cruautés l'inflexible rigueur
Vient m'arracher l'amour et me briser le cœur.

CAPULET.

O désastre! ô détresse! ô souffrance! ô martyre!
O jour plus douloureux qu'on ne le saurait dire!
Pourquoi venir ainsi, riche de cruautés,
Inviter le trépas à nos solennités?
O ma fille! ô mon âme! en la tombe cruelle
Tout bonheur à jamais va descendre avec elle.

LE MOINE.

Silence, et réprimez cet excès de douleur :
Le trouble de l'esprit ne guérit pas le cœur.
Vous n'aviez qu'une part en cette créature;
Le ciel en possédait une large mesure.
A présent, le ciel l'a tout entière; il convient
D'avouer que, pour elle, elle s'en trouve bien.
Vous ne pouviez, hélas! contre la mort cruelle
Garder toujours la part que vous aviez en elle;
Des plus riches trésors le ciel dispensateur
A conduit votre fille à l'éternel bonheur.
Les succès et l'honneur de cette âme si chère,
N'était-ce pas un ciel pour votre cœur de père?
Et pourtant vous pleurez lorsque, quittant ces lieux,
Au-dessus des brouillards elle va dans les cieux.
De votre amour l'erreur est si prodigieuse
Que vous devenez fou de la savoir heureuse.
Sous les lois de l'hymen vivre, et vivre longtemps,
C'est un hymen moins beau que la mort au printemps.
Allez; séchez vos pleurs; sur sa douce relique
Du romarin placez la feuille aromatique,
Et, fidèle à garder l'usage du pays,
Qu'à l'église on la porte en ses plus beaux habits.
La nature à pleurer contraint notre faiblesse :
C'est bien; mais la raison rit de notre tristesse.

CAPULET.

Tout ce qu'on destinait à l'éclat nuptial
Va de l'enterrement orner le jour fatal :
Notre concert n'est plus qu'un glas mélancolique,
Au funèbre repas l'heureux festin s'applique,
Des hymnes de l'hymen les gracieux accents
Du rigide cercueil vont devenir les chants,
Et les fleurs qui devaient parer la fiancée
Serviront à couvrir sa dépouille glacée.
Les rêves de bonheur qu'on avait caressés
A la dérive en sens contraire iront brisés.

LE MOINE.

Madame, et vous, Messieurs, venez; qu'on se prépare
A suivre à son tombeau cette beauté si rare.
Le ciel s'appesantit; craignez que son courroux,
Si vous y résistez, n'augmente encor pour vous.

(Capulet, Lady Capulet, Paris et le Moine sortent.)

PREMIER MUSICIEN.

Par ma foi! nous pouvons serrer nos instruments, et nous
en aller.

LA NOURRICE.

Serrez, serrez, mes braves gens; mettez-les dans leurs boîtes.
La douleur, hélas! ne nous a que trop mis dans la sienne.

(Elle sort.)

DEUXIÈME MUSICIEN.

Oui vraiment, leur boîte, on ferait bien de la raccommoder.
(Entre Pierre.)

PIERRE.

Musiciens, ô musiciens! *Gaîté du cœur! Gaîté du cœur!* Si vous voulez que je vive, jouez-moi : *Gaîté du cœur.*

PREMIER MUSICIEN.

Pourquoi cela *Gaîté du cœur?*

PIERRE.

O musiciens! parce que mon cœur à moi chante une vilaine chanson. *Mon cœur est plein de tristesse*, voilà ce qu'il me dit. Pour me reconforter, jouez-moi quelque complainte... qui soit bien drôle.

DEUXIÈME MUSICIEN.

Ce n'est pas le moment de jouer cela.

PIERRE.

Vous ne voulez pas?

LES MUSICIENS.

Non.

PIERRE.

Ah! ah! Je vais vous servir, alors, quelque chose qui sera bon.

PREMIER MUSICIEN.

Qu'est-ce que vous nous servirez?

PIERRE.

Un pourboire? non; mais un air de mon invention. Je vais vous traiter comme il faut traiter un musicien.

PREMIER MUSICIEN.

Et je vous traiterai, moi, comme il faut traiter un valet.

PIERRE.

Tout doux : le valet porte une dague, et votre tête pourrait

s'en apercevoir. Gare les noires! Je vais vous donner des *ré* et des *fa*. Notez bien ce que je dis.

PREMIER MUSICIEN.

S'il y a des *ré* et des *fa*, ce sera facile à noter.

DEUXIÈME MUSICIEN.

De grâce, cachez votre dague, et montrez un peu votre esprit.

PIERRE.

Prenez garde. Si je laisse ma lame d'acier pour prendre celle de mon esprit, vous allez en voir de belles. Répondez-moi comme des hommes.

L'esprit plongé dans la tristesse,
Le cœur pincé par le chagrin,
De la musique enchanteresse
J'adore le son argent.

Le *son argent*? Pourquoi dit-on de la musique qu'elle a le *son argent*? Votre avis là-dessus, Simon Cordaboyau?

PREMIER MUSICIEN.

Oui-da, Monsieur, parce que le son de l'argent est agréable.

PIERRE.

Bien trouvé. Et vous, Hugues Rebec?

DEUXIÈME MUSICIEN.

On dit *son argent*, parce que les musiciens donnent des sons pour de l'argent.

PIERRE.

Pas mal non plus. Et vous, Jacques Amedeviolon, qu'est-ce que vous nous direz?

TROISIÈME MUSICIEN.

Parole d'honneur ! je ne sais pas trop ce que je vous dirai.

PIERRE.

Excusez-moi d'avoir supposé que vous pourriez me répondre : vous êtes le chanteur de la troupe. Je répondrai pour vous. On dit le *son argentin* en parlant de la musique, parce que vous autres, pour en faire, il est rare que vous ayez de l'or.

J'adore le son argentin ;
Car la musique, avec prestesse,
Sait nous redonner de l'entrain.

(Il sort en chantant.)

PREMIER MUSICIEN.

Quel mauvais drôle que ce farceur-là ?

DEUXIÈME MUSICIEN.

Qu'il aille se faire pendre ! Nous, mon bon, allons dans une autre salle : nous y attendrons l'enterrement, et nous resterons à dîner.

(Ils sortent.)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

Mantoue. Une rue.

ROMÉO, SEUL.

ROMÉO.

Si j'en crois du sommeil la flatteuse promesse,
Mes rêves à mon cœur annoncent l'allégresse;
Sur son trône aujourd'hui mon esprit satisfait
Comme un monarque heureux tranquillement s'assied,
Et d'un souffle nouveau mon âme caressée
Au-dessus de la terre élève sa pensée.
J'ai rêvé que ma femme arrivait en ces lieux,
Qu'elle me trouvait mort (effet prodigieux
Du rêve, grâce auquel une personne morte
A l'art d'apprécier son état de la sorte),
Et que de ses baisers l'inexprimable ardeur
Me redonnait la vie... et j'étais empereur.
L'amour! que de bienfaits, à son heure, il déploie,
Puisque son ombre seule est si riche de joie!

(Entre Balthasar.)

Balthasar! De Vérone il va me parler. Quoi?
Du moine n'as-tu pas un message pour moi?
Comment va Juliette? et comment va mon père?
Juliette d'abord : elle heureuse, la terre
Ne peut en même temps connaître aucun malheur.

BALTHASAR.

Alors, elle est heureuse, et tout est bien, Seigneur.
Son corps est déposé dans l'antique chapelle
Où dort des Capulets la dépouille mortelle,
Et la part destinée à l'immortalité
Des anges a connu la céleste cité.
Je la vis enfermer sous la fatale voûte,
Et pour vous l'annoncer je me suis mis en route.
Oh! pardon d'apporter un semblable malheur :
Je ne fais qu'obéir à vos ordres, Seigneur.

ROMÉO.

Se peut-il! Astres donc, alors, je vous défie.
Que d'encre et de papier ma table soit munie.
Cela fait, Balthasar, dépêche-toi d'avoir
Des chevaux, car d'ici je veux partir ce soir.

BALTHASAR.

Quoi! vous laisser, Monsieur, avec un tel visage,
Tout pâle, tout défait! Un sinistre présage
Se lit sur votre front.

ROMÉO.

Non pas; c'est une erreur.

De ce que je t'ai dit fidèle exécuteur,
Va. N'as-tu pas pour moi des lettres de Laurence?

BALTHASAR.

Non, mon bon maître.

ROMÉO.

Non? Eh bien, fais diligence;
Des chevaux au plus vite, et ton maître te suit.

(Balthasar sort.)

Juliette, avec toi je serai cette nuit.

Avisons aux moyens pour ce dernier voyage.

Oh! que rapidement s'accomplit ton ouvrage,

Crime, lorsque tu viens t'offrir au désespoir.

Tantôt, je m'en souviens, le hasard m'a fait voir

Certain apothicaire... Ici près il demeure.

Cet homme... De cueillir des simples c'était l'heure;

Je vois sa face maigre et son front soucieux,

Ses sourcils tout froncés et son habit tout vieux;

Je le vois jusqu'aux os usé par la misère.

Une tortue ornait le seuil du pauvre hère,

Et d'un alligator le squelette empaillé

A d'autres animaux bizarrement mêlé

Complétait le tableau; sur des planches humides

S'alignaient quelques rangs piteux de boîtes vides;

Vessie aux flancs poudreux, pots de terre verdis,

Graines, onguents, parfums que le temps a flétris,

Vieux paquets de ficelle et papiers d'emballage

Faisaient au pauvre diable un chétif étalage.
Sa misère m'ouvrait de tristes horizons;
A Mantoue on défend la vente des poisons,
Me disais-je, et la mort en est la récompense;
Mais cet homme en vendra. Je le disais d'avance,
Et voilà qu'à présent je me trouve réduit,
En mon pressant besoin, à m'adresser à lui.
J'aperçois sa maison; mais, en ce jour de fête,
Il a fermé les huis de sa boutique honnête.
Holà, marchand! holà!

(Entre l'Apothicaire.)

L'APOTHICAIRE.

Qui m'appelle si haut?

ROMÉO.

Pauvre comme tu l'es, voici ce qu'il te faut.
Ces quarante ducats, prends-les; et, pour la peine,
Donne-moi de poison une dose assez pleine
Pour circuler partout avec célérité,
Et pour qu'on tombe mort dès qu'on l'a souhaité.
Un mortel fatigué des douleurs de la vie
De son souffle veut voir la force anéantie,
Et demande à ton art un remède aussi prompt
Que la poudre qui court hors des flancs du canon.

L'APOTHICAIRE.

Des poisons mortels? Oui, j'en ai; mais la loi voue
A la mort celui qui les débite à Mantoue.

ROMÉO.

Hé quoi! si malheureux, et la mort te fait peur!
De la faim sur ton front j'aperçois la pâleur,
La misère en tes yeux, comme une mendiante,
Fait entendre tout bas sa parole navrante,
Des sordides haillons la livrée est sur toi.
Sont-ils donc tes amis et le monde et la loi?
Et le monde va-t-il faire une loi capable
De tendre à ta misère une main secourable?
D'un scrupule pareil ne sois pas visité,
Et, violant la loi, chasse la pauvreté.

L'APOTHICAIRE.

Ma pauvreté consent; ma volonté s'effraie.

ROMÉO.

C'est ta pauvreté seule, ô marchand, que je paie,
Et non ta volonté.

L'APOTHICAIRE.

La poudre que voilà,
Dans un liquide avec grand soin répandez-la;
Buvez, et vous serez bientôt dans l'autre vie,
De vingt hommes en vous eussiez-vous l'énergie.

ROMÉO.

Prends; cet or est à toi. Le plus puissant poison,
Pour les âmes le plus fatal et le plus prompt,
Le plus riche artisan de meurtres sur la terre,
N'est pas tous ces ragoûts qu'on vous défend de faire;

Le vendeur de poison ici, vois-tu, c'est moi.
Adieu; trouve de quoi manger; engraisse-toi.
Poison! non, cordial! viens, serviteur fidèle,
Sur la tombe où, là-bas, Juliette m'appelle.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

La cellule du moine Laurence.

(Entre le moine Jean.)

LE MOINE JEAN.

Enfin! Où donc es-tu, mon frère en Saint-François?

(Entre le moine Laurence.)

LE MOINE LAURENCE.

Le frère Jean : c'est lui de qui j'entends la voix.

As-tu fait à Mantoue un utile voyage?

Que t'a dit Roméo? Remets-moi son message,

Car par écrit sans doute il te l'aura donné.

LE MOINE JEAN.

Près d'un frère, à dessein d'en être accompagné,

De suite, en te quittant, j'étais allé, Laurence.

Aux malades ce moine offrait son assistance.

La police est venue; et, nous trouvant tous deux

En un logis qu'elle a jugé contagieux,

Elle a sur notre dos dûment fermé la porte.



ROMÉO.

Prends; cet or est à toi.

(Acte V, scène 1.)

Le rendez de poison ici, as-tu, c'est moi.
 Ache, trouve de quoi manger, agrément
 Poison! non, cordial! vieux, serviteur fidèle,
 Sur la tombe où, le-bas, Juliette m'appelle.

(Il sort.)

SCÈNE II.

La cellule du moine Laurence.

(Entre le moine Jean.) ROMÉO.

Prnds; est or est à loi.

Enfin! Où donc est-elle, cette Juliette, Francis?

(Entre le moine Laurence.)

LE MOINE JEAN.

Le frère Jean : c'est lui de qui j'ai vu le moine.
 As-tu fait à Mantoue un autre voyage?
 Que t'a dit Romeo? Reprends-moi son message,
 Car par écrit sans doute il te l'aura donné.

LE MOINE JEAN.

Pres d'un frère, à dessein d'un dire accompagné,
 De robe, en te quittant, j'étais allé, Laurence.
 Ses paroles ce crime offrait au mariage.
 La pègre est venue, et, dans son cœur, elle a
 En un loisir qu'elle a jugé nécessaire,
 Elle a écrit sur des draps de son lit, le poème





J'ai réclamé, mais non : impossible qu'on sorte ;
Et c'est ainsi que, loin de courir au lieu dit,
A rester prisonnier je me suis vu réduit.

LE MOINE LAURENCE.

A Roméo qui donc alors porta ma lettre ?

LE MOINE JEAN.

La voici. J'ai voulu te la faire remettre,
Mais en vain ; et le soin de te la reporter
Personne n'a voulu seulement l'accepter,
Tant ils avaient tous peur de la peste.

LE MOINE LAURENCE.

Mon frère,

Ce n'était pas, hélas ! une lettre ordinaire,
Mais un grave message où s'attachait mon cœur ;
Et de ce contre-temps peut naître un grand malheur.
Va chercher un levier de fer, et reviens vite.

LE MOINE JEAN.

J'y cours, frère, et je vais l'apporter tout de suite.

(Il sort.)

LE MOINE LAURENCE.

Il le faut : je vais seul aller au monument,
Car du réveil bientôt ce sera le moment.
Dans trois heures ! De Jean l'aventure est cruelle.
Je vais être accablé de reproches par elle,
Pour, en ce cas pressant, n'avoir pas assez bien
D'avertir Roméo su trouver le moyen.

A Mantoue envoyons une lettre nouvelle;
 Et, tant que son époux n'est pas venu près d'elle,
 A la cacher ici j'applique mes efforts.
 Pauvre cadavre en vie en la tombe des morts!
 (Il sort.)

SCÈNE III.

Un cimetière, où s'élève le monument des Capulets.

*(Entre Paris, accompagné de son page qui porte une
 torche et des fleurs.)*

PARIS, *étendant la main pour prendre la torche.*
 Donne; et tu m'attendras, page, à quelque distance.
 Non; éteins-la : ses feux trahiraient ma présence.
 Va-t'en là-bas, au pied des ifs; en cet endroit,
 A la terre appliquant l'oreille, couche-toi :
 L'outil du fossoyeur a rendu le sol tendre;
 Nul pied n'y touchera qu'on ne puisse l'entendre.
 Fais bien attention, page, et s'il te semblait
 Qu'il approchât quelqu'un, donne un coup de sifflet.
 Ces fleurs. Va.

(Paris prend les fleurs des mains de son page.)

LE PAGE, *à part.*

Rester seul, et dans un cimetière!
 Si j'avais peur! Allons, tant pis; je vais le faire.
 (Il s'éloigne.)

PARIS.

Douce fleur, laisse-moi sur ton lit nuptial
Répandre de ces fleurs le parfum virginal.
Des mortels destinés à la grâce éternelle,
Douce tombe, en ton sein repose le modèle.
O Juliette, ô toi qui des anges des cieus
Partages à présent le palais radieux,
O Juliette, toi si charmante et si belle,
Daigne accepter les fleurs qu'offre une main fidèle;
Je t'adorai vivante, et viens sur ton tombeau
Pour y verser encore un hommage nouveau.

(Le page fait entendre un coup de sifflet.)

Mon page! Le signal! On approche. A cette heure,
Des morts quel pied maudit peut fouler la demeure,
Et, venant m'affronter jusque sur mes autels,
Troubler de l'amour vrai les rites solennels?
Une torche! Écoutons. Pour un temps, nuit obscure,
De tes voiles épais prête-moi la parure.

(Il se cache derrière les feuillages du cimetière.)

*(Entre Roméo, accompagné de Balthasar qui porte une
torche, une pioche et un levier.)*

ROMÉO.

Donne-moi ces outils. La lettre que voilà,
A mon père, aussitôt qu'il fait jour, porte-la.
La lumière, à présent. Tâche de me comprendre :
Quoi que tu puisses voir, que tu puisses entendre,

Reste éloigné, car si tu m'osais déranger,
Ta vie assurément serait en grand danger.
En ce lit de la mort je descends à cette heure
Pour contempler les traits de celle que je pleure,
Et, surtout, dérober au marbre de son doigt
Un précieux anneau dont je veux faire emploi.
Va; mais si, curieux, tu faisais en arrière
Un seul pas pour savoir mieux ce que je vais faire,
Par le ciel! de ton corps j'aurai bientôt semé
Les membres en lambeaux sur ce sol affamé.
Le temps est dur; je sens une fureur sauvage :
Le tigre à jeun vaut mieux; la mer a moins de rage.

BALTHASAR.

Oh! pour sûr, je m'en vais, Monsieur, croyez-le bien,
Et je n'ai le désir de vous troubler en rien.

ROMÉO.

En agissant ainsi, tu me rendras service.
Adieu; prends cette bourse, et que Dieu te bénisse!

BALTHASAR, *à part.*

Malgré ce que j'ai dit, je me cache ici près :
Son air est effrayant, et son dessein mauvais.

(Il s'éloigne.)

ROMÉO.

O gueule de la mort, qui nourris ta colère
Du plus rare morceau qu'ait possédé la terre,
Je te prendrai d'assaut, et de tes joints pourris

Ma main saura de force écraser les débris,
Contraindre à m'accepter ta béante ouverture,
Et t'infliger le poids d'une autre nourriture.

(Il enfonce la porte du monument.)

PARIS.

C'est lui, ce Montaguë altier, cet homme errant
Qui de ma Juliette a tué le parent,
Et qui, par les chagrins d'une telle aventure,
A fait périr aussi la belle créature;
C'est lui qui, visitant les dépouilles des morts,
A de nouveaux forfaits applique ses efforts.
Mais j'étendrai sur lui le bras qui les protège.

(Il s'avance vers Roméo.)

Vil Montaguë, arrête une main sacrilège!
La vengeance peut-elle, au delà de la mort,
Contre ses ennemis se déchaîner encor?
Pourquoi vouloir, banni, résister davantage?
Obéis, viens; la mort doit être ton partage.

ROMÉO.

C'est vrai; car en ces lieux j'arrive à ce dessein.
Bon jeune homme, prends garde : ici ton bras en vain
Voudrait du désespoir affronter la puissance.
Va-t'en, fuis, laisse-moi; que cette foule immense
Qui dort autour de nous te conseille l'effroi!
Je t'en supplie, allons, jeune homme, éloigne-toi.
Ne viens pas, soulevant en mon sein la tempête,

Faire peser encore un péché sur ma tête.
 Pars! fuis! Au nom du ciel, jeune homme, j'ai pour toi
 Plus d'amitié, vois-tu, que je n'en ai pour moi;
 Car en ces lieux j'arrive armé contre moi-même.
 Demeurer ici, c'est vouloir l'heure suprême.
 Conserve la vie, et garde en ton souvenir
 Que la pitié d'un fou t'ordonna de partir.

PARIS, *tirant son épée.*

Mon défi bravera la voix qui me conjure,
 Et d'un félon ici je ferai la capture.

ROMÉO.

Tu veux me provoquer? En garde!

LE PAGE, *se laissant voir au fond du théâtre.*

Oh! c'en est fait!

Ils se battent. Grand Dieu! je cours chercher le guet.

(Il sort.)

PARIS.

Je meurs!

(Il tombe.)

Si tu connais la pitié, qu'en sa tombe,
 Auprès d'elle, ta main couche celui qui tombe.

(Il meurt.)

ROMÉO.

Je le ferai. Qui donc était-ce? Par ma foi,
 Du bon Mercutio, c'est le parent, je croi.
 Oui, le comte Paris. Mon valet, il me semble,

Tandis que vers ces lieux nous galopions ensemble,
En mon esprit confus a vainement tenté
De verser un récit qui fut mal écouté.
J'ai souvenir pourtant qu'il parlait mariage
Et que Pâris avait place dans son langage,
Qu'avant peu ce Pâris devait... L'ai-je rêvé?
Ce conte à mon oreille est-il bien arrivé?
Ou, frappé de folie au nom de Juliette,
Est-ce une invention de mon âme inquiète?
Ta main, Pâris! Allons! le destin, je le voi,
Au livre du malheur l'inscrivit avec moi;
Ce tombeau triomphant, je veux qu'il y réside.
Un tombeau! Qu'ai-je dit? C'est un palais splendide
Où Juliette dort, et dont la majesté
S'illumine aux rayons ardents de sa beauté.
Homme mort, va, descends; c'est un mort qui t'enterre.
(Il dépose le corps de Pâris dans le monument des Capulets.)
Où suis-je? On dit que l'homme, avant l'heure dernière,
Est d'un vague bonheur quelquefois visité;
L'éclair avant la mort : un mot qu'ont inventé
Ceux qui veillent souvent sur l'agonie humaine.
O ma femme, la mort qui de ta douce haleine
A sucé le miel pur, de ton front enchanté
N'a pas eu le pouvoir de vaincre la beauté.
Sur tes lèvres encor le cramoisi s'étale,
Sur ton visage court la rose virginale,

Et la cruelle mort jusqu'ici sur ton front
N'osa pas arborer son pâle pavillon.
Tybalt, dont j'aperçois la dépouille sanglante,
Qu'en me voyant ici ton âme soit contente :
Cette main qui brisa ta jeunesse, elle veut
Contre ton ennemi s'exercer en ce lieu.
Le plus grand des plaisirs, Roméo te le donne.
Que ton ombre, cousin, me regarde, et pardonne!
Juliette, pourquoi rester si belle encor?
Croirai-je que d'amour peut tressaillir la mort,
Et que ce monstre affreux, te voulant pour amante,
Dans l'ombre garde ici ta dépouille charmante?
Mais pour te protéger je reste près de toi ;
Ce séjour de la nuit va se fermer sur moi,
Et je demeurerai sous ces voûtes austères
Avec les vers qui sont tes seules chambrières.
C'est là que l'éternel repos va m'être offert,
Que, des astres jaloux brisant le joug, ma chair
Lasse du monde ira trouver sa délivrance.
Pour la dernière fois de sa douce présence
Savourez le bonheur ineffable, mes yeux ;
Enlacez-vous, mes bras, en vos derniers adieux ;
Et le sceau du marché qu'à la mort je propose,
Sur cette lèvre enfin que ma lèvre le pose!
Viens, guide répugnant, guide amer ; poison, viens ;
De la barque épuisée achève les destins.

O pilote de ceux qui n'ont plus d'espérance,
Aux brisants de la mort que ta pitié me lance!
Il en est temps : buvons. Ma bien-aimée, à toi!

(Il boit le poison.)

Loyal marchand, ta drogue est prompte!... Je le voi.
Un baiser, et je meurs!

(Il tombe mort.)

*(Entre, à l'autre extrémité du cimetière, le moine Laurence,
portant une lanterne, un levier et une bêche.)*

LE MOINE LAURENCE.

Saint François me conduise!

De mes vieux pieds ici la paresse est soumise
A heurter bien longtemps la pierre des tombeaux.
Qui vive! Quelqu'un est là sous ces arbrisseaux.
En ces lieux, et si tard, quel est celui qui veille?

BALTHASAR, *sortant de sa cachette.*

Un ami qui, je crois, vous connaît à merveille.

LE MOINE.

Dieu vous garde! Alors donc dites-moi, s'il vous plaît,
Quelle est la torche qui dans ce coin m'apparaît,
Et qui de sa clarté vainement illumine
Et les crânes sans yeux et la froide vermine?
Elle brûle au dedans du caveau, dirait-on,
Où des fiers Capulets sommeille la maison.

BALTHASAR.

Oui, moine vénérable, et mon maître, à cette heure,

Lui que vous aimez tant, en a fait sa demeure.

LE MOINE.

Quel maître?

BALTHASAR.

Roméo.

LE MOINE.

Roméo! Depuis quand?

BALTHASAR.

Oh! la moitié d'une heure, au moins.

LE MOINE.

Viens, mon enfant,

Et tous deux près de lui courons sous cette voûte.

BALTHASAR.

Père, je n'ose prendre une pareille route.

Mon maître me croit loin; et, d'un air menaçant,

M'a dit qu'aux alentours si je m'allais glissant

A l'effet d'observer ce qu'il prétendait faire,

De mon zèle j'aurais le trépas pour salaire.

LE MOINE.

Reste; j'irai tout seul. Je sens battre mon cœur.

De noirs pressentiments... Je redoute un malheur.

BALTHASAR.

Tandis que j'étais là sous cet arbre sévère,

Un rêve singulier m'a visité, mon père.

Mon maître se battait avec quelqu'un; bientôt,

Son ennemi tombait sous ses coups.

(*Balthasar s'éloigne.*)

LE MOINE, *s'approchant du monument des Capulets.*

Roméo!

Sur le seuil, Dieu! que vois-je? O céleste colère!
Hélas! quel est le sang qui souille cette pierre?
Et sans maîtres tous deux là ces glaives gisant,
En ce séjour de paix que font-ils teints de sang?

(Il entre dans le monument.)

Roméo! qu'il est pâle! Un autre encor! Nul doute;
C'est Paris. De son corps comme le sang dégoutte!
O détestable soit et maudit à jamais
Le jour qui consentit à de pareils forfaits!

(Juliette s'éveille et fait un mouvement.)

Juliette remue.

JULIETTE.

O moine secourable,
Mon époux? Je m'éveille en un lieu redoutable.
C'est vrai; je me souviens... Moine, mon Roméo?

LE MOINE.

J'entends du bruit. Ma fille, oh! sortons au plus tôt
De ce nid empesté, dans lequel on endure
Un sommeil qui n'est pas celui de la nature.
Un pouvoir dont il faut accepter les décrets
A fait, ô Juliette, échouer nos projets.
Viens, partons : sur ton sein la mort, ô Juliette,
D'un époux a jeté la dépouille muette.
Paris également... Le voilà. Partons! Viens

Dans le cloître à jamais abrité
 Pas un mot! Le guet va nous braver!
 Ah! fuyons.

(Nouveau bruit.)

Je ne puis demeurer.

(Il sort précipitamment.)

JULIETTE.

Pars; je reste. Que vois-je? Une coupe en sa main
 Comme en ses doigts crispés mon bien-aimé.

JULIETTE.

Ah! c'était du poison! Sa lin prématurée,
 O moins secourable,
 C'est par ce moyen la mort est parvenue.
 Mon époux? Je m'éveille en un lieu redoutable.
 Une goutte pour mon Roméo...
 C'est vrai; je me souviens... Mon Roméo.

Ah! puisse ta lèvre ou va toucher la mienne
 Du trépas vivre encor la bienfaisante haleine!

(Elle l'embrasse.)

Ta lèvre est chaude.

PREMIER GARÇON, hors du théâtre.

Vite! allons!

JULIETTE.

Un bruit nouveau!

Je serai prompt.

*(Saisissant le poignard de Roméo, et le dirigeant
 vers sa poitrine.)*

Heureux poignard, c'est ton époux.

La rouille m'as-tu rongé, j'espère!

(Elle tombe morte sur le corps de Roméo.)





(Entrent les Hommes du guet, avec le page de Paris.)

LE PAGE.

Cette torche, l'endroit où vous la voyez luire,
C'est là qu'ils se battaient.

PREMIER GARDE.

Courons de ce côté.

Que vois-je? D'un sang frais le sol est humecté!
Vous autres, en tous sens battez le cimetière,
Et toute âme vivante on la fait prisonnière.

(Quelques-uns des gardes sortent.)

O spectacle effroyable! En ce lieu teint de sang,
C'est le comte Paris que j'aperçois gisant.
Et Juliette aussi, grand Dieu! toute sanglante,
Et chaude comme si la mort était récente!
Presque deux jours, pourtant, depuis qu'on l'enterrait.
Avertissez le Prince, allez chez Capulet;
Que l'on fasse au plus tôt venir les Montaguës,
Et de ces lieux gardez toutes les avenues.

(D'autres gardes sortent.)

De ces calamités notre œil est le témoin,
Et d'autres d'en savoir la cause prendront soin.

(Quelques gardes entrent, amenant Balthasar.)

DEUXIÈME GARDE.

De Roméo voici le valet, camarade,
Qui, dans le cimetière, était en embuscade.

PREMIER GARDE.

Gardez-le comme il faut; le Prince va venir.

(Entre un autre garde, amenant le moine Laurence.)

TROISIÈME GARDE.

Ce moine, près d'ici je viens de le saisir.

Il tremble, et sur son front l'inquiétude est peinte.

Ses pas du cimetière allaient franchir l'enceinte;

Et nous avons surpris en ses mains ces objets,

Une bêche, un levier.

PREMIER GARDE.

Tout cela, c'est mauvais;

Et de graves soupçons nous y voyons l'indice.

Qu'on arrête le moine aussi! c'est un complice.

(Entre le Prince, avec sa suite.)

LE PRINCE.

Quel est l'événement qui, de si grand matin,

Nous a de ce séjour fait prendre le chemin?

(Entrent Capulet, Lady Capulet, et d'autres personnes.)

CAPULET.

Pourquoi cette clameur?

LADY CAPULET.

La foule dans la rue,

Vive et tumultueuse, en désordre se rue;

Et j'entends retentir au milieu de ses cris

Les noms de Roméo, Juliette et Paris.

Vers notre monument ils ont l'air de se rendre.

LE PRINCE.

Quels sont les cris d'effroi qu'ici l'on fait entendre?

PREMIER GARDE.

Nous avons trouvé morts, Prince, dans ce tombeau,
Le comte Paris et le seigneur Roméo;
Et morte en cet endroit depuis quelque temps mise,
Juliette était chaude et toute fraîche occise.

LE PRINCE.

Cherchez, fouillez partout. C'est horrible; et je veux
Pénétrer le secret de ces malheurs affreux.

PREMIER GARDE.

Ce moine se glissait là-bas sous un portique;
De Roméo l'on a surpris le domestique;
Et l'un et l'autre était porteur des instruments
Qui des gens décédés forcent les monuments.

CAPULET.

O Madame, de sang notre fille est trempée!
Juste ciel! du poignard la lame s'est trompée :
Voyez! Sa gaine est vide au flanc de Roméo,
Et de ma fille il a pris le sein pour fourreau.

LADY CAPULET.

Ce spectacle de mort est le glas qui m'appelle,
Et pour mes cheveux blancs sonne l'heure éternelle.

(Entrent Montaguë et d'autres personnages.)

LE PRINCE.

Montaguë, en ce jour tu t'es levé matin

Pour contempler d'un fils le précoce destin.

MONTAGUE.

O Prince, cette nuit, hélas! ma femme est morte :
De l'exil de son fils une douleur trop forte
De son âme a brisé le fragile ressort.
Contre moi quel chagrin peut conspirer encor?

LE PRINCE.

Regarde.

MONTAGUE.

O déplorable enfant, qu'osas-tu faire?
A la tombe pourquoi courir avant ton père?

LE PRINCE.

Des douleurs qu'un instant les cris soient arrêtés.
Je veux aller au fond de ces obscurités ;
J'en veux savoir la cause et la marche et la suite ;
Et de vos deuils après je prendrai la conduite,
Dussé-je, pour mener les choses comme il faut,
Pour le crime creuser encor plus d'un tombeau.
En attendant, armez si bien votre courage
Que de la patience il porte l'esclavage.
Produisez devant nous ceux qu'atteint le soupçon.

LE MOINE.

Suspect en apparence avec quelque raison,
Mon rôle est le plus grand dans cette triste affaire,
Et bien faible pourtant est ce que j'ai pu faire.
Oui, je le reconnais, ma présence en ces lieux

Semblerait m'impliquer en ces faits odieux.
La vérité m'absout à la fois et m'accuse,
Et ma confession contiendra mon excuse.

LE PRINCE.

Hâte-toi d'indiquer ce que tu peux savoir.

LE MOINE.

Je serai bref; ma vie incline vers le soir :
A de trop longs discours, si je les voulais dire,
Le souffle d'un vieillard ne pourrait pas suffire.
Roméo, dont le corps est ici sous vos yeux,
De l'hymen récemment avait formé les nœuds;
Juliette qu'aussi frappa la mort jalouse
Adorait Roméo, dont elle était l'épouse.
Je les ai mariés. De leur hymen secret
Le jour a de Tybalt vu le dernier arrêt.
De l'exil à l'époux cette mort malheureuse
Est venue imposer la route douloureuse;
Les pleurs qu'à Juliette arrachait le chagrin
Ont coulé pour l'époux, et non pour le cousin.
Vous l'avez fiancée, et votre amour de père
De force en espérait tarir la source amère.
Elle me vint trouver pleine de désespoir;
Son état, ses regards me faisaient peine à voir.
Elle me supplia de tout mettre en usage
A l'effet d'écarter le second mariage;
Sans quoi, dans ma cellule, elle-même à son sort

Allait se dérober en se donnant la mort.
Pour elle, en un besoin si pressant, ma science
A d'un soporatif employé l'assistance,
Dont l'effet à nos vœux ne se refusa pas
Et chez elle bientôt simula le trépas.
Par lettre à Roméo j'avais tenté d'apprendre
Qu'en cette nuit terrible il eût soin de se rendre
A la tombe d'emprunt où le corps reposait.
Tous deux nous emmenions Juliette en secret
Sitôt qu'aurait cessé la force du breuvage.
Mais le moine par moi chargé de ce message,
Par un hasard fatal retenu malgré lui,
M'est venu rapporter ma lettre cette nuit.
Tout seul donc, du réveil avant que ne vînt l'heure,
J'allai vers Juliette en sa froide demeure;
Dans ma cellule, après, je voulais la cacher,
Et prévenir l'époux qui viendrait la chercher.
Mais à mon arrivée (et l'heure était prochaine :
Jusqu'au fatal réveil quelques instants à peine),
Tous deux j'ai vus gisants au sein de ce tombeau
Et le comte Paris et notre Roméo.
Juliette s'éveille, et moi je la supplie :
« Résigne-toi, » lui dis-je; et je veux qu'elle fuie.
Mais le guet, averti, venait au monument;
On approchait : j'ai dû m'éloigner promptement.
Au plus grand désespoir Juliette réduite

N'avait pu consentir à partager ma fuite.
Ce spectacle lugubre indique assez comment
S'est exercé son bras en ce fatal moment.
Voilà ce que je sais. J'ai fait le mariage,
Et la nourrice peut en rendre témoignage.
J'ai dit. Que l'on me trouve en faute, mes vieux jours
De la rigueur des lois accepteront le cours,
Et le triste vieillard, s'il faut qu'on le punisse,
Un peu plus tôt saura marcher au sacrifice.

LE PRINCE.

Moine, l'on te connaît pour un homme de bien.
Valet de Roméo, parle. Ne sais-tu rien?

BALTHASAR.

J'allai, dès que j'appris cette perte cruelle,
A mon maître, à Mantoue, en porter la nouvelle;
Et sur l'heure avec moi s'élançant à cheval,
Il a rapidement gagné ce lieu fatal.
Il m'a dit de porter cette lettre à son père,
Me menaçant de mort si mon pied téméraire
Osait le suivre au sein de ce noir monument,
Et si je n'étais pas loin de là promptement.

LE PRINCE, *prenant la lettre que Balthasar tient à la main.*

Donne-moi-la. Je vais en prendre connaissance.
Le page qui du guet réclama l'assistance,
Qu'on le fasse avancer. Jeune homme, explique-moi
Ce que tantôt faisait ton maître en cet endroit.

LE PAGE.

De fleurs sur le tombeau d'une ombre bien-aimée
Il venait apportant l'offrande parfumée.
« Éloigne-toi, » m'a dit mon maître; je l'ai fait.
Puis bientôt de la tombe un homme s'approchait.
Cet homme, qui venait avec une lumière,
Porta sur l'ouverture une main téméraire :
S'élançant tout à coup, mon maître dégainait,
Et je me suis sauvé pour appeler le guet.

LE PRINCE.

Du moine cet écrit confirme le langage,
L'amour qu'ils se portaient, et le cruel message
Qui fit à Roméo connaître cette mort.
La lettre continue, et nous explique encor
Que, s'étant procuré chez un apothicaire
Pour servir ses desseins le poison nécessaire,
Vers le fatal caveau se hâtant de courir,
Auprès de Juliette il a voulu mourir.
Ennemis acharnés! Capulet! Montaguë!
Sur vos haines, du ciel la vengeance est venue;
Il a trouvé moyen de tuer en ce jour
Les bonheurs paternels par la main de l'amour;
Et ces discordes, moi, pour les avoir souffertes,
J'ai dû, parmi les miens, subir deux rudes pertes.
Nous sommes tous punis.

CAPULET, à *Montaguë*.

O mon frère, ta main!

Que la concorde au moins soit son douaire! En vain
J'en voudrais à présent demander davantage.
De ma fille entre nous que la paix soit l'ouvrage!

MONTAGUE.

Cette main, je l'accepte; et mon cœur, Capulet,
Sera jaloux d'aller plus loin que ton souhait.
Tant que Vérone aura sa place dans l'histoire,
De ta fille mes soins rediront la mémoire :
En or pur son image à la postérité
Présentera l'honneur et la fidélité.

CAPULET.

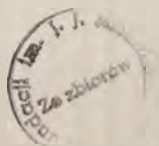
A Roméo je veux rendre un pareil hommage,
Et près de Juliette il aura son image.
Nous verserons ainsi l'amour et la pitié
Aux victimes, hélas! de notre inimitié.

LE PRINCE.

C'est une sombre paix que ce matin nous donne,
Et le front du soleil de brouillards s'environne.
Nous parlerons chez moi de nos douleurs; rentrons.
De châtiments ce jour est plein, et de pardons.
Dans les récits nombreux de l'histoire amoureuse
Ne s'écrira jamais page plus douloureuse. }

(*Ils sortent.*)

FIN.



INSTYTUT
BADAŃ LITERACKICH PAN
BIBLIOTEKA
00-330 Warszawa, ul. Nowy Świat 77
Tel. 26-68-63

F.
24.819